

---

## Traduction partielle et commentée de l'ouvrage Companion Animal Ethics de Peter Sandøe, Sandra Corr et Clare Palmer

**Auteur :** Sorce, Rebecca

**Promoteur(s) :** Herbillon, Marie

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en traduction, à finalité spécialisée

**Année académique :** 2019-2020

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/9419>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



**Université de Liège**

Faculté de Philosophie et Lettres

**Traduction partielle et commentée de l'ouvrage *Companion Animal Ethics*  
de Peter Sandøe, Sandra Corr et Clare Palmer**

Travail de fin d'études présenté par Rebecca Sorce en vue de l'obtention du grade de master  
en traduction, à finalité spécialisée

Année académique 2019-2020

Promotrice : Marie Herbillon

Co-promotrice : Perrine Schumacher

Lecteur : Marc Delrez



## **Remerciements**

Je tenais tout d'abord à remercier ma promotrice Mme Marie Herbillon, ainsi que ma co-promotrice, Mme Perrine Schumacher. Leur disponibilité et leurs corrections consciencieuses m'ont permis de mener ce travail à bien et de le rendre dans les temps.

Au terme de ces cinq ans d'étude, je me dois également de remercier le corps enseignant de la filière traduction et interprétation, qui nous a accompagnés presque tous les jours pour nous permettre de nous améliorer.

Pour finir, je remercie mes amis et ma famille qui ont toujours été d'un grand soutien tout au long de mes études et sans qui mon expérience n'aurait pas été la même.



## Table des matières

1.	Introduction .....	1
2.	Commentaire traductologique .....	2
2.1.	La théorie du <i>skopos</i> .....	2
2.2.	La terminologie .....	8
2.3.	L'étrangéisation.....	16
3.	Traduction.....	21
4.	Commentaire de linguistique contrastive .....	60
4.1.	La juxtaposition lexicale .....	60
4.2.	La traduction des temps et des modalités.....	62
4.3.	La traduction des calques et faux amis.....	63
4.4.	Omissions et remaniements syntaxiques.....	67
4.5.	Explicitation .....	69
4.6.	L'emploi contrastif de l'actif et du passif .....	70
4.7.	L'emploi contrastif des déterminants.....	71
4.8.	L'emploi contrastif du pluriel .....	72
4.9.	La transposition/modulation.....	72
4.10.	La ponctuation .....	75
4.11.	L'inversion syntactique .....	75
4.12.	L'équivalence idiomatique .....	76
4.13.	La traduction de <i>realia</i> .....	77

4.14.	Le masculin vs le féminin.....	79
5.	Conclusion.....	81
6.	Bibliographie.....	83
7.	Sitographie.....	86







## 1. Introduction

Les personnes qui me connaissent diront que ce choix était évident. Passionnée depuis toujours par la cause animale, je voulais d'abord devenir vétérinaire. J'ai vite compris que je n'étais pas faite pour un métier scientifique et me suis donc tournée vers une filière qui me correspondait davantage : les langues. Dommage, me suis-je dit, j'aurais tout de même voulu participer à l'amélioration du bien-être animal, mais j'imagine que je devrai m'en tenir à mon rôle de traductrice. Au fur et à mesure que j'avançais dans mes études, je me suis rendu compte que cela ne devait pas forcément être le cas. Les traducteurs sont des vecteurs de communication, ils font passer un message qui n'aurait peut-être pas été compris sans eux. Ils peuvent transmettre des éléments d'une culture vers une autre, rendre les idées d'un philosophe ou d'un scientifique accessibles à un public plus large. Pour utiliser les mots de Marie-Hélène Catherine Torres, tout traducteur est anthropophage, car il « procède à une appropriation du texte choisi, c'est-à-dire qu'il rend le texte source apte à être lu dans une autre culture, dans une autre langue, en le traduisant<sup>1</sup>. » En d'autres termes, les traducteurs, eux aussi, peuvent contribuer à une cause et faire une différence.

En partant de ce principe, nous pouvons aussi nous poser la question de la responsabilité du traducteur. Ce débat, plutôt récent dans le domaine de la traductologie, trouve son origine dans les années quatre-vingt, mais est toujours d'actualité. Un exemple que j'ai trouvé assez parlant est celui de Günter Deckert, cet interprète qui, en 1991, a nié l'existence des chambres à gaz lors d'une interprétation simultanée de l'auteur américain Frederic Leuchter (Munday, 2009 : 93). Il ne faisait que traduire ce qu'il entendait et pourtant, il a quand même été tenu pour responsable. Bien sûr, le fait qu'il soit un néonazi reconnu a sûrement dû jouer dans sa condamnation, mais cet exemple tend à prouver que les traducteurs et les interprètes endossent une part de responsabilité lorsqu'ils décident de traduire certaines informations.

Pour ma part, j'endosse toute la responsabilité de mes mots, car je n'ai pas choisi de traduire ce livre par hasard. J'ai tenté de concilier mon rôle de traductrice à celui d'activiste, de remplir mon rôle d'étudiante en traduction tout en éveillant ne serait-ce qu'une conscience.

---

<sup>1</sup> Torres, Marie-Hélène Catherine. « Parlons du traducteur : rôle et profil ». In *Traduire*, 227, 2012, p. 54.

## 2. Commentaire traductologique

### 2.1. La théorie du *skopos*

*Companion Animal Ethics* est souvent dans la liste des lectures obligatoires pour les étudiants en médecine vétérinaire. Cet ouvrage qui cherche à remettre en question notre manière d’appréhender nos relations avec les animaux, qu’ils soient de compagnie ou non, n’est cependant pas un livre scientifique. Il est davantage question de philosophie et d’une remise en question de nos modes de vie.

C’est ce parti pris contre le spécisme qui m’a intéressée lorsque j’ai dû choisir mon sujet de travail de fin d’études. En quelques mots, le spécisme est « une croyance humaine selon laquelle une espèce est plus importante qu’une autre. La pensée spéciste implique de considérer les animaux non humains – qui ont leurs propres désirs, besoins, et vies complexes – comme des moyens d’atteindre des fins humaines<sup>2</sup>. » Cette discrimination interespèces est tellement ancrée dans nos sociétés que nous ne nous rendons pas compte qu’elle existe. Ce phénomène a été « naturalisé », c’est-à-dire qu’il nous paraît comme allant de soi et comme étant naturel alors qu’il est le produit de construits sociaux.

On connaît donc le but du texte source, mais on peut se demander si le texte source et le texte cible ont le même objectif. Cela m’amène à aborder la théorie du *skopos*, introduite en traductologie dans les années 1970 par Hans J. Vermeer et ensuite approfondie dans son livre *Towards a General Theory of Translational Action* (2013), coécrit avec Katharina Reiss. Le mot *skopos* signifie « but » en grec. Selon Vermeer et Reiss, « *the [translational] action has to be negotiated and performed and has a purpose and a result*<sup>3</sup>. » Cela signifie que chaque traduction, appelée *translatum* par Vermeer, a un but et produit des effets sur un public cible. Si ce but et ces effets sont semblables à ceux du texte source, alors la traduction est dite *functionally adequate*<sup>4</sup>. Ainsi, connaître le but du texte source avant de le traduire est crucial pour produire une traduction adéquate. Sur la quatrième de couverture du livre *Companion Animal Ethics*, nous pouvons lire « *published as a part of the prestigious Wiley*

---

<sup>2</sup> URL : <https://www.petafrance.com/nos-campagnes/quest-ce-que-le-specisme/>

<sup>3</sup> Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: theories and applications*, 4ème éd. London, New York, Routledge, 2016, p. 127.

<sup>4</sup> Ibid.

*Blackwell UFAW Animal Welfare series. UFAW, founded in 1926, is an internationally recognized, independent, scientific and educational animal welfare charity*<sup>5</sup>. »

À la lumière de cette information, la position des auteurs par rapport au bien-être animal me paraissait claire. J'ai donc essayé de traduire le texte source dans le but de produire les mêmes effets sur le public cible que sur le public source. Pour ce faire, j'ai dû suivre la règle de cohérence de Vermeer et Reiss<sup>6</sup> selon laquelle le texte cible se doit d'être cohérent dans le contexte culturel d'un public donné. En d'autres termes, mon texte se devait d'être compréhensible pour le public cible. De légères adaptations ont donc dû être effectuées dans ma traduction afin de respecter les besoins linguistiques des lecteurs cibles.

La théorie fonctionnaliste de Christiane Nord, qui est en concordance avec la théorie du *skopos*, peut aussi aider les traducteurs lorsqu'il s'agit de traduire un texte de manière adéquate. Selon elle, les traducteurs doivent effectuer une analyse *top-down* (descendante) du texte source, c'est-à-dire une analyse des facteurs extratextuels puis des facteurs intratextuels. Pour ce faire, il faut prendre comme point de départ le modèle de communication de Laswell<sup>7</sup>, autrement dit la formule « *who says what in which channel to whom with what effect?* ». Après avoir répondu à ces questions, le traducteur peut déterminer la fonction du texte source qui, selon Nord, est le facteur le plus important du processus de traduction. En l'occurrence, l'émetteur du texte source est l'*UFAW*, qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, est une organisation scientifique spécialisée dans le bien-être des animaux. Sur la quatrième de couverture, on peut lire: « *It is important reading for those studying and practicing animal science and veterinary medicine, those working in animal ethics and welfare, and is of interest to anyone who lives with an animal companion*<sup>8</sup> », ce qui laisse peu de doute quant au destinataire. Comme précisé plus haut, l'identité de l'émetteur nous permet de comprendre le but du texte source et l'effet que les auteurs cherchent à produire sur le public source. Même si les auteurs de ce livre l'ont certainement écrit dans un but informatif avant tout, ils ont certainement un but sous-jacent, à savoir amener les lecteurs du livre, étudiants ou profanes, à remettre en question notre système

---

<sup>5</sup> Sandoe Peter, Corr, Sandra, Palmer, Clare. *Companion Animal Ethics*. Chichester, West Sussex, Wiley Blackwell, 2016, 275 p.

<sup>6</sup> Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: theories and applications*, 4ème éd. London, New York, Routledge, 2016, 376 p.

<sup>7</sup> Nord, Christiane. *Text analysis in Translation: theory, methodology and didactic application of a model for translation-oriented text analysis*, 2ème éd. Amsterdam, Rodopi, 2005, 274 p.

<sup>8</sup> Sandoe, Peter, Corr, Sandra, Palmer, Clare. *Companion Animal Ethics*. Chichester, West Sussex, Wiley Blackwell, 2016, 275 p.

actuel. À partir de ces informations, je conclus que ma traduction, tout comme le texte original, sera informative. En effet, le but de ce genre d'ouvrage est principalement d'approfondir les connaissances d'un lecteur sur un sujet spécifique. Toutefois, au vu des auteurs, de l'émetteur et de la traductrice du texte source (moi, en l'occurrence), ce texte peut aussi être considéré comme persuasif, mais de manière plus implicite.

Christiane Nord s'intéresse également aux difficultés intratextuelles d'un texte. Elle distingue d'une part les difficultés plus subjectives, qui sont dépendantes des compétences du traducteur et des circonstances d'une mission de traduction (le délai, par exemple), et d'autre part les difficultés plus objectives, qu'elle classe en quatre catégories<sup>9</sup> :

- a) Les difficultés pragmatiques, qui découlent des différences dans les situations de communication dans lesquelles le texte source et le texte cible se trouvent (par exemple, une différence d'époque) ;
- b) Les difficultés spécifiques à deux cultures et qui découlent des différences de normes et de conventions entre la culture source et la culture cible (par exemple, les normes pour exprimer le genre) ;
- c) Les difficultés spécifiques à une paire de langues et qui découlent des différences de structures entre une langue source et une langue cible (par exemple, la traduction d'une langue à particules vers une langue qui en utilise moins) ;
- d) Les difficultés propres à un texte spécifique dont les solutions ne peuvent être appliquées lors de la traduction d'autres textes.

Dans ce commentaire traductologique, nous allons nous intéresser aux deux dernières difficultés citées. L'anglais et le français sont en effet deux langues différentes et, comme une langue n'est pas l'autre, cela génère évidemment des différences linguistiques. J'ai toujours été étonnée par le fait que certaines situations ou certains concepts puissent être expliqués parfois par un seul mot en anglais et se transformer en une longue phrase en français. La différence structurelle entre l'anglais et le français est aussi un sujet qui me semble intéressant d'aborder.

---

<sup>9</sup> Nord, Christiane. « Tekstanalyse en de moeilijkheidsgraad van een vertaling », Transl. Cornelia van Rinsum en Henri Bloemen. In Naaijken, Ton, Koster, Cees, Bloemen, Henri, Meijer, Caroline. Denken over vertalen, Nijmegen, Uitgeverij Vantilt, 2010, p. 145-152.

On peut mentionner le phénomène de l'enchâssement pour prouver que l'anglais et le français ne répondent pas à la même logique en ce qui concerne les structures de phrases. On parle d'enchâssement pour des cas précis :

Étant donné une phrase complexe, constituée d'au moins deux propositions coordonnées (ou juxtaposées), on dira qu'on lui applique le processus de l'enchâssement lorsqu'on transforme la relation de coordination (ou de juxtaposition) en relation hiérarchisée, de principale à subordonnée<sup>10</sup>.

Pour illustrer ces propos, voici un exemple de phrases juxtaposées en anglais :

- *Such practices violate animals' right to life; breeding new ones cannot make this loss good.*

Ce genre de pratique viole leur droit à la vie, **ce qui** ne peut pas être compensé par la mise au monde de nouveaux animaux.

Ici, on voit clairement que la deuxième phrase juxtaposée devient une relative introduite à l'aide de « ce qui ». Selon Michel Ballard, « la transformation de la seconde en relative introduite par “ce qui” en fait un commentaire de la première<sup>11</sup>. » À noter toutefois que le français a également tendance à juxtaposer. On peut par exemple transformer une coordination en anglais en juxtaposition en français à l'aide d'une virgule.

L'anglais et le français possèdent aussi des différences au niveau lexical. Selon Vinay et Darbelnet, « l'anglais privilégie le plan du réel ; le français, celui de l'entendement<sup>12</sup>. » Prenons par exemple cette phrase :

- *They provide a **gateway** to understanding most ethical discussions relevant to companion animal ethics.*

Elles fournissent **un moyen** de comprendre la plupart des débats d'ordre éthique qui concernent les animaux de compagnie.

Cet exemple est assez parlant. La phrase anglaise est plus imagée que sa version française. Le mot *gateway* est en effet très concret par rapport au mot « moyen » de la phrase française, qui

---

<sup>10</sup> Ballard, Michel. *Le commentaire de traduction anglaise*. Paris, Nathan, 1992, p. 32.

<sup>11</sup> Ibid.

<sup>12</sup> Rouleau, Maurice. « Dépasser le mot image : une obligation pour le traducteur ». In *L'actualité terminologique*, 35 (3), 2002, p. 6.

est beaucoup plus abstrait. En lisant la phrase en anglais, nous n'avons aucun mal à imaginer une porte ouverte qui ouvre le chemin vers la compréhension, presque comme une fenêtre vers de nouvelles opportunités. Cependant, il n'aurait pas été judicieux de traduire *gateway* littéralement par une expression peu idiomatique comme « une porte vers la compréhension ». Maurice Rouleau affirme :

Étant donné que le traducteur doit rendre le message et non les mots, il lui faut évaluer la pertinence de la proposition image dans la phrase ou celle de la phrase image dans le paragraphe. Et cela, dans le texte de départ comme dans le texte d'arrivée, car le destinataire, un francophone, doit comprendre<sup>13</sup>.

Vu que les francophones ont tendance à utiliser des mots signes, c'est-à-dire des mots abstraits, plutôt que des mots images, ou des mots concrets, mon choix de traduction s'est porté sur le mot « moyen ».

Voici un deuxième exemple :

- *This means that they **fall outside the sphere** of beings to whom we have direct moral responsibilities.*

Ils ne **font donc pas partie de la catégorie** d'êtres vivants envers lesquels nous avons une responsabilité morale directe.

*To fall outside a sphere* est une expression plutôt imagée et transmet efficacement le sens de la phrase. On s'imagine parfaitement bien une espèce de « zone » où se trouvent différents êtres vivants et dont certains autres êtres vivants seraient exclus. Il n'aurait pas été idiomatique de la traduire littéralement en français et c'est pourquoi j'ai utilisé des termes plus sobres en français.

La réflexion de Vinay et Darbelnet ne s'arrête pas là. Ils mettent en lumière une deuxième différence entre les manières de s'exprimer en français et celle en anglais :

Cette prédilection de l'anglais pour les cas concrets, pour l'image n'est pas sans se refléter sur la manière d'écrire. Appelé à donner des exemples de ce qu'il avance, l'anglophone commence

---

<sup>13</sup> Rouleau, Maurice. « Dépasser le mot image : une obligation pour le traducteur ». In *L'actualité terminologique*, 35 (3), 2002, p. 6.

par des cas particuliers, ce qui est tout à fait conforme à sa vision du monde, et finit généralement son énumération de deux exemples ou plus par *and* suivi du générique<sup>14</sup>.

Ainsi, prenons par exemple cette phrase :

- *For utilitarianism, what matters is pleasure, pain, desire satisfaction and **the like-states** that can be increased or decreased, maximised or minimised.*

Selon le postulat de l'utilitarisme, le plus important est la quête du plaisir et l'évitement de la douleur, la satisfaction des intérêts et **tous les autres états qui peuvent** être maximalisés ou minimalisés.

Le terme *the like-states* est vague, au mieux, et obscur, au pire. Il faut avoir lu une bonne partie du chapitre pour parvenir à comprendre cette phrase. Comme Vinay et Darbelnet le disent, l'auteur a commencé son énumération par des cas particuliers pour finir par un terme plus général, qui laisse la place à l'interprétation. En tant que traductrice, j'ai pris la décision de traduire le terme tout aussi vaguement pour éviter de faire des interprétations erronées de ce que l'auteur a voulu dire.

Bien sûr, ce ne sont que quelques exemples d'adaptations linguistiques. Nous allons en aborder bien d'autres de manière plus précise tout au long de mon commentaire de linguistique contrastive. Cependant, même s'il faut adapter la traduction à une culture cible, cela ne signifie pas qu'elle ne sera pas fidèle à l'original. Pour en revenir à la théorie du *skopos*, le traducteur doit tout de même respecter la règle de fidélité de Vermeer. En d'autres termes,

*there must be coherence between the TT and the ST or, more specifically, between:*

- (i) *the ST information received by the translator;*
- (ii) *the interpretation the translator makes of this information;*
- (iii) *the information that is encoded for the TT receivers*<sup>15</sup>.

---

<sup>14</sup> Rouleau, Maurice. « Dépasser le mot image : une obligation pour le traducteur ». In *L'actualité terminologique*, 35 (3), 2002, p. 12.

<sup>15</sup> Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: theories and applications*, 4ème éd. London, New York, Routledge, 2016, p. 128.



## 2.2. La terminologie

Au fil de ma traduction, j'ai dû m'attarder sur certains termes qui étaient essentiels dans cet ouvrage. En effet, comme je l'ai fait remarquer précédemment, il est question de philosophie dans ce livre, et plus particulièrement de différentes théories éthiques développées par différents philosophes. Comme dans tout domaine spécialisé, la terminologie a une place primordiale dans cette traduction. En effet, un certain nombre des auteurs cités dans *Companion Animal Ethics* ont été publiés et leurs travaux ont été traduits. Ainsi, j'ai dû faire diverses recherches pour trouver ce qui a été traduit et ce qui ne l'a pas été. De plus, on retrouve aussi de nombreux sites internet reprenant les idées de ces auteurs. Internet peut être une excellente source pour ce genre de travail de fin d'études, mais il peut aussi devenir dangereux de l'utiliser. Dès lors, face à toutes ces sources, il est important d'avoir un esprit critique et de comparer chaque traduction avant de prendre une décision. Ainsi, j'ai fait face à plusieurs dilemmes pendant mon travail et j'ai dû faire des choix de traduction. Voici les termes qui m'ont demandé un travail de recherche :

### i. Value

Ce terme revient à de nombreuses reprises dans le texte source. Ce mot est un terme polysémique dont les différents sens, à l'origine, paraissent parfaitement clairs et univoques. Selon le dictionnaire *Collins* en ligne, le mot *value* peut notamment être défini comme suit : « *relative worth, utility or importance* » ou « *something (such as a principle or quality) intrinsically valuable or desirable*<sup>16</sup> ». En français, on traduit donc instinctivement le terme *value* par « valeur ». Toutefois, ces deux acceptions ne correspondaient pas à l'idée véhiculée par le texte source. Prenons la phrase :

- *Even if two people agree about what constitutes the best welfare for a particular animal, they may still reach different ethical conclusions, because they disagree about whether other **values** are relevant and important and how (or whether) to factor these in.*

Au regard du contexte, il est clair que les auteurs ne parlent pas ici de la valeur d'un objet matériel. Dès lors, il est compréhensible que le premier réflexe d'un lecteur francophone soit

---

<sup>16</sup> Value. (s.d.) dans Merriam-Webster. Consulté le 15 février 2020 sur <https://www.merriam-webster.com/dictionary/value>

de comprendre le terme *value* selon sa seconde acception, à savoir une certaine qualité qu'il est désirable d'avoir. Par exemple, l'empathie, l'honnêteté ou la générosité sont des valeurs. Je n'étais cependant pas satisfaite de cette traduction. Si on lit l'ouvrage dans sa totalité, on peut voir que par *value*, les auteurs désignent certains concepts comme le bien-être animal, le bien-être humain, l'environnement, l'esthétique, etc. Selon moi, en utilisant ce terme, on désigne un ensemble de facteurs qu'il faut prendre en considération lorsqu'on prend une décision concernant un animal. Il s'agit ici d'un choix plutôt personnel, car le terme *value* ne semble pas être utilisé dans d'autres ouvrages sur le sujet. Il me semblait tout de même important de justifier mon choix de traduction dans le présent commentaire, car la notion de facteur est centrale au raisonnement des auteurs. J'ai donc traduit la phrase susmentionnée comme suit :

Même si deux personnes s'entendent sur la manière de maximiser le bien-être d'un seul et même animal, elles peuvent tout de même arriver à des conclusions éthiques divergentes, car elles sont en désaccord sur la pertinence et sur l'importance d'autres **facteurs** et sur la manière (ou sur la nécessité) de les prendre en compte.

Dans d'autres cas, le terme *value* est bel et bien utilisé pour désigner la valeur, d'un être vivant en l'occurrence, lorsqu'il est accompagné du terme *inherent*. La traduction de ce terme n'est pas aussi évidente qu'il n'y paraît, car il existe deux possibilités : traduire *inherent* par « inhérente » ou par « intrinsèque ». Ces deux solutions sont toutes deux correctes, mais j'ai choisi la première pour la simple et bonne raison que l'expression « valeur inhérente » est écrite noir sur blanc dans le livre *Les Droits des animaux* de Tom Regan. Bien sûr, j'ai lu une traduction de l'œuvre originale, on peut donc dire que Regan n'aurait peut-être pas traduit ce concept de cette manière. Il me semblait toutefois important de conserver une certaine cohérence dans mon travail : si ces termes apparaissaient tels quels dans une traduction officielle de l'ouvrage, la solution la plus sûre était de s'aligner à cette traduction.

## ii. Ethical/moral

La différence entre ces deux termes n'est pas toujours évidente. Certains les utilisent comme synonymes alors qu'il existe bel et bien une différence entre eux (voir définitions ci-dessous). Dans *Companion Animal Ethics*, la différence entre les deux notions ne semble pas être d'une grande importance et elles sont presque utilisées de manière interchangeable :

- *These approaches share the view that although animal capacities – such as the capacity to feel pain – are relevant to **ethical** decision making, and may indeed be very important to it, we also need to take other factors into account when making ethical decisions.*

Les contextualistes partagent l'idée que même si les animaux possèdent certaines capacités, comme la capacité de ressentir la douleur, et qu'il est très important d'en tenir compte dans notre prise de décision **éthique**, d'autres facteurs doivent aussi être considérés sérieusement.

- *However, since we cannot be sure about their inner worlds, he argues that we should give them the benefit of the doubt in **moral** decision making, since they too may have inherent value.*

Cependant, nous devons leur laisser le bénéfice du doute lors de notre prise de décision **morale**, car nous ne savons rien de leur monde intérieur et il se pourrait qu'ils aient eux aussi une valeur inhérente.

J'ai donc décidé de traduire les deux termes littéralement. Vu que les auteurs semblent utiliser les deux expressions de manière synonyme, mon premier réflexe a été de traduire *moral decision making* et *ethical decision making* de la même manière, à savoir « prise de décision éthique ». Dans un premier temps, j'ai voulu rendre le texte plus cohérent en utilisant la même formule tout au long de ma traduction. Cependant, je me suis rendu compte qu'il existait bel et bien une différence de sens entre la morale et l'éthique, que ce soit en anglais ou en français. La morale peut être définie comme « l'ensemble des règles d'action et des valeurs qui fonctionnent comme normes dans une société<sup>17</sup>. » L'éthique, elle, « procède plutôt de manière dialectique, c'est-à-dire qu'elle met en œuvre des moyens rigoureux d'analyse qui mettent en évidence les failles de la logique et les contradictions du discours et cherche à les dépasser<sup>18</sup>. » En d'autres termes, elle remet en question la morale.

En anglais, le raisonnement est inversé. Selon l'*Encyclopaedia Britannica*, « many people think of morality as something that's personal and normative, whereas ethics is the standards of "good and bad" distinguished by a certain community or social setting<sup>19</sup>. » Ainsi, si vous vivez dans une communauté où l'euthanasie (par exemple) est condamnée, mais que vous n'y voyez

---

<sup>17</sup> URL : <http://www.prendresoin.org/?p=1216> (consulté le 20 mars 2020).

<sup>18</sup> URL : <http://www.prendresoin.org/?p=1216> (consulté le 20 mars 2020).

<sup>19</sup>URL : <https://www.britannica.com/story/whats-the-difference-between-morality-and-ethics><https://www.britannica.com/story/what-do-eggs-have-to-do-with-easter> (consulté le 15 février 2020).

pas d'inconvénient, votre moralité est en contradiction avec l'éthique de votre communauté. En français, c'est la moralité de votre communauté qui est en contradiction avec votre point de vue éthique.

Il existe donc bel et bien une nuance entre les deux notions. Il faut pourtant noter que la plupart des éthiciens ne font aucune distinction entre celles-ci. Compte tenu du fait que je ne connais pas l'avis des auteurs sur ce débat terminologique, j'ai fait le choix de garder une traduction littérale des deux termes pour respecter le point de vue des auteurs, au cas où ceux-ci auraient utilisé ces deux mots pour désigner deux choses différentes et non pas par manque de nuance.

### iii. Desire

J'ai longtemps hésité sur la manière de traduire ce mot. Bien sûr, une traduction littérale n'aurait, en soi, pas été incorrecte. J'ai cependant fait le choix de traduire *desire* par le mot « intérêt ». En effet, dans cet ouvrage, la notion d'intérêt revient à de nombreuses reprises et peut être associée à un désir profond, du moins dans ce contexte. Prenons par exemple la phrase :

- [...] *if a being can suffer, Singer argues that it has an **interest** in avoiding suffering, and, he maintains, its **interests** should be treated equally to the similar **interests** of other beings, whether they are human or not.*

[...] puisque'un être vivant peut souffrir, celui-ci a comme **intérêt** d'éviter toute souffrance. Ses **intérêts** doivent donc être placés sur un pied d'égalité avec les **intérêts** similaires de tout autre être vivant, qu'il soit humain ou non.

Dans cette phrase, le mot « intérêt » peut donc être compris dans le sens d'un désir, d'une volonté. Toutefois, il est important de traduire *interest* par « intérêt », car il s'agit d'une notion importante en éthique animale. En effet, de nombreux ouvrages traduits sur la question parlent d'un intérêt à rester en vie, à éviter la souffrance, etc. Quand j'ai rencontré le mot *desire* dans le texte source, j'ai pris la décision de le traduire également par « intérêt » pour garder une certaine cohérence dans le texte. Il aurait été pour moi étrange de parler d'un intérêt à rester en vie dans un chapitre pour ensuite parler d'un désir de rester en vie dans le suivant. Même si ces deux expressions sont, en fin de compte, synonymes, la première est bien plus ancrée dans le domaine de l'éthique animale. Voici un exemple d'une phrase contenant le mot *desire* dont la traduction est « intérêt » :

- *Preference, or **desire**, utilitarians argue that we should minimise the frustration of desires in the world, especially the frustration of the most basic **desire** of a self-conscious creature (except in circumstances of extreme suffering) – the desire to go on living.*

Qu'il s'agisse de préférences ou **d'intérêts**, les utilitaristes préconisent d'éviter la frustration de ceux-ci et plus particulièrement de **l'intérêt** le plus fondamental d'un être vivant doué de conscience (sauf en cas d'extrême souffrance) : rester en vie.

#### iv. **Sympathy vs empathy**

Au fil de cet ouvrage, nous découvrons différentes théories éthiques qui ont toutes des principes différents. Par exemple, selon l'utilitarisme, les animaux n'ont pas de valeur inhérente. Selon le contractualisme, il faut tâcher de maximiser le bien-être de tout un chacun, humain ou animal. Ces deux approches en éthique animale laissent peu de place aux émotions, contrairement au contextualisme qui met en évidence le rôle important de nos émotions dans nos relations avec autrui. Il n'est donc pas étonnant que les notions de *sympathy* et *empathy* aient un rôle à jouer dans cet ouvrage. Au premier abord, je n'étais pas certaine de devoir traduire ces deux termes différemment. Après réflexion, j'en suis venue à la conclusion que, si ces deux termes étaient utilisés séparément dans le texte original, alors, ils devraient aussi l'être dans ma traduction :

- *[it] emphasises the role of emotions – such as **sympathy**, **empathy** and care – in all of our transactions with others, including animals.*

Cette théorie met en lumière le rôle important des émotions, comme **la sympathie**, **l'empathie** et la sollicitude, dans toutes nos interactions avec les autres, y compris avec les animaux.

Cependant, je ne voulais pas utiliser ces deux termes sans connaître réellement la nuance qui les différenciait. En effet, je pense que la particularité de cet ouvrage est que chaque mot a son importance et apporte une certaine valeur au discours. Ainsi, j'ai découvert qu'il existait une différence importante entre les mots sympathie, empathie et même compassion, même si ceux-ci appartiennent bien sûr au même champ sémantique.

La notion d'empathie peut être résumée par cette phrase : « Je peux voir que tu es triste et je comprends pourquoi. » La personne empathique se met donc à la place de son interlocuteur et arrive à ressentir ses émotions. La notion de sympathie peut être ainsi résumée : « Je suis

désolée que tu aies subi cela. » Dans cette situation, la personne qui fait preuve de sympathie comprend les émotions de son interlocuteur, mais prend de la distance par rapport à celles-ci. Il ne faut pas confondre ces deux notions avec la compassion qui peut être résumée comme suit : « Je te comprends. Je vais passer du temps avec toi pour que tu te sentes mieux. » La personne compatissante cherche un moyen de soulager la douleur de son interlocuteur. Il y a une véritable volonté d'aider dans ce cas-ci<sup>20</sup>.

J'ai donc rencontré quelques fois ces termes au fil de ma traduction, séparément ou en combinaison et, même si leur traduction ne m'a pas immensément posé problème, je trouvais tout de même intéressant d'aborder cette question afin de clarifier des mots que l'on entend souvent en français, mais que l'on utilise parfois de manière interchangeable.

#### **v. The ethics of care**

L'éthique du care trouve son origine dans des écrits féministes, datant d'une trentaine d'années. Cette théorie éthique s'appuie sur les notions centrales d'interdépendance et de soins. Cette théorie s'oppose aux autres théories éthiques basées sur la justice et l'impartialité, qui sont des valeurs considérées comme fondamentalement masculines. Même si l'éthique du care à proprement parler est relativement récente, l'association entre l'homme et la raison et la femme et les émotions a une longue histoire. Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, on acceptait l'idée que les hommes étaient des êtres de raison capables de réfléchir avec sang froid et que les femmes étaient guidées par leurs émotions<sup>21</sup>.

Pour comprendre pleinement l'éthique du care, je me suis toutefois concentrée sur les travaux de Lawrence Kohlberg, psychologue américain qui s'est intéressé au développement moral de l'être humain entre sa petite enfance et l'âge adulte. Selon lui, un être humain passerait par plusieurs stades de développement moral : en tant qu'enfant, nous sommes dans la phase préconventionnelle de notre développement moral, c'est-à-dire que nous sommes dans une position égocentrique, pour ensuite passer à une position d'obéissance passive. À l'âge adulte, nous sommes censés atteindre un niveau supérieur de capacité morale. Toutefois, ce dernier palier est lui-même constitué de deux stades :

---

<sup>20</sup> Klimecki, Olga. « De l'empathie à la compassion : un parcours émotionnel face à la souffrance ». In *Le journal*, 93, 2014, p. 3.

<sup>21</sup> Boquet, Damien, Lett, Didier. « Les émotions à l'épreuve du genre ». In *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 47, 2018, p. 7-22.

Un premier stade, qualifié de « conventionnel », où l'agent cherche à tenir compte, dans ses actions, du bien-être personnel d'autrui, et un second stade, qualifié de « post-conventionnel », qui correspondrait à une vision rationnelle et universaliste de la justice<sup>22</sup>.

La personne qui atteint le stade post-conventionnel ferait donc preuve d'une capacité morale supérieure. C'est Carol Gilligan qui, dans son livre *Une voix différente*, introduit l'idée qu'il existerait une différence entre le développement moral des hommes et celui des femmes. En menant une enquête auprès de jeunes gens confrontés à des problèmes moraux, elle a remarqué que les hommes faisaient davantage appel à des principes moraux abstraits et universels (comme la justice et l'impartialité) pour résoudre ces problèmes alors que les femmes faisaient davantage appel à des sentiments ayant trait à la sollicitude. Ainsi, les hommes se situeraient au stade post-conventionnel du développement moral et les femmes au stade conventionnel. Selon Kohlberg, les femmes souffrent donc de « déficience morale » et leur approche de la morale est donc décrédibilisée. Gilligan s'oppose fortement à l'idée qu'il existe une morale meilleure qu'une autre, même si elle ne nie pas qu'il existe bel et bien une différence entre les hommes et les femmes<sup>23</sup>. Cette théorie éthique, qui trouve ses origines dans les relations humaines, s'est donc logiquement étendue aux relations qu'il peut exister entre un être humain et son animal. Selon l'éthique du care, respecter son animal n'est pas synonyme du respect de ses droits ou de l'obtention des meilleures conséquences possibles. Il s'agit plutôt de faire attention aux besoins de son animal et d'y répondre en conséquence afin de construire une relation affective avec lui.

La traduction de *ethics of care* peut poser problème, dans le sens où les deux possibilités de traduction, « l'éthique du care » comme « l'éthique de la sollicitude », sont toutes deux correctes. Le choix revient donc au traducteur et va dépendre de son style d'écriture et de son niveau d'ouverture en ce qui concerne la langue française. Mon premier choix fut de traduire *ethics of care* par « éthique de la sollicitude ». En effet, je ne voulais pas donner un aspect rebutant à ma traduction en introduisant une expression qui mélange l'anglais et le français (pour ma part, je ne suis pas une partisane de ce genre de mélanges).

---

<sup>22</sup> Svandra, Philippe. « Le care entre éthique, travail et politique ». In *Recherche en soins infirmiers*, 122, 2015, p. 19.

<sup>23</sup> Svandra, Philippe. « Le care entre éthique, travail et politique ». In *Recherche en soins infirmiers*, 122, 2015, p. 18-25.

J'avais donc choisi l'option la plus « francophone » :

- *The focus on responsive, reciprocal relationships in an **ethics of care** raises questions about what responsibilities we might have to those from whom we are distant.*

Vu l'importance que revêtent nos interactions dans **l'éthique de la sollicitude**, on peut se demander quelles sont nos responsabilités envers les êtres vivants dont nous sommes moins proches.

Toutefois, je suis revenue sur ma décision après avoir trouvé un article sur la question. En anglais, le mot *care* peut avoir deux connotations :

L'une correspond à une disposition individuelle, perceptive (faire attention à, se soucier de, etc.), et l'autre renvoie davantage à l'idée d'activité, voire de travail (dans le sens s'occuper de, prendre soin de, etc.). De ce point de vue, traduire le terme anglo-américain *ethics of care* par « éthique de la sollicitude » (comme le font les Québécois) présente l'inconvénient de mettre l'accent sur un seul aspect. Le *care* apparaît dès lors comme une disposition individuelle de nature affective. On gomme ainsi son aspect social et même politique<sup>24</sup>.

Cette constatation m'a fait réaliser que ma traduction n'était pas la plus appropriée. En effet, lorsque nous créons une relation avec un animal, il est vrai que nous l'aimons et que nous nous soucions de lui (en règle générale). Toutefois, l'animal est aussi dépendant de nous, ce qui signifie que la deuxième notion présente dans le terme *care* est aussi pertinente et ne devrait pas être effacée. La preuve en est avec la citation, tirée de *Companion Animal Ethics*, de Nel Noddings, l'une des figures de proue de l'éthique du care : « *When we take a creature into our home, name it, feed it, lay affectionate hands upon it, we establish a relation that induces expectations*<sup>25</sup>. » Dans cette citation, on retrouve la notion d'affection, mais aussi celle de soins. À la lumière de ces informations, j'ai adapté ma traduction :

- *The focus on responsive, reciprocal relationships in an **ethics of care** raises questions about what responsibilities we might have to those from whom we are distant.*

---

<sup>24</sup> Svandra, Philippe. « Le care entre éthique, travail et politique ». In *Recherche en soins infirmiers*, 122, 2015, p. 19.

<sup>25</sup> Noddings, Nel. *Caring: a feminine approach to ethics and moral education*, 2ème éd. Berkeley, University of California Press, 2003, p. 157.



Vu l'importance que revêtent nos interactions dans **l'éthique du care**, on peut se demander quelles sont nos responsabilités envers les êtres vivants dont nous sommes moins proches.

La résolution d'un problème de traduction peut parfois en entraîner un autre. Si nous traduisons *ethics of care* par « éthique du care », cela signifie-t-il pour autant que nous devons utiliser la méthode de l'emprunt pour le mot *care*, employé seul dans une phrase ? J'ai choisi de le traduire par le mot « sollicitude » lorsqu'il est employé seul pour la simple raison qu'il est difficile d'intégrer un mot anglais dans un texte français. J'ai pu facilement le faire pour l'expression *éthique du care* car il s'agit du nom d'un concept qui est souvent utilisé alors que le mot *care*, employé seul, renvoie à une valeur morale qui a un mot équivalent en français.

### 2.3. L'étrangéisation

Cette difficulté terminologique m'amène à aborder une question traductologique, bien connue des traducteurs : faut-il laisser entrer l'étranger dans nos traductions ? Ou, au contraire, faut-il lisser notre traduction et gommer tous mots ou concepts qui pourraient laisser penser qu'un texte est une traduction ? Ce débat existe depuis toujours dans le monde de la traduction et revêt différentes formes : on parle de traduction sourcière et de traduction cibliste, de *backwards orientation* et de *forwards orientation*, d'étrangéisation et de domestication. Tous ces termes désignent la même idée : il existe une tension entre deux traditions. L'une d'elles prône la fidélité au texte source et l'autre prône la liberté.

On peut bien sûr citer Lawrence Venuti et Antoine Berman comme précurseurs de l'étrangéisation. Ce livre portant sur des questions d'éthique, il est particulièrement approprié de mentionner ces deux auteurs. En effet, Berman, suivi de Venuti, a posé les bases d'une pratique éthique de la traduction. Avec son livre *L'épreuve de l'étranger*, Berman s'oppose directement à une approche cibliste de la traduction qu'il considère comme carrément ethnocentrique. Les premières lignes de son ouvrage sont les suivantes : « L'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien<sup>26</sup>. » Berman tente ainsi de pousser les traducteurs à ne pas systématiquement rejeter l'étranger de leur travail. De même, Venuti invite quiconque traduit un texte à laisser entrer l'étranger dans celui-ci. Il rejoint donc Berman en nous invitant à « repenser la traduction

---

<sup>26</sup> Rougé, Dominique. « Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français ». In *Synergies Pologne*, 12, 2015, p. 12.

non plus comme un acte d'assimilation, mais comme une reconnaissance de la différence interlinguistique et interculturelle<sup>27</sup>. » Il va même plus loin dans sa pensée, car il maintient que le traducteur a une *obligation* morale de ne pas domestiquer un texte. En effet, la domestication est une méthode de traduction fondée sur « les notions de transparence et de lisibilité<sup>28</sup> ». En d'autres termes, le traducteur tente de gommer toute notion étrangère du texte cible qui pourrait rendre la compréhension plus difficile pour un public cible donné. Cette méthode présente deux inconvénients. Tout d'abord, elle marginalise les traducteurs et la traduction en tant qu'activité professionnelle : si le lecteur ne se rend pas compte qu'il lit une traduction, le travail du traducteur ne sera pas reconnu à sa juste valeur. Ensuite, la domestication d'une traduction est souvent comparée à une conquête. En effet, la traduction domestiquante revient souvent à annexer un texte étranger, au détriment du génie de la langue source. Ces deux auteurs ont donc un avis bien tranché sur la question. En guise de résumé, on peut citer cette déclaration d'Antoine Berman : « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère<sup>29</sup>. »

Je suis d'accord avec cette dernière citation dans le sens où il ne faut pas rejeter *systématiquement* toute trace d'étrangeté dans un texte pour le rendre aussi lisible que possible. D'une part, je trouve que cela infantilise le lecteur et minimalise ses capacités intellectuelles et d'autre part, cela ne rend pas justice à la culture source. Toutefois, je suis d'avis que tout n'est jamais tout noir ou tout blanc et que le traducteur doit donc réfléchir au cas par cas. J'ai donc dû trouver un juste milieu entre fidélité et liberté. Par exemple, j'ai procédé à beaucoup de reformulations dans ma traduction, car une traduction littérale n'aurait pas donné l'effet voulu. En effet, ce livre se veut informatif et se doit donc d'être clair pour le lecteur. Vu le nombre de points abordés, il est très facile de perdre le fil si on ne comprend pas les différentes argumentations. Prenons par exemple cette phrase :

---

<sup>27</sup> Godard, Barbara. « L'éthique du traduire : Antoine Berman et le "virage éthique" en traduction ». In *TTR*, 14 (2), 2001, p. 55.

<sup>28</sup> Durin, Corinne. « Compte rendu de [Lawrence Venuti. *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London and New York, Routledge, coll. « Translation Studies », 1995, 353 pages.] ». In *TTR*, 8 (2), 1995, p. 283.

<sup>29</sup> Rougé, Dominique. « Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français ». In *Synergies Pologne*, 12, 2015, p. 13.

- *These approaches share the view that although animal capacities – such as the capacity to feel pain – are relevant to ethical decision making, and may indeed be very important to it, we also need to take other factors into account when making ethical decisions.*

Les contextualistes partagent l'idée que même si les animaux possèdent certaines capacités, comme la capacité de ressentir la douleur, et qu'il est très important d'en tenir compte dans notre prise de décision éthique, d'autres facteurs doivent aussi être considérés sérieusement.

On peut soulever un certain nombre de différences entre la phrase originale et sa traduction. Plusieurs adaptations ont été nécessaires pour éviter d'obtenir une phrase trop littérale et peu idiomatique, qui aurait été synonyme de lourdeur.

J'ai décidé de modifier le sujet de la phrase. Au fil de l'ouvrage, j'ai remarqué que des sujets inanimés, voire abstraits (comme le contextualisme, le contractualisme, etc.) étaient utilisés en combinaison avec des verbes animés. Même si cette figure de style est souvent utilisée en français (on peut par exemple parler d'une tour qui domine un village), faire d'une théorie éthique le sujet d'un verbe animé semblait étrange. Pour un certain nombre de verbes comme *exposer*, *décrire*, *reprendre*, etc., il est préférable de ne pas utiliser de sujet inanimé. On ne dira jamais qu'un rapport décrit ou expose quelque chose, par exemple. Ainsi, j'aurais pu traduire la première partie de la phrase par « ces approches partagent l'idée que [...] », mais j'ai préféré utiliser un sujet humain. J'ai bien sûr effectué d'autres changements dans la phrase, notamment l'omission du syntagme *making ethical decisions*. En effet, vu la tendance du français à la nominalisation, ce syntagme aurait été sans aucun doute traduit par « la prise de décision éthique ». Cela reviendrait donc à répéter deux fois la même idée dans une phrase assez courte.

Cette phrase est un exemple de reformulation et de prise de liberté par rapport au texte source. Tout au long de ma traduction, j'ai tenté de rester fidèle au texte source tout en m'éloignant le plus possible de sa forme originale. En effet, une traduction trop littérale des extraits choisis aurait généré un texte cible peu idiomatique, voire incompréhensible. J'ai aussi dû procéder à des adaptations plus classiques du texte pour que celui-ci soit adapté à un public cible francophone. Prenons par exemple cette phrase :

- *In support of this claim, the huge cumulative sums spent to support companion animals are often cited, for example, the **\$53 billion** Americans spent on their pets in 2012 (APPA, n.d.).*

Pour soutenir cette affirmation, on cite souvent les énormes sommes d'argent cumulées qui sont dépensées pour les animaux de compagnie. Par exemple, les Américains ont dépensé **48 milliards d'euros** pour leurs animaux de compagnie en 2012 (APPA, n.d.).

Il paraissait évident d'adapter la devise au public cible. Une approche cibliste encore plus extrême aurait été de trouver les chiffres correspondants à l'Europe. Ainsi, le lecteur aurait pu se sentir directement concerné par cette constatation. Toutefois, je me devais de rester aussi fidèle que possible au contenu du texte. Comme je l'ai dit plus haut, il faut réfléchir au cas par cas lorsqu'on traduit et j'ai pris parfois un peu plus de liberté pour rendre le texte plus compréhensible pour un public francophone. Dans d'autres cas, j'ai plutôt adopté une approche étrangéissante. En effet, il n'aurait pas été possible de supprimer toute trace d'anglais du texte cible, car les auteurs abordent bien trop de concepts, d'idées ou de théories qui ont été développés en anglais et pour lesquels il n'existe pas toujours de traduction officielle. Prenons par exemple cette phrase :

- *The philosopher Michael Lockwood considered this scenario, using a fictional case, which he called **Disposapup** [...]*

Le philosophe Michael Lockwood a illustré ce cas de figure en imaginant un scénario fictionnel : la société **Disposapup (chiot jetable)**.

Le philosophe américain Michael Lockwood est mentionné. Celui-ci a imaginé le scénario fictionnel d'une entreprise productrice de chiots. J'ai été assez désarçonnée quand j'ai été confrontée à cette théorie, car il n'existe presque pas de mentions en français du travail de Lockwood. Je n'ai donc pas pu trouver de traduction officielle du nom de cette entreprise imaginaire. De ce fait, j'ai été naturellement confrontée au dilemme du traducteur : dois-je traduire littéralement ce nom et risquer de perdre son effet accrocheur, probablement voulu par Lockwood, ou dois-je conserver son nom anglais ? Après quelques hésitations, j'ai décidé de laisser de conserver le mot anglais dans le texte cible, tout en y apposant une traduction libre entre parenthèses. Le choix varie en fonction des traducteurs, mais, pour ma part, je trouvais qu'une approche sourcière, pour ce cas en particulier, rendait davantage justice au texte cible. En effet, une simple traduction littérale aurait été assez plate tandis que le nom anglais de l'entreprise imaginaire est court, accrocheur et clair. De plus, l'anglais a une autre connotation que le français : dans l'imaginaire collectif, les États-Unis sont le pays de la surconsommation

et du capitalisme. Ainsi, conserver un nom anglais renvoie bien à cette idée que les animaux sont traités comme des objets de consommation.

Voici un autre exemple de phrase pour laquelle j'ai dû conserver une touche d'anglais, nécessaire à la compréhension du passage :

- *Commercial foods also frequently contain animal meals from rendered ingredients with a variety of sources including '4D' meat (classified as being from animals that were **dead, dying, diseased or disabled** at the time they were inspected) [...]*

La nourriture industrielle pour animaux contient aussi fréquemment des farines animales issues de divers produits d'équarrissage, comme la viande « 4D », provenant d'animaux **morts (dead), mourants (dying), malades (diseased) ou infirmes (disabled)** lorsqu'ils ont été examinés [...]

En anglais, la signification du « 4D » est assez évidente grâce à l'explication qui se trouve entre parenthèses. Un simple travail de déduction (accompagné d'une petite recherche sur internet) nous permet de comprendre que les *D* en question correspondent chacun à la première lettre de chaque catégorie d'animaux examinés. En français, cette association devient beaucoup moins évidente. J'ai donc dû adapter la phrase : j'ai fourni la traduction de chacun des termes entre parenthèses. Pour éviter une double parenthèse, j'ai aussi dû intégrer l'explication dans la phrase et donc supprimer les parenthèses superflues. Cet exemple prouve une fois encore que le rejet systématique de mots d'origine étrangère dans une traduction n'est pas forcément la meilleure solution lorsqu'il s'agit de rendre un texte plus compréhensible.

Pour conclure cette partie de mon commentaire, je dirai simplement qu'une traduction est une recherche d'équivalence entre deux langues. Ainsi, le traducteur doit parfois se diriger vers une équivalence dynamique plutôt qu'une équivalence formelle et, dans d'autres cas, il doit faire le choix inverse. Pour ma part, j'ai parfois fait le choix de conserver certaines touches étrangères dans ma traduction, mais, comme je l'ai déjà noté auparavant, j'ai tenté de prendre un maximum de liberté par rapport au texte source, tout en restant évidemment fidèle à son contenu et à son esprit.

### 3. Traduction

J'ai choisi de traduire deux chapitres du livre *Companion Animal Ethics* de Peter Sandøe, Sandra Corr et Clare Palmer : le chapitre 5 intitulé *Theories of Companion Animal Ethics* et le chapitre 14 intitulé *Ethics and Broader Impacts of Companion Animals*.

J'ai quelque peu remanié le texte source. Étant soumise à une limite de caractères, j'ai fait le choix de ne pas inclure la partie *key points* située en fin de chapitre, qui n'est qu'une répétition des informations déjà énoncées.

# **Companion Animal Ethics**

## **L'éthique et les animaux de compagnie**



## **5. Theories of Companion Animal Ethics**

### **5.1 Introduction**

In the previous chapter, we suggested that to ensure an animal's best possible welfare, we need to do more than simply use animal welfare science to work out what would be positive and negative from the animal's point of view. We also need to weigh these positives and negatives against one another; this weighing forms part of an ethical judgement. So, for example, whether it is best for a cat living in a quiet, safe neighbourhood to be allowed out to roam or to be kept indoors requires weighing the potential benefits of roaming, in terms of exercise and expression of behavioural needs, against the risks of being hit by a car or infected by disease.

By saying that ethical judgement is involved here, we mean that potentially conflicting values are at play. To make a decision, it is necessary to come to a view about the relative importance of these values. So far, we have only discussed values relating to the welfare of the affected animals. But ethical judgements often involve much more than this. Even if two people agree about what constitutes the best welfare for a particular animal, they may still reach different ethical conclusions, because they disagree about whether other values are relevant and important and how (or whether) to factor these in. Decisions about one animal companion, for example, may have consequences for other animals, or for human welfare, or for other human values, such as aesthetic value; or they may have implications for the environment. The way people view and weigh these other values will affect their all things considered ethical decision making.

This becomes clear if we return to the indoor/outdoor cat question. Someone who thinks that overall, cat welfare would be improved by letting cats roam outdoors, may still make an 'all things considered' ethical judgement that cats should nonetheless be confined. Outdoor cats can be a significant nuisance to human neighbours and even a threat to public health.

## **5. Théories éthiques relatives aux animaux de compagnie**

### **5.1 Introduction**

Dans le chapitre précédent, nous avons estimé que nous ne pouvions pas maximiser le bien-être d'un animal en utilisant uniquement la science du bien-être animal pour déterminer ce qui constituerait une expérience positive ou négative pour cet animal. Nous devons aussi peser le pour et le contre de ces expériences. Cette réflexion fait partie du processus de jugement éthique. Imaginons par exemple que vous vivez dans un quartier tranquille et sûr et que vous devez décider de laisser votre chat sortir ou de le laisser enfermé. Cette décision exige que vous pesiez le pour et le contre d'une vie en extérieur pour le chat. Une telle vie comporte en effet des avantages potentiels comme la possibilité de faire de l'exercice physique et de laisser libre cours à ses besoins comportementaux. Elle comporte aussi des inconvénients comme le risque de se faire renverser par une voiture ou de contracter une maladie.

On parle de jugement éthique, car nous devons prendre en considération des facteurs potentiellement contradictoires. L'importance relative de ces facteurs doit être déterminée afin de pouvoir prendre une décision. Jusqu'à présent, nous avons seulement abordé les facteurs qui influencent le bien-être des animaux concernés. Cependant, un jugement éthique comporte souvent bien plus d'implications. Même si deux personnes s'entendent sur la manière de maximiser le bien-être d'un seul et même animal, elles peuvent tout de même arriver à des conclusions éthiques divergentes, car elles sont en désaccord sur la pertinence et sur l'importance d'autres facteurs et sur la manière (ou sur la nécessité) de les prendre en compte. Par exemple, des décisions prises pour un animal de compagnie peuvent avoir des conséquences sur d'autres animaux, sur le bien-être humain, sur l'environnement ou sur d'autres facteurs propres à l'homme qui touchent, par exemple, à l'esthétique. L'importance que nous conférons à ces différents facteurs nous influencera lorsque, après avoir pesé le pour et le contre de chaque facteur, nous prendrons une décision éthique.

Reprenons l'exemple des chats d'intérieur et d'extérieur pour illustrer ce postulat. Celui qui pense que les chats d'extérieur ont de meilleures conditions de vie que ceux d'intérieur, peut tout de même en venir à la conclusion éthique, après avoir pesé le pour et le contre de chaque facteur, que les chats devraient néanmoins rester à l'intérieur. Les chats d'extérieur peuvent constituer une nuisance considérable pour le voisinage et même un danger pour la santé publique.

Cats also hunt wildlife, raising questions not just about the welfare of individual birds and rodents, but also about broader environmental values, such as species protection. (We will consider these questions about companion animals' negative impacts further in Chapter 14.) These concerns may outweigh those about the welfare of the cat(s) in question when deciding whether, ethically speaking, the cat(s) should be allowed to roam outdoors. When we make 'all things considered' ethical decisions, animal welfare may be only one relevant value among many. And different people may weigh these multiple values differently, leading to conflicts in ethical judgements about what we should do.

Not only are there different views as to which values matter when it comes to companion animals (many of which we will discuss in this book), there are also contrasting ways in which we apply those values. For instance, do we have an obligation to maximise what we think is valuable, such as an obligation to attempt to bring about the best possible total welfare across humans and animals? Or do our ethical commitments entail, instead, a requirement to absolutely protect what is valued – for instance, never to violate basic rights – rather than to maximise total value?

One way of enabling a structured discussion of such questions is by means of so-called ethical theories. These are theoretical constructs developed by philosophers to describe different approaches to understanding and weighing values, and to putting values into practice. In this chapter, we discuss four types of ethical theory, each of which outlines a distinctive approach to thinking about ethical issues involving animals. We have chosen these four approaches because we think that separately, and in combination, they provide a gateway to understanding most ethical discussions relevant to companion animal ethics.

Understanding these different theoretical approaches to ethics is important in two key ways. First, it should assist in developing, and perhaps challenging, our own ethical views about companion animals. Second, it may help in understanding why other people, who also regard themselves as behaving ethically, may support very different actions or policies from those we as individuals consider to be ethical.

De plus, les chats sont des prédateurs, ce qui soulève non seulement des inquiétudes au sujet du sort des oiseaux et des rongeurs qu'ils chassent, mais aussi au sujet de questions environnementales plus générales, comme la protection des espèces. (Nous discuterons de l'impact négatif des animaux de compagnie dans le chapitre 14.) De telles préoccupations peuvent l'emporter sur celles concernant le bien-être du (des) chat(s) en question lorsqu'il s'agit de décider s'il est éthiquement acceptable de le(s) laisser sortir. Lorsque nous prenons une décision éthique en pesant le pour et le contre de chaque facteur, le bien-être animal n'est peut-être que l'un des facteurs qui peuvent faire pencher la balance parmi de nombreux autres. La manière dont ces mêmes facteurs sont pris en compte diffère selon les personnes, ce qui peut mener à des conclusions éthiques contradictoires.

Non seulement les points de vue divergent quant à l'importance de certains facteurs liés aux animaux de compagnie (nous aborderons nombre d'entre eux dans ce livre), mais nous appliquons aussi ces facteurs de différentes manières. Avons-nous pour obligation de maximiser ce que nous pensons être le plus important, par exemple le bien-être collectif des humains et des animaux ? Ou, au contraire, nos préoccupations éthiques entraînent-elles la nécessité de protéger à tout prix certaines valeurs, comme la protection des droits fondamentaux, plutôt que de maximiser le bien-être collectif ?

Une façon d'établir une discussion sensée pour répondre à de telles questions est de faire appel à des théories éthiques. Celles-ci sont des modèles théoriques développés par des philosophes et sont utilisées pour décrire les différentes manières d'appréhender différentes valeurs, de les prendre en considération et de les mettre en pratique. Dans ce chapitre, nous aborderons quatre théories éthiques. Chacune d'entre elles décrit une manière distincte d'appréhender des problèmes d'ordre éthique qui impliquent des animaux. Nous avons choisi ces quatre approches, car nous pensons qu'elles fournissent un moyen de comprendre la plupart des débats d'ordre éthique qui concernent les animaux de compagnie.

Il est crucial de comprendre ces différentes approches théoriques pour deux raisons principales. Premièrement, ces théories pourraient nous permettre d'étoffer et peut-être même de remettre en question nos propres considérations éthiques relatives aux animaux de compagnie. Deuxièmement, elles pourraient nous aider à comprendre pourquoi des personnes, qui pensent se comporter de manière éthique, peuvent soutenir des actions et des mesures très différentes de ce que d'autres considèrent comme éthiquement acceptable.

Such an understanding of other people's approaches to ethics is an important prerequisite for a civilised social dialogue about companion animals.

## **5.2 Contractarian Approaches – Companion Animals Are Only Indirectly Ethically Important**

One feature that distinguishes companion animals from other domesticated animals is that most people care more about their animal companions than they do about other animals, such as those used for food production. This may seem inconsistent from a perspective from which animals with similar capacities should be similarly valued. However, this is not inconsistent in the group of views to be discussed here, according to which animals are not directly of ethical relevance at all. On these views, animals' values lie only in their importance to people, rather than in the good of the animal itself. As we saw in Chapter 3, many people have very close bonds with their companion animals, caring for them and seeing them as a source of affection and emotional support. From a perspective where animals matter only indirectly, harming beloved companions would be ethically problematic, not because it harms the animal, but because doing so would result in emotional or psychological harm to the animal's human owner.

From positions like this, the feelings (and perhaps the property rights) of the owner and other affected humans are not simply a reason, but rather the only reason for protecting companion animals. By implication, then, to the extent that no one cares about a particular animal, or a group of animals, they do not matter ethically. Historically, the view that animals – including companion animals – can matter ethically because, and only because, they are important to people has been widely endorsed by philosophers. One ethical approach that (in most forms) still defends this view is contractarianism. Contractarians argue that morality is a kind of contract, which we join, ultimately, for our own self-interest. By adhering to certain rules of respect and decency to others, we can create a tolerable society; moral rules are conventions that serve everyone's interests. However, many forms of moral contractarianism only apply to individuals who are both able to understand and to follow the rules, and to gain from doing so. Since animals—companions or otherwise—cannot understand the rules of morality, they cannot join the contract. This means that they fall outside the sphere of beings to whom we have direct moral responsibilities.

Il est nécessaire de comprendre le point de vue éthique d'autres personnes pour mener un dialogue social civilisé sur les animaux de compagnie.

## **5.2 Le contractualisme : les animaux n'ont pas de valeur inhérente sur le plan éthique**

Ce qui distingue les animaux de compagnie d'autres animaux domestiqués tels que ceux destinés à la production alimentaire est le fait que la plupart des êtres humains se soucient plus des premiers que des seconds. Cette manière de penser peut sembler incohérente si l'on part du principe que les animaux ayant des capacités similaires devraient être considérés de manière égale. Cependant, elle s'inscrit de manière logique dans le contractualisme. Selon le postulat du contractualisme, la valeur d'un animal ne réside que dans l'importance qu'il a aux yeux d'une personne et n'est pas inhérente à l'animal lui-même. Comme nous l'avons exposé dans le chapitre 3, beaucoup de personnes ont des liens très forts avec leurs animaux de compagnie. Ils prennent soin d'eux et les considèrent comme une source d'affection et de soutien émotionnel. Dans la mesure où les animaux n'ont pas de valeur inhérente, faire du mal à nos compagnons bien-aimés serait problématique d'un point de vue éthique, non pas parce que cela provoquerait la souffrance de l'animal, mais parce que cela provoquerait de la souffrance émotionnelle ou psychologique chez le propriétaire de cet animal.

Ainsi, préserver les sentiments (et peut-être le droit de propriété) du propriétaire et des autres êtres humains impliqués n'est pas l'une des raisons de protéger un animal de compagnie, mais plutôt la seule et unique raison de le protéger. Par voie de conséquence, si personne ne se soucie d'un animal quelconque ou d'un groupe d'animaux, ceux-ci n'ont pas de valeur sur le plan éthique. Traditionnellement, les philosophes soutiennent majoritairement l'idée que les animaux, de compagnie ou pas, n'ont de valeur sur le plan éthique que s'ils sont chers à quelqu'un. Le contractualisme, dans la plupart de ses formes, défend toujours ce postulat. Les contractualistes affirment que la moralité est une sorte de contrat auquel nous souscrivons, au bout du compte, par intérêt personnel. En acceptant de suivre certaines règles qui définissent le respect et la décence, nous pouvons créer une société tolérable. Les règles morales sont des conventions qui servent les intérêts de tout un chacun. Cependant, bien des formes de cette théorie ne concernent que les individus qui sont capables de comprendre ces règles, de les suivre et d'en tirer avantage. Vu que les animaux, de compagnie ou pas, ne peuvent pas comprendre ces règles morales, ils ne peuvent pas y adhérer. Ils ne font donc pas partie de la catégorie d'êtres vivants envers lesquels nous avons une responsabilité morale directe.

Of course, in the case of companion animals, owners care about what happens to their companions. If I steal, beat and starve your dog, I cause you considerable distress, and thereby show disrespect to you, as a member of the moral community. So I have a direct obligation to you not to do this. However, if I capture and beat a feral dog, and no one knows about it (or no one cares), then there is nothing wrong with my doing so.

However, even on contractarian views, neglect and cruelty are not normally acceptable because those who live with animal companions are usually strongly attached to them, and contractarian ethical views will provide significant protection to those particular animals. Where people extend this attachment to other members of the same species (so, someone who loves their cat may have a looser attachment to all cats), it may also provide some reason to protect all cats. However, there are important situations where this ethical approach might raise questions—as we will see in later chapters. Suppose, for instance, that an owner has a dog that is in severe pain from an incurable disease. The animal is suffering so much and has such poor welfare that we might reasonably say that it would be better off dead. But the owner, being strongly attached to her companion, wants to keep the animal alive ‘no matter what’, and does not take the animal to be euthanased. On this ethical theory, there is no direct reason for her to do so: only human desires matter; so what is best for the animal is ethically irrelevant.

It is for this reason that contractarianism is often regarded as inadequate in the context of animal ethics, as it implies that causing or allowing animals to suffer is morally unproblematic, so long as no human being is harmed. Indeed, this position, in a simple form, seems to take the same view of children, or people with certain mental disabilities, who are also unable to understand or keep moral rules.

However, many people consider that it is unethical as such to cause (or, sometimes, to allow) another to suffer for little or no reason, whether the individual concerned is a human being or an animal. An ethical theory that captures this view is utilitarianism.

Bien sûr, les propriétaires d'animaux de compagnie se soucient du sort de ceux-ci. Si je volais, battais ou affamais votre chien, je vous causerais une souffrance considérable et de ce fait, je vous manquerais de respect en tant que membre de la même communauté morale. J'ai donc une obligation morale directe envers vous de ne pas le faire. Au contraire, si je capturais et battais un chien errant et que personne ne l'apprenait (ou que personne ne s'en souciait), mes actions ne seraient pas condamnables.

Cependant, les actes de négligence et de cruauté ne sont habituellement pas tolérés, même par les contractualistes. Les personnes qui vivent avec des animaux de compagnie y sont en général très attachées et la théorie contractualiste va dès lors octroyer une certaine protection à ces animaux. Par ailleurs, si le propriétaire d'un animal, par exemple un chat, aime, quoique moins intensément, tous les autres représentants de l'espèce féline, il peut aussi ressentir le besoin de tous les protéger. Malgré tout, cette théorie éthique peut être remise en question dans certaines situations importantes, que nous allons aborder dans les chapitres suivants. Par exemple, supposons que la propriétaire d'un chien voie son animal souffrir atrocement en raison d'une maladie incurable. L'animal souffre tellement et vit dans des conditions de vie si déplorables que nous pouvons nous permettre d'affirmer que la mort serait un soulagement pour lui. La propriétaire, extrêmement attachée à son compagnon, veut le garder en vie à tout prix et décide de ne pas l'euthanasier. Si on respecte le postulat du contractualisme, la propriétaire n'a pas de raison valable de mettre un terme à la vie de son animal. En effet, ce sont les désirs des humains qui importent sur le plan éthique et non la solution la plus appropriée pour l'animal.

Pour cette raison, le contractualisme est souvent considéré comme inadapté au domaine de l'éthique animale vu que cette théorie laisse supposer que faire ou laisser souffrir des animaux ne pose pas de problème moral pour autant qu'aucun être humain n'en pâtisse. Si on simplifie ce postulat, la même chose vaudrait pour les enfants et les personnes souffrant de certains handicaps mentaux, car ils sont incapables de comprendre ou de respecter des règles morales.

Pourtant, de nombreuses personnes considèrent qu'il est contraire à l'éthique de faire (ou même parfois de laisser) souffrir un autre individu, qu'il s'agisse d'un humain ou d'un animal, sans raison ou presque. Cette théorie éthique est appelée l'utilitarisme.



### **5.3 Utilitarian Approaches – Welfare, and Only Welfare, Matters**

According to utilitarianism, what we do to animals and humans alike matters ethically to the extent that we affect their welfare. On a utilitarian approach, to cause or to allow an animal to suffer always counts negatively in moral decision making, irrespective of whether humans care about it. So, one key feature of utilitarianism is that welfare matters, whoever's welfare it is. In fact, the claim is even stronger than this: according to utilitarianism, welfare is all that matters, and from an ethical point of view, the higher the level of welfare, the better.

In the previous chapter, we saw that there are different accounts of welfare: hedonism (focusing on the balance of pleasure and pain); a preference theory; and perfectionism, with a focus on the expression of natural abilities. Depending on which theory of welfare is adopted, there will be different varieties of utilitarianism. These are called, respectively, hedonistic or classic utilitarianism; preference utilitarianism; and ideal utilitarianism. Rather than pursuing these distinctions here, we will discuss utilitarianism more broadly, with a focus on varieties of utilitarianism on which welfare is defined either in terms of hedonism or in terms of preference satisfaction.

Utilitarianism is one family in a group of ethical theories called consequentialist. All consequentialist theories agree that we should bring about the best outcomes, and that only the outcomes matter. Consequentialists require us to take the whole outcome into account in ethical decision making, including the outcomes resulting from omitting to do things we could have done. Utilitarians defend a version of this view where the best outcomes are brought about by maximizing the welfare of all the beings likely to be affected by any action (whether welfare is understood in terms of pleasure versus pain, or in terms of preference satisfaction).

The calculations involved in working out what maximises welfare in practice can be complex: as we have already seen, measuring welfare is by no means straightforward; nor is trading off different aspects of welfare, even for the same animal. What is key from a utilitarian perspective, however, is that animals matter directly,

### **5.3 L'utilitarisme : seul le bien-être importe**

Selon cette théorie, la façon dont nous traitons les animaux et celle dont nous traitons les humains ont la même importance sur le plan éthique dans la mesure où nos actions ont des conséquences sur leur bien-être. Ainsi, faire souffrir un animal ou le laisser souffrir est toujours considéré négativement dans notre prise de décision éthique, et ce indépendamment du fait que les humains s'en soucient ou non. Par conséquent, les utilitaristes pensent que le bien-être de tout un chacun devrait être pris en considération. En réalité, les utilitaristes vont encore plus loin et considèrent que seul le bien-être est à prendre en considération et que notre but sur le plan éthique doit être de le maximiser.

Dans le chapitre précédent, nous avons abordé les différentes théories du bien-être : l'hédonisme, qui le décrit comme la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur, la satisfaction des préférences, et le perfectionnisme qui porte sur la possibilité d'exprimer des capacités naturelles. L'utilitarisme est subdivisé en plusieurs variantes en fonction de ces différentes théories du bien-être. Il s'agit respectivement de l'utilitarisme hédoniste ou classique, l'utilitarisme des préférences et l'utilitarisme idéal. Plutôt que d'aborder chaque variante séparément, nous allons nous concentrer sur l'utilitarisme de manière plus globale, en mettant l'accent sur l'utilitarisme hédoniste et l'utilitarisme des préférences.

L'utilitarisme constitue une famille de théories dans le conséquentialisme. Toutes les théories appartenant à ce groupe ont pour principe que nous devons chercher à obtenir les meilleures conséquences possibles et que seules ces conséquences importent. Les partisans du conséquentialisme soutiennent qu'il faut prendre l'ensemble des conséquences en considération lors de notre prise de décision éthique. Ainsi, nous devons aussi prendre en considération les conséquences de notre absence d'action. Les utilitaristes (qu'ils soient partisans de l'utilitarisme hédoniste ou de l'utilitarisme des préférences) soutiennent une variante de cette vision. Ils considèrent que les meilleures conséquences peuvent être obtenues en maximisant le bien-être de tous les êtres vivants susceptibles d'être affectés par une quelconque action.

Dans la pratique, il n'est pas évident de déterminer ce qui maximiserait le bien-être collectif. Comme nous l'avons déjà constaté, choisir l'une des définitions du bien-être et en déterminer le niveau chez un individu n'est pas simple, même lorsque cela concerne le même animal. Néanmoins, l'utilitarisme a un principe fondamental : tous les animaux ont une valeur inhérente

and should be considered in our moral decision making. It is not only the welfare of our companion animals that matters. Every being that can undergo pleasure or pain or has preferences should be taken into account; there is no consistent reason for picking out companion animals and excluding other beings whose welfare may be affected.

The indoor/outdoor cat case is a good example to think about here. On a utilitarian view, we should, of course, take into account the expected pleasure and pain or preference satisfaction and frustration of the cat, comparing a life confined indoors to one that allows outdoor roaming. But we should not stop there. We should also consider the pain (and loss of the positive welfare of a future life) the cat might cause to other animals that it hunts, and the way in which being kept indoors, or allowed outside, might affect the owner(s), neighbours, and so on. Also, not all cats are the same, nor in similar circumstances; therefore, no general calculation will suffice here. The key, though, is that the expected pain and pleasure, or preferences, of every human and animal affected by any decision we make should be taken equally into account – whatever the species, and whatever relation the beings concerned have to us (Figure 5.1).

One defender of this view is the philosopher Peter Singer (1989: pp. 152–153). Singer uses the language of interests in outlining his position: if a being can suffer, Singer argues that it has an interest in avoiding suffering, and, he maintains, its interests should be treated equally to the similar interests of other beings, whether they are human or not. Suppose we think back to the case of the owner who does not want to euthanase the incurably suffering dog. On Singer's view, the owner's interest in avoiding emotional distress should be weighed against the interests of the suffering dog. Since the dog's suffering is severe, it cannot be relieved, and it is incurable, the dog's interest in being euthanased is almost certainly stronger than the owner's interest in keeping the dog alive— especially as this is only a temporary measure. So, the action that would be expected to minimise suffering overall in this case is euthanasia.

This conclusion illustrates something else about utilitarianism: utilitarianism does not, in principle, object to killing.

et ils devraient être pris en considération dans notre prise de décision morale. Il n'y a pas que le bien-être de nos animaux de compagnie qui compte. Tout être vivant capable de ressentir du plaisir ou de la douleur, ou d'avoir des préférences, doit être pris en considération. Il n'existe aucune raison valable de privilégier les animaux de compagnie et d'exclure d'autres êtres vivants alors que nous influençons aussi leur bien-être.

Le cas des chats d'intérieur et d'extérieur est un exemple très parlant pour illustrer l'utilitarisme. D'un point de vue utilitariste, nous devrions évidemment comparer le plaisir et la douleur potentiels ainsi que la satisfaction ou la frustration des préférences d'un chat dans le cas d'une vie à l'intérieur par rapport à une vie en extérieur. Nous devrions même pousser la réflexion plus loin. Nous devrions aussi prendre en considération la douleur (et l'absence de possibilité de vivre des expériences positives dans leur vie future) qu'un chat pourrait provoquer chez les animaux qu'il chasse ainsi que les conséquences que les deux modes de vie possibles du chat pourraient avoir sur son propriétaire, le voisinage, etc. Cependant, tous les chats sont différents et vivent dans des circonstances différentes. Il n'existe donc pas de solution unique. Toutefois, selon l'utilitarisme, le plus important est de prendre en considération de la même manière la douleur et le plaisir potentiels ou les préférences de chaque être humain et de chaque animal affecté par une quelconque décision, et ce quelle que soit l'espèce de cet être vivant ou quel que soit le lien qu'il entretient avec nous (illustration 5.1).

Le philosophe Peter Singer (1989 : pp. 152–153) partage cette vision. Il utilise le principe d'égale considération des intérêts pour exposer son avis : puisqu'un être vivant peut souffrir, celui-ci a comme intérêt d'éviter toute souffrance. Ses intérêts doivent donc être placés sur un pied d'égalité avec les intérêts similaires de tout autre être vivant, qu'il soit humain ou non. Revenons sur l'exemple de la propriétaire qui ne veut pas euthanasier son chien souffrant d'une maladie incurable. Selon Peter Singer, il convient de comparer l'intérêt de la propriétaire à éviter une détresse émotionnelle aux intérêts du chien qui souffre. Étant donné que l'animal souffre atrocement, que sa douleur ne peut être soulagée et que sa maladie est incurable, l'intérêt du chien à être euthanasié l'emporte sans aucun doute sur l'intérêt du propriétaire à garder son chien en vie, et ce, d'autant plus qu'il s'agit d'une solution provisoire. L'euthanasie est donc requise pour réduire la souffrance de l'animal.

Cette conclusion permet d'éclairer un autre aspect de l'utilitarisme : par principe, les utilitaristes ne condamnent pas le fait de donner la mort.

Killing, for utilitarians, could generate two kinds of negative outcomes: the killing process itself may cause pain, distress or frustration; and an animal's death brings an end to its possible future positive experiences, potentially reducing overall pleasure or preference satisfaction. In the case of a dog suffering intensely as a result of an incurable disease, however, no future positive experiences or satisfactions are possible, and euthanasia ends, rather than brings, suffering. For a utilitarian, in such a case, other things being equal, euthanasia is not just morally *permitted*, it is morally *required*.

However, this view has another implication that is troubling. It suggests that if animals are painlessly killed (so, no suffering is caused), and other animals that would not otherwise have lived are bred (so creating new possibilities for pleasant experience or preference satisfaction), then there is nothing wrong with killing them, provided the amount of new positive experience equals or exceeds whatever positive experience is lost. This seems to be the case even if the animal is healthy – and, in fact, this seems to be true of killing humans as well! So, in the case of pedigree dogs, for instance, there would be nothing wrong in principle with painlessly euthanasing a breed-imperfect but otherwise healthy litter and trying again to produce puppies that are closer to the breed ideal.

This issue has led many utilitarians to make a further distinction here, based on whether a being is thought to possess self-consciousness or not. What is meant by self-consciousness is difficult to define clearly, but the term is often taken to include a sense of oneself as persisting overtime. In particular, some utilitarians have maintained, a self-conscious being is an individual who has a preference or a desire to go on living, and the frustration of such basic desires is morally relevant. This preference utilitarian view was adopted by Singer (1989) himself. Preference, or desire, utilitarians argue that we should minimise the frustration of desires in the world, especially the frustration of the most basic desire of a self-conscious creature (except in circumstances of extreme suffering) – the desire to go on living.

The first question here is what beings count as 'self-conscious'. Are adult dogs, or cats, self-conscious in the sense of being aware of themselves as persisting over time?

Pour les utilitaristes, tuer produit deux résultats négatifs. Premièrement, l'acte en lui-même cause de la douleur, de la détresse ou de la frustration. Deuxièmement, tuer un animal lui enlève toute possibilité de vivre de futures expériences positives. Sa mort réduit donc son plaisir général ou est un obstacle à la satisfaction de ses préférences. Reprenons le cas du chien qui souffre atrocement en raison d'une maladie incurable. Celui-ci ne pourra de toute façon plus vivre de nouvelles expériences positives ou voir ses préférences satisfaites. L'euthanasie permet de mettre un terme à la souffrance plutôt que de la provoquer. Pour un utilitariste, toutes choses égales par ailleurs, l'euthanasie n'est donc pas seulement moralement *acceptable*, elle est moralement *requise*.

Néanmoins, la théorie utilitariste a une autre implication pour le moins troublante. En effet, si des animaux sont tués sans douleur (donc sans générer de souffrance) et que d'autres animaux sont mis au monde (et de ce fait créent de nouvelles possibilités de vivre des expériences positives et de satisfaire des préférences), tuer ces animaux ne pose pas de problème pour autant que le nombre de nouvelles expériences positives égale ou excède l'ensemble d'expériences positives que les animaux tués auraient pu vivre. En fait, cela semble être applicable aussi à un animal en bonne santé ou même à un être humain ! Ainsi, il serait acceptable, en principe, d'euthanasier sans douleur une portée de chiots présentant des défauts par rapport au standard de la race même si ceux-ci sont en bonne santé et de mettre au monde d'autres chiots plus proches du standard de la race.

Cet exemple problématique a encouragé de nombreux utilitaristes à affiner leur pensée et à faire une distinction entre les êtres vivants doués ou non d'une conscience de soi. Il est difficile de définir clairement le concept de conscience de soi, mais celui-ci est souvent utilisé pour illustrer la notion que l'on a de soi comme existant à travers le temps. Certains utilitaristes définissent un être doué de conscience de soi comme un individu qui possède des préférences ou un intérêt à rester en vie. La frustration d'un tel intérêt fondamental a son importance sur le plan moral. L'utilitarisme des préférences a été soutenu par Peter Singer lui-même à partir de 1989. Qu'il s'agisse de préférences ou d'intérêts, les utilitaristes préconisent d'éviter la frustration de ceux-ci et plus particulièrement de l'intérêt le plus fondamental d'un être vivant doué de conscience (sauf en cas d'extrême souffrance) : rester en vie.

La première question à se poser est « quels êtres vivants sont doués d'une conscience de soi ? ». Les chiens et chats adultes sont-ils doués d'une conscience de soi ? En d'autres termes, ont-ils

Are newborn kittens or puppies? There is little agreement among those who study animal cognition about who possesses this capacity – indeed, it is not clear whether even human babies are relevantly self-conscious. Secondly, even if we accept that most companion animals are relevantly self-conscious, similar problems still exist as in the earlier arguments based on pleasure and pain or preference satisfaction. As a consequentialist theory, utilitarianism must aim at best consequences. So, suppose we painlessly kill a self-conscious animal that desires to go on living. Then we breed another self-conscious animal, one that would not otherwise have existed, in its place. This new animal, after all, desires to go on living, a desire that can (for a while, at least) be satisfied. Why cannot this new desire substitute for the old desire? The philosopher Michael Lockwood considered this scenario, using a fictional case, which he called Disposapup:

Many families, especially ones with young children, find that dogs are an asset when they are still playful puppies (capable of keeping the children amused), but become an increasing liability as they grow into middle age... Moreover, there is always a problem of what to do with the animal when they go on holiday. It is often inconvenient or even impossible to take the dog with them, whereas friends tend to resent the imposition, and kennels are expensive and unreliable. Let us suppose that, inspired by Singer's article, people were to hit on the idea of having their pets painlessly put down at the start of each holiday (as some pet owners already do), acquiring new ones upon their return. Suppose, indeed, that a company grows up, "Disposapup Ltd", which rears the animals, house-trains them, supplies them to any willing purchaser, takes them back, exterminates them and supplies replacements, on demand. It is clear, is it not, that there can, for Singer, be absolutely nothing directly wrong with such a practice. Every puppy has, we may assume, an extremely happy, albeit brief, life – and indeed, would not have existed at all but for the practice.

(Lockwood, 1979: p. 168)

Even if these puppies are self-conscious and desire to live, the obvious way of thinking about this case for a utilitarian is that the new puppies' desire to live substitutes for the

une notion d'eux-mêmes comme existant à travers le temps ? Qu'en est-il des chatons et des chiots nouveau-nés ? Parmi la communauté scientifique qui s'intéresse à la cognition animale, les avis divergent quant à savoir qui possède cette capacité. En fait, il n'est même pas certain que les bébés humains soient eux-mêmes doués d'une conscience de soi. De plus, même si nous partons du principe que la plupart des animaux de compagnie sont réellement doués d'une conscience de soi, d'autres problèmes persistent, similaires à ceux qui se posent dans l'utilitarisme hédoniste et dans l'utilitarisme des préférences. L'utilitarisme est une théorie conséquentialiste et doit donc avoir pour but d'obtenir les meilleures conséquences possibles. Imaginons que nous tuions sans douleur un animal doué d'une conscience de soi qui avait un intérêt à rester en vie et que nous faisons naître un autre animal doué d'une conscience de soi qui n'aurait pas été de ce monde si nous n'avions pas décidé de tuer le premier animal. Après tout, l'animal que nous avons fait naître a aussi un intérêt à rester en vie et ce désir peut (en tout cas, pour un certain temps) être satisfait. Pourquoi ce nouvel intérêt ne pourrait-il pas remplacer celui de l'animal tué ? Le philosophe Michael Lockwood a illustré ce cas de figure en imaginant un scénario fictionnel : la société *Disposapup* (chiot jetable) :

De nombreuses familles, et plus particulièrement celles qui comptent de jeunes enfants, considèrent que les chiens n'ont de la valeur que lorsqu'ils sont encore des chiots joueurs capables d'amuser les enfants. Quand ces mêmes chiens deviennent adultes, ils constituent une contrainte de plus en plus grande. Il y a aussi un autre problème ; que faire de l'animal pendant les vacances ? Il est souvent peu pratique, voire impossible, d'emmener son chien avec soi, les amis sont souvent réticents à l'idée de devoir le garder et les chenils sont chers et peu fiables. Imaginons que certaines personnes, inspirées par l'article de Singer, soient séduites par l'idée d'euthanasier sans douleur leur animal avant chaque départ en vacances (certains propriétaires le font déjà) et d'en adopter un nouveau à leur retour. Supposons alors que la société « *Disposapup S.A.R.L.* » voie le jour. Celle-ci élève des chiots, leur apprend à être propres, les vend à tout acheteur intéressé et les reprend ensuite pour les exterminer et fournir des animaux de rechange à la demande. En présumant que chaque chiot a une vie extrêmement heureuse quoique brève et qu'il n'aurait pu la vivre sans ce genre de pratique, il est clair que Singer n'y verrait aucune objection, n'est-ce pas ?

(Lockwood, 1979 : p. 168)

Même si ces chiots sont doués d'une conscience de soi et ont un intérêt à rester en vie, il est évident pour un utilitariste que l'intérêt à rester en vie des nouveaux chiots compense la



frustration of the euthanased dogs' desire to live. Singer (1999) himself, in his book *Practical Ethics*, tries to argue that the creation of a new desire to live cannot be weighed against the frustration of another individual's desire to go on living – that is, that preferences are not substitutable in this way. But in maintaining this, he moves away from the aggregative, maximizing approach that defines utilitarianism, because he is suggesting that there are some goods (such as a desire to go on living) that just cannot be compensated for by the creation of more of the same goods (more desires to live). In fact, this kind of view – that some harms are just unacceptable, whatever the ensuing benefits—is much more closely associated with a cluster of different approaches to animal ethics – those that are deontological, in particular those that focus on rights.

#### **5.4 Deontological and Rights Approaches – Not Only the Consequences Matter**

An alternative set of approaches in ethical theory is often called 'deontological'. The key commitment that binds deontological views together is rejection of the fundamental premises of consequentialism – that only consequences matter, that we should aggregate values, and that, in the case of utilitarianism, we should try to maximise value. Deontologists insist that things other than consequences matter, that we are not always obliged to bring about the best consequences – and that sometimes we are required not to bring about the best consequences, if to do so means to violate an important principle or a right.

Rights theories are the most developed forms of deontology in animal ethics. There are a number of different interpretations of rights theory, but two traditions have predominated in terms of human rights; these two traditions persist in discussions of animal rights. One tradition – in the case of human rights – maintains that rights are based on something like the basic dignity of the human person; and this dignity is usually explained in terms of some high-level capacity, such as autonomy or rational thought, that humans are argued to possess. The second tradition maintains that rights are based on the protection of certain strongly important interests (Cochrane, 2012) – such as the interest in not undergoing severe suffering.

frustration du même désir des chiens euthanasiés. Dans son livre, *Questions d'éthique pratique*, Peter Singer lui-même (1999) affirme pourtant qu'un nouvel intérêt à rester en vie ne peut compenser la frustration de ce même désir chez un autre individu. En d'autres termes, une préférence ne peut en remplacer une autre de cette manière. En défendant cette position, Peter Singer s'éloigne de la logique agrégative propre à l'utilitarisme dont le but est de maximiser la satisfaction totale des préférences. En effet, il maintient que certaines actions négatives (comme la frustration d'un intérêt à rester en vie) ne peuvent pas être compensées par une action positive (ici, la création de nouveaux intérêts à rester en vie). Certains dommages sont donc tout simplement inacceptables, quelles que soient les conséquences positives qui peuvent en découler. Ce postulat est étroitement lié aux approches déontologiques dans le domaine de l'éthique animale et plus particulièrement au déontologisme traitant des droits des animaux.

#### **5.4 Le déontologisme et les théories des droits des animaux : obtenir les meilleures conséquences ne suffit pas**

Il est aussi possible d'aborder des questions d'éthique selon une optique déontologique. Ce qui caractérise le déontologisme est le rejet du principe fondamental du conséquentialisme : seules les conséquences importent, de sorte qu'il faut faire la somme des satisfactions et des frustrations individuelles pour ensuite choisir, dans le cas de l'utilitarisme, l'option qui maximisera la somme totale des satisfactions. Les déontologistes soutiennent qu'il n'est pas toujours obligatoire d'obtenir les meilleures conséquences et que d'autres facteurs sont à prendre en considération. Parfois, il convient de ne pas obtenir les meilleures conséquences si, pour ce faire, nous devons violer un principe ou un droit fondamental.

Les théories des droits sont les formes les plus abouties du déontologisme en éthique animale. Ces théories peuvent être interprétées de différentes façons, mais deux interprétations ont émergé dans le domaine des droits humains tout comme dans celui des droits des animaux. D'une part, l'humain aurait des droits, car il possède une dignité inhérente. Ce concept de dignité est souvent associé au fait de posséder une sorte de capacité ultra développée telle que la pensée rationnelle ou la capacité d'autonomie. D'autre part, les droits humains existeraient pour protéger certains intérêts fondamentaux (Cochrane, 2012), tels que l'intérêt à éviter toute souffrance.

Those who argue that animals have rights maintain that – in either view – if we are to attribute rights to all humans, there is no valid reason to deny rights to all animals. After all, neither view maintains that being biologically human – a member of the species *homo sapiens* – is what gives rights; a particular configuration of DNA in itself is not of moral significance. Rather, it is the possession of particular capacities (such as autonomy or reason) or interests (such as not to feel pain), which being biologically human supports, that underpins humans' rights. But if it is capacities or interests rather than human DNA that is the basis for rights, it appears invalid, animal rights theorists argue, to include all humans and no animals. Aren't adult dogs, for instance, just as rational – plausibly more rational – than newborn babies? Both dogs and babies have highly significant interests in not suffering.

This argument about rights is particularly important because of the special weight rights language is usually thought to carry. Although the term 'rights' is sometimes loosely used just to mean that a being matters ethically, philosophers generally understand rights in a more restricted sense. In this restricted sense, to say that a being has rights is to make a very strong claim that those rights should be protected or promoted. Indeed, sometimes possessing a right is described as having a 'trump card' – the kind of claim that wins out over any competing claims. So, if animals have rights, they have – with respect to these rights, at least – particularly strong, overriding claims to protection.

Although a number of ethicists have argued that animals have rights, two have been of particular importance in the context of companion animals: Gary Francione and Tom Regan. Francione (2012) argues that all sentient beings – beings that are conscious and can suffer – should be regarded as having basic rights, and as being 'persons'. In light of this, he rejects the 'institution of pet-keeping' altogether. The institution of pet-keeping depends on the idea that animals can be property, which, he maintains, implicitly denies them rights – even where pets are renamed 'companion animals'. Pets, he argues, 'exist forever in a netherworld of vulnerability, dependent on us for everything and at risk of harm from an environment that they do not really understand. We have bred them to be compliant and servile, or to have characteristics that are actually harmful to them but are pleasing to us' (Francione, 2012).

Dans les deux cas, ceux qui pensent que les animaux ont des droits affirment que si tous les êtres humains en ont, rien ne justifie que tous les animaux n'en aient pas. Après tout, rien dans les deux interprétations ci-dessus ne laisse supposer qu'être humain au sens biologique du terme, c'est-à-dire être un homo sapiens, est ce qui nous permet d'avoir des droits. La configuration de notre ADN n'a en soi pas de signification sur le plan moral. Ce qui justifie qu'un être humain ait des droits est plutôt le fait qu'il possède certaines capacités (comme l'autonomie ou la raison) ou certains intérêts (comme l'intérêt à éviter la douleur). Or, selon des éthiciens des droits, si des droits sont accordés à un être vivant en raison de certaines de ses capacités et de ses intérêts et non en raison de son ADN, il n'existe aucune raison valable pour que tous les humains aient des droits et pas les animaux. Un chien adulte n'est-il pas tout autant, voire davantage, doué de raison qu'un nouveau-né humain ? Ils ont tous deux un intérêt tout particulier à éviter de souffrir.

Ce dernier argument est particulièrement important à cause du poids que l'on attribue habituellement aux mots dans le langage des droits. Même si l'expression « avoir des droits » est parfois utilisée dans son sens large pour désigner le fait qu'un être vivant a une valeur inhérente, les philosophes l'utilisent généralement de manière plus stricte. Au sens restreint du terme, dire qu'un être vivant a des droits équivaut à affirmer que ces droits se doivent d'être protégés ou défendus. En effet, on dit parfois qu'avoir des droits est un atout que l'on peut faire valoir pour contrer toute revendication sur notre personne. Si les animaux avaient des droits, ils pourraient exiger de manière incontestable que ceux-ci soient protégés.

Gary Francione et Tom Regan se sont particulièrement distingués parmi les nombreux éthiciens qui soutiennent les droits des animaux. Francione (2012) affirme que tous les êtres vivants sentients (doués de conscience et capables de ressentir la douleur) doivent être considérés comme des « personnes » avec des droits fondamentaux. En conséquence, il rejette totalement « l'institution des animaux de compagnie », qui se fonde sur l'idée que les animaux peuvent être des propriétés. Une idée qui, selon lui, les prive implicitement d'avoir des droits même si on les considère comme des « animaux de compagnie ». Francione soutient que les animaux de compagnie « sont pour toujours dans un enfer de vulnérabilité, dépendants de nous en toute chose et en danger dans un environnement qui peut leur faire du mal et qu'ils ne comprennent pas vraiment. Nous les avons élevés afin qu'ils soient dociles et serviles, ou pour qu'ils aient une apparence qui est réellement délétère pour eux, mais qui nous plait à nous<sup>1</sup> » (Francione 2012).

From this perspective, the whole idea of breeding animals to be our companions is in conflict with the idea that animals are ‘persons’ with rights of their own. It is an exploitative relationship that benefits people at the expense of animals. (We will return to the issue of breeding in Chapters 6 and 7.)

Francione’s point is an important one for thinking about companion animal ethics. His view raises questions about what ‘companionship’ means, when animal companions are bred in shapes and forms pleasing to us even though they may cause the animals ill health; when animal companions are confined indoors, neutered, kept away from conspecifics, restrained with leads and crates, and so on. Is this, as Francione argues, a relationship closer to domination than companionship?

Other leading accounts of animal rights, however, do not explicitly object to companion animals. One important account here is Tom Regan’s *The Case for Animal Rights* (1984). Regan (2007: p. 209) develops a view of animal rights that expands on the traditional ‘dignity-capacity’ based view of rights. He argues that all beings that he calls ‘experiencing subjects of a life’ have inherent value and rights. An experiencing subject of a life is ‘a conscious creature having an individual welfare that has importance to it whatever its usefulness to others’. Such beings ‘want and prefer things, believe and feel things, recall and expect things’. They can undergo pleasure and pain, experience satisfaction and frustration, and have a sense of themselves as beings that persist over time. This gives them, on his account, their own inherent value. They are not merely instruments for someone else’s use and benefit. Regan argues that all mentally normal adult mammals fall into this category, and have basic rights, including the right to life and to liberty. The evidence that infant mammals and birds are experiencing subjects of a life is less clear. However, since we cannot be sure about their inner worlds, he argues that we should give them the benefit of the doubt in moral decision making, since they too may have inherent value (Regan, 1984: pp. 416–417).

Dans cette optique, l'élevage d'animaux de compagnie entre en contradiction avec l'idée que les animaux sont des « personnes » dotés de droits. L'élevage est une relation d'exploitation dont les humains tirent parti au détriment des animaux (nous discuterons de la problématique de l'élevage dans les chapitres 6 et 7).

La pensée de Francione est importante dans le cadre d'une réflexion sur l'éthique animale et soulève de nouvelles questions relatives aux animaux de compagnie. Pourquoi dire que nos animaux sont « de compagnie » alors que nous les élevons pour qu'ils soient à notre convenance, et ce, parfois au détriment de leur santé ? Sont-ils vraiment nos compagnons alors qu'ils sont enfermés, stérilisés, isolés de leurs congénères, limités dans leurs mouvements par des lisses et par les barreaux d'une cage, etc. ? Ne s'agirait-il pas plutôt, comme Francione le suggère, d'une relation qui s'apparente davantage à de la domination ?

Cependant, d'autres théoriciens des droits importants, comme Tom Regan dans son livre *Les Droits des animaux* (1984), ne s'opposent pas explicitement à l'idée de posséder des animaux de compagnie. Regan (2007 : p. 209) a formulé une théorie des droits des animaux qui approfondit les deux interprétations des droits qui se fondent sur la dignité et les capacités d'un être vivant. Il soutient que tous les êtres vivants, qu'ils nomment les « sujets-d'une-vie », ont une valeur inhérente et des droits. Le « sujet-d'une-vie » est défini comme une « créature consciente possédant un bien-être individuel qui lui importe indépendamment de son utilité pour autrui<sup>ii</sup> » et ayant « des intérêts et des préférences, des croyances et une perception, une mémoire et un sens du futur<sup>iii</sup>. » Ils peuvent ressentir du plaisir et de la douleur, de la satisfaction ou de la frustration et ils sont doués d'une conscience de soi comme être existant à travers le temps. Selon Regan, cela leur confère une valeur inhérente et ils ne doivent pas être un simple instrument utilisé dans l'intérêt d'autrui. Regan considère que tous les mammifères adultes sans handicap intellectuel sont les sujets-d'une-vie et ont donc des droits fondamentaux, dont le droit à la vie et à la liberté. Il n'est cependant pas certain que les mammifères nouveau-nés et que les oiseaux soient aussi les sujets-d'une-vie. Cependant, nous devons leur laisser le bénéfice du doute lors de notre prise de décision morale, car nous ne savons rien de leur monde intérieur et il se pourrait qu'ils aient eux aussi une valeur inhérente (Regan, 1984 : pp. 416–417).

On the basis of Regan's account of inherent value, the painless killing of experiencing subjects of a life is normally unacceptable. Killing an animal harms it, by deprivation of all the goods that the rest of its life would have contained (Regan, 1984: p. 99). In contrast with the utilitarian views just discussed, the creation of a new animal, even an animal that is happier, or more satisfied, cannot substitute or compensate for the painless killing of another animal. Killing an animal is rarely permissible, though it can be justified in life-or-death situations (such as in defending oneself against the attack of a dangerous and aggressive dog) or when an animal's life is of such poor quality that it is not worth living, and so loss of it is not a deprivation – as in the case of the incurably suffering dog we have already discussed. (See also Chapter 13.)

On this rights view, human practices such as keeping animals for meat are morally unacceptable – such practices violate animals' right to life; breeding new ones cannot make this loss good. But this does not necessarily mean that keeping animals as companions is morally unacceptable. On Regan's view, it seems at least possible in principle that one could live alongside an animal while respecting its inherent value. In his book *Animal Rights Without Liberation* (2012), Alistair Cochrane makes this argument explicit. Cochrane develops an interest-based view of animal rights in which animals' core interests—such as not to be made to suffer, and not to be killed—are protected by rights, and impose duties on others. However, he maintains, since animals do not understand what 'being property' is, unlike humans they do not have an interest in not being owned, or in not being human companions:

Some practices that are objectionable when done to humans are not objectionable when done to animals: keeping an animal as a pet is quite unlike keeping a human as a slave; using animals to undertake certain types of work is quite unlike coercing humans to labor; buying and selling animals is quite unlike trading human beings; and so on.

(Cochrane, 2012: p. 11)

Having said this, however, most animal rights views do present a number of challenges to the ways in which people generally live with their companion animals. Most companions are not free to roam, which appears to violate a right to liberty.

Si l'on suit l'avis de Regan quant à la valeur inhérente des êtres vivants, tuer le sujet-d'une-vie est, dans la plupart des cas, inacceptable. Tuer un animal lui cause de la souffrance, car cela le prive de tout ce que la vie avait à lui offrir de positif (Regan, 1984 : p. 99). Contrairement aux utilitaristes, Regan pense que la venue au monde d'un animal ne peut compenser la mise à mort sans douleur d'un autre animal, même si le nouveau-né est plus heureux ou plus satisfait. Tuer un animal est rarement admissible sauf s'il s'agit d'une question de vie ou de mort (par exemple, lorsque vous devez vous défendre contre un chien dangereux et agressif) ou lorsque les conditions de vie d'un animal, comme le chien malade dont nous avons parlé précédemment, sont si déplorables que sa vie ne vaut plus la peine d'être vécue et que mourir ne constituerait pas un acte de privation (voir également le chapitre 13.)

Pour un théoricien des droits, le fait d'élever des animaux pour leur viande est moralement intolérable. Ce genre de pratique viole leur droit à la vie, ce qui ne peut pas être compensé par la mise au monde de nouveaux animaux. Cela ne signifie pas pour autant qu'avoir un animal de compagnie soit moralement inacceptable. Selon Regan, il semble, du moins en principe, possible de vivre avec un animal tout en respectant sa valeur inhérente. Dans son livre *Animal Rights Without Liberation* (2012), Alistair Cochrane a explicitement formulé cet argument et a développé une théorie des droits fondés sur les intérêts. Selon lui, les intérêts premiers des animaux, tels que l'intérêt à éviter la souffrance et l'intérêt à ne pas être tués, doivent être protégés. Ce droit à la protection signifie que les êtres humains ont des devoirs. Il soutient cependant que les animaux ne comprennent pas le concept de propriété et ils n'ont donc pas d'intérêt à ne pas être possédés ou à ne pas être des animaux de compagnie pour les êtres humains :

Certaines pratiques, inacceptables quand des êtres humains y sont soumis, sont tolérées quand ce sont les animaux qui en sont les victimes. Un animal de compagnie n'est pas tout à fait comparable à un esclave ; l'utilisation d'animaux pour accomplir certaines tâches n'est pas tout à fait comparable au travail forcé chez les humains ; la vente et l'achat d'animaux ne sont pas tout à fait comparables au trafic d'êtres humains, et ainsi de suite.

(Cochrane, 2012 : p. 11)

Cela étant dit, la plupart des théories des droits contestent, dans un certain nombre de cas, la manière dont nous vivons généralement avec nos animaux de compagnie. La plupart de ces animaux ne peuvent pas se promener en liberté, ce qui enfreint leur droit à la liberté.



Many companion animals are neutered, foreclosing the possibility of sexual activity or reproduction, which, if animals have rights, plausibly also constitutes a rights infringement (we will consider this in Chapter 10). And most companion animals, especially cats, are fed on food comprised from other animals whose rights have been violated to make it. For these reasons, even though a rights view may accept the idea of companion animals in principle, it raises serious ethical questions about many of the ways in which we actually live with companion animals, something we will consider throughout this book.

The rights view Regan defends is explicitly set up to contrast with the kinds of utilitarian view we considered in the previous section. For utilitarianism, what matters is pleasure, pain, desire satisfaction and the like—states that can be increased or decreased, maximised or minimised. Regan's focus is on inherent value, which belongs to individuals by virtue of their capacities, and cannot be traded off, factored into calculations about consequences, or replaced. On this view, harming or killing some beings in order to bring about good consequences for others is morally unacceptable. So, for instance, euthanasing an unadoptable feral cat in a feral cat colony that has feline immune deficiency virus (FIV), but that still has a reasonable quality of life, in order to protect other members of the colony from FIV infection, would be unacceptable. Regan (2007) says of cases like this: 'That would be to sanction the disrespectful treatment of the individual in the name of the social good, something the rights view will not—categorically will not – ever allow.' A utilitarian, on the other hand, would likely conclude that euthanasing the infected individual would, over time, reduce overall suffering among cats in the entire colony, and so, if the cat is otherwise unadoptable or there is no prospect of adoption, would argue that we are morally required to euthanase it.

Utilitarian and rights approaches have dominated the animal ethics literature. However, several alternative approaches have recently been gaining in significance. We will deal with these approaches under the broad category of contextual approaches.

Beaucoup sont stérilisés et il ne leur est donc plus possible d'avoir une vie sexuelle et de se reproduire. Il s'agit aussi d'une atteinte portée à leurs droits, si l'on part du principe qu'ils en ont (nous aborderons ce sujet dans le chapitre 10). De plus, la plupart des animaux de compagnie, notamment les chats, sont nourris avec la viande d'autres animaux dont les droits ont aussi été enfreints. Pour ces raisons, même si vivre avec des animaux de compagnie est en principe accepté dans les théories des droits, cela soulève de sérieuses questions éthiques sur nombre des façons dont nous traitons réellement nos animaux de compagnie. Nous allons d'ailleurs examiner ces questions éthiques tout au long de ce livre.

La pensée de Regan s'oppose explicitement à l'utilitarisme, une théorie que nous avons déjà abordée dans la section précédente. Selon le postulat de l'utilitarisme, le plus important est la quête du plaisir et l'évitement de la douleur, la satisfaction des intérêts et tous les autres états qui peuvent être maximalisés ou minimalisés. Quant à Regan, il met l'accent sur le concept de valeur inhérente présente chez tout individu en vertu de ses capacités. Cette valeur, sur laquelle nul ne peut transiger, ne peut pas être remplacée ou être prise en compte afin d'obtenir les meilleures conséquences. De ce fait, faire du mal à un être vivant ou le tuer dans le but d'obtenir les meilleures conséquences possibles pour d'autres personnes est moralement inacceptable. Illustrons cette position en prenant l'exemple d'un groupe de chats sauvages. L'un de ces chats est inadoptable et est atteint du FIV (virus de l'immunodéficience féline). Celui-ci a tout de même une assez bonne qualité de vie et l'euthanasier afin de protéger les autres chats du groupe serait donc inacceptable. Regan (2007) s'est exprimé à ce sujet : « Cela reviendrait à cautionner le traitement irrespectueux d'un individu au nom du bien commun, ce qui, pour les théoriciens des droits, ne sera et ne pourra jamais être toléré<sup>iv</sup>. » Un utilitariste, lui, arriverait certainement à la conclusion que l'euthanasie du chat malade réduirait à long terme la souffrance globale du groupe de chats et qu'il est donc moralement requis d'euthanasier ce chat si celui-ci est de toute façon inadoptable ou qu'il n'y a pas de perspective d'adoption.

L'utilitarisme et les théories des droits sont deux approches prépondérantes dans la littérature sur l'éthique animale. Cependant, d'autres approches éthiques, que l'on regroupe dans la famille du contextualisme, ont récemment pris de l'importance.

## 5.5 Contextual Approaches

A variety of different positions can be grouped together as advocating contextual approaches to animal ethics. These approaches share the view that although animal capacities – such as the capacity to feel pain – are relevant to ethical decision making, and may indeed be very important to it, we also need to take other factors into account when making ethical decisions. Advocates of contextual views argue that utilitarians and rights theorists give a limited account of what is morally relevant; that they assign no real weight to the different relations that humans have with different animals; that they have no substantial place for emotions such as empathy; and that they barely discuss the special obligations that humans may have towards particular animals, based on prior commitments to them or prior interactions with them.

One contextual approach with ancient roots is so-called virtue theory, according to which the character of the human individual is of primary ethical significance. Rather than focusing on consequences, principles or rights, a virtue ethicist instead asks how we should live, what it is to be a ‘virtuous person’, and how to make ourselves into such a person. A virtue (or a vice) is understood as a disposition or trait of character, manifested in habitual action, that it is good (or bad) for anyone to have (Rachels & Rachels, 2010: p. 161). As this definition suggests, before we can say that someone has such a disposition or a virtue, it needs to be regularly and reliably demonstrated. So, for instance, I might, in an unprecedented rage, having just crashed my new car, kick my dog out of the doorway to enter a room. But if this is the one and only time I ever kick the dog, or harm him in any way, I am not a cruel person (or even a cruel-to-dogs person). However, if I kick the dog whenever I see him, it is reasonable to think I manifest the vice of cruelty (and possibly some other vices as well!).

One striking feature of a virtue ethics view (contrasting with the theoretical approaches we have so far considered) is that it accepts the importance of what are usually called the ‘moral emotions’ such as sympathy and compassion, and it is concerned with our underlying emotionally influenced attitudes towards animals.

## 5.5 Le contextualisme

Un certain nombre de théories différentes ont ceci de commun qu'elles plaident pour une approche contextuelle des questions d'éthique animale. Les contextualistes partagent l'idée que même si les animaux possèdent certaines capacités, comme la capacité de ressentir la douleur, et qu'il est très important d'en tenir compte dans notre prise de décision éthique, d'autres facteurs doivent aussi être considérés sérieusement. Les contextualistes avancent que les utilitaristes et les théoriciens des droits ont une vision limitée ce qui est pertinent sur le plan moral et n'accordent pas de réelle importance au fait qu'il existe différents types de relations entre les êtres humains et les animaux. Ils ne laissent pas non plus une place significative à certaines émotions, comme l'empathie, et ils aborderaient peu les obligations particulières qui incombent aux humains lorsqu'ils prennent certains animaux sous leur responsabilité et lorsqu'ils interagissent avec eux.

L'éthique de la vertu est une approche contextuelle ancienne selon laquelle la manière d'être d'un individu est d'une importance fondamentale sur le plan éthique. Plutôt que de se concentrer sur des conséquences, sur des principes ou sur des droits, les éthiciens de la vertu se demandent plutôt comment nous devrions mener notre vie, ce que signifie être « vertueux » et comment le devenir. Une vertu (ou un vice) est défini(e) comme une disposition ou un trait de caractère qui est bon(ne) ou mauvais(e) et qui se manifeste dans nos actions (Rachels & Rachels, 2010 : p. 161). Ainsi, une personne doit démontrer régulièrement et de manière constante qu'elle possède cette disposition ou ce trait de caractère pour que celle-ci ou celui-ci soit considéré(e) comme une vertu ou un vice. Si, par exemple, j'abime ma nouvelle voiture dans un accident de la route et que, dans un accès de rage, je donne un coup de pied à mon chien, qui est devant la porte, pour entrer dans une pièce, je ne suis pas une personne cruelle (ni même une personne cruelle envers les chiens) pour autant que cela soit la seule et unique fois que je frappe ou fais souffrir mon chien d'une quelconque manière. Néanmoins, si je frappe mon chien à chaque fois que je le vois, il est légitime de croire que je suis cruel (et que j'ai peut-être même d'autres vices !).

Ce qui distingue l'éthique de la vertu des autres théories éthiques que nous avons vues jusqu'à présent est l'importance accordée à ce que l'on nomme les « émotions morales » telles que la sympathie et la compassion. Les théoriciens de la vertu s'intéressent aussi aux comportements que nous adoptons vis-à-vis des animaux et qui sont influencés par nos émotions primaires.

Neither utilitarianism nor rights theory gives moral emotions a central place. Modern virtue theorists, in contrast, often argue that sympathy and compassion are virtues, and that we should endeavour to develop characters in which they are prominent. But this should not be interpreted simplistically. As the ancient Greek philosopher Aristotle argued, a virtuous person must have the practical wisdom to know how, when, to what degree, and in what way particular virtues should be expressed. This requires sufficient knowledge and understanding of a being or situation (for instance, about an animal's welfare), and the ability to make appropriate judgements. For example, Hursthouse (2011: p. 216) maintains that being so compassionate that one could not quickly kill a suffering bird mauled by one's outdoor cat would not express compassion at the right time, to the right degree and in the right way.

A virtue ethics approach to companion animals prompts us to ask different questions than utilitarianism or rights theory. Rather than asking 'What will the consequences be in terms of overall suffering if I do this?' or 'Does this violate my companion animal's rights?', we should instead ask 'What would a virtuous person do here?' or, more specifically, 'Would a compassionate and kind person do this?' or 'Would it be selfish of me to do this?' To return, for instance, to the case of the dog in intense pain from an incurable disease, a virtuous owner would ask what a compassionate and kind person would do in such circumstances, and consider whether failing to euthanase the suffering dog might be an expression of selfishness, or even cruelty, in allowing the continuance of unnecessary suffering that could be brought to an end.

Virtue provides us with a general ethical theory, but it also allows us to ask specific 'role' questions such as 'What makes a good small animal vet?' 'What makes for a good dog owner?' The most natural way of answering questions like this involves character terms, such as attentiveness, patience, sensitivity and being affectionate. Likewise, we might describe a bad dog owner or vet as callous, cruel, neglectful or impatient. So, virtue theory may be particularly useful in terms of thinking about the role responsibilities of different parties, including professional practitioners.

Les émotions morales n'occupent pas une place centrale dans l'utilitarisme ni dans les théories des droits. Les théoriciens de la vertu ayant une pensée moderne estiment souvent, quant à eux, que la sympathie et la compassion sont des vertus et que nous devons nous efforcer de les intégrer dans notre personnalité. Cette théorie ne doit néanmoins pas être interprétée de manière simpliste. Selon le philosophe de la Grèce antique Aristote, un individu vertueux est celui qui possède de la sagesse pratique, et sait quand, comment, dans quelle mesure et de quelle manière il doit faire preuve d'une vertu spécifique. Pour ce faire, il doit avoir un niveau de connaissance et de compréhension suffisant d'un être vivant ou d'une situation (par exemple, du bien-être d'un animal) ainsi que la capacité d'émettre un jugement pertinent. Selon Hursthouse (2011 : p. 216), par exemple, si une personne ressent une telle compassion qu'elle est incapable de tuer rapidement un oiseau à l'agonie, car il a été mutilé par un chat, elle n'est pas capable d'exprimer de la compassion au bon moment, dans la juste mesure et de la bonne manière.

L'éthique de la vertu nous permet d'aborder des questions d'éthique relatives aux animaux de compagnie différemment par rapport à l'utilitarisme ou aux théories des droits. En effet, plutôt que de nous demander « mes actes provoqueront-ils de la souffrance ? » ou « cet acte enfonce-t-il les droits de mon animal de compagnie ? », nous devrions plutôt nous demander « comment une personne vertueuse agirait-elle ? » ou, plus précisément, « une personne compatissante et bienveillante agirait-elle ainsi ? » ou « serait-ce égoïste d'agir de la sorte ? ». Reprenons l'exemple du chien souffrant à cause d'une maladie incurable. Un propriétaire vertueux se demanderait ce qu'une personne compatissante et bienveillante ferait à sa place et il se demanderait aussi si ne pas euthanasier son chien et ne pas mettre fin à une souffrance inutile ne serait pas égoïste ou même cruel.

Le concept de vertu s'inscrit dans une théorie éthique générale, mais nous permet aussi de nous poser des questions plus spécifiques sur le rôle de chacun, comme des questions sur ce qui fait un bon vétérinaire pour petits animaux ou un bon propriétaire de chien. On répond naturellement à ces questions en évoquant une série de termes liés à des traits de caractère comme la prévenance, la patience, la sensibilité et la tendresse. De même, nous pouvons qualifier un mauvais propriétaire de chien ou un mauvais vétérinaire de dur, cruel, négligent ou impatient. L'éthique de la vertu est donc particulièrement utile pour comprendre les responsabilités qui échoient aux différentes parties, y compris celles qui échoient aux professionnels qui travaillent au contact des animaux.

A closely related kind of contextual approach, sometimes called an ethics of care, emphasises the role of emotions – such as sympathy, empathy and care – in all of our transactions with others, including animals. On this view, ethics is not so much about rights and reasons, but also about our emotional responses to other individuals, especially those with whom we regularly interact. This approach is particularly appropriate for the kind of mutual, interactive relations people have with animal companions, relations from which emotional support is derived, and which are based on knowing the animals as particular individuals. Engaging in an ethical relationship with a particular companion animal, on this view, is not about respecting its rights, or calculating what would bring about the best consequences, but about paying attention to the animal's specific individual needs and desires, responding sensitively to it, and developing lasting emotional ties to it. Those animals that we invite into our home, care ethicists argue, have a special relationship to us; we owe them attention that we do not owe to other animals. Noddings (2003: p. 157) comments: 'When we take a creature into our home, name it, feed it, lay affectionate hands upon it, we establish a relation that induces expectations'.

If we think about the indoor/outdoor cat question from this perspective, we are likely to get quite a different answer to the one a utilitarian or a rights theorist might offer. A utilitarian is concerned with the pain and pleasure of all affected beings. A rights theorist is likely to be concerned with the cat's liberty rights and (perhaps) the rights to life of wildlife. However, an ethicist of care would emphasize the special, caring relationship the particular owner has with the particular cat; the cat's owner should adopt the policy that is most likely to develop the caring bond between himself and the cat, a policy that could not be construed as betraying or damaging the relationship.

Virtue ethics and the ethics of care, then, tend to emphasise the ethical importance of maintaining and nurturing particular special relationships, such as those we have with family members – and with companion animals.

Une approche contextualiste intimement liée à l'éthique de la vertu est parfois appelée l'éthique du care. Cette théorie met en lumière le rôle important des émotions, comme la sympathie, l'empathie et la sollicitude, dans toutes nos interactions avec les autres, y compris avec les animaux. Ainsi, selon l'éthique du care, l'éthique n'est pas seulement une question de droits et de responsabilités, mais aussi une question de réponse émotionnelle envers les autres, notamment envers ceux avec lesquels nous interagissons régulièrement. Cette façon de penser est particulièrement pertinente dans le cadre des interactions que les individus ont avec leurs animaux de compagnie. Ces relations sont fondées sur le fait que nous connaissons nos animaux sur le plan individuel et elles nous fournissent un soutien émotionnel. Ainsi, selon cette théorie, avoir une relation éthique avec un animal ne signifie pas qu'il faut respecter ses droits ou réfléchir à la manière d'obtenir les meilleures conséquences. Il s'agit plutôt d'être attentif aux besoins et aux désirs spécifiques de l'animal, d'y être sensible, d'y répondre et de développer un lien émotionnel durable avec lui. Les éthiciens du care maintiennent que les animaux que nous accueillons dans nos foyers entretiennent une relation spéciale avec nous. Nous leur devons en effet une attention particulière que nous ne devons pas à d'autres animaux. Noddings (2003 : p. 157) affirme : « En accueillant un être vivant dans notre foyer, en lui donnant un nom, en le nourrissant et en lui prodiguant de l'affection, nous établissons avec lui une relation qui crée des attentes. »

Si nous demandions à un éthicien du care et à un utilitariste ou à un théoricien des droits si un chat devrait être autorisé à se promener librement, leurs réponses seraient probablement très différentes. Un utilitariste se préoccupera de la douleur et du plaisir de tous les êtres vivants touchés par nos actions. Un théoricien des droits mettra en avant le droit à la liberté du chat et (peut-être même) le droit à la vie des animaux sauvages. Cependant, un éthicien du care accordera plus d'importance à la relation affective et particulière qu'un propriétaire a avec son chat. Le propriétaire d'un chat doit choisir l'option qui est la plus susceptible d'entretenir ce lien affectif et non pas celle qui le trahirait ou le détériorerait.

Les éthiciens de la vertu et les éthiciens du care soulignent souvent qu'il est important sur le plan éthique de prendre soin de nos relations particulières, comme celles que nous entretenons avec des membres de notre famille et avec nos animaux de compagnie.



For an ethics of care, these special obligations are based on our emotional relationships with particular others. But there are other possible grounds for thinking we have special obligations to animal companions. Palmer (2010), for instance, argues that – both as individuals, and as societies in which keeping animals as companions has been institutionalised – we may have special obligations to companion animals not so much because of our emotional relationships to them, but because we have made them dependent on us. Unlike wild animals, many companion animals are not able to flourish without human support. So, we have special social responsibilities to care for domesticated dogs, for instance – responsibilities that we do not have towards wild foxes or wolves that we have not bred or brought into our homes.

All of these contextual approaches raise difficulties in practice – difficulties that may lead some people to turn back to more traditional utilitarian or rights views. For instance, it is often argued that a focus on character and ‘what a compassionate person would do’ is not very helpful in decision making (after all, there are occasions when, viewed in different ways, conflicting actions could all be seen as compassionate). The focus on responsive, reciprocal relationships in an ethics of care raises questions about what responsibilities we might have to those from whom we are distant. For instance, should we have no concern about the wildlife killed by outdoor cats, or about the euthanasia of millions of anonymous cats annually in animal shelters, because we do not have caring individual relations with the wild birds or with feral cats? A contextual view based on the ways in which humans have made companion animals dependent and therefore vulnerable raises other problems – in particular, who has the responsibility to assist these animals? Is everyone responsible to care for companion animals because some (other) people have been breeding them?

Contextual approaches, then, tend to be highly complex, and to present difficulties in actually working out what to do. Utilitarian and rights ethical theories both seem much more straightforward to work with, and to give much clearer ethical guidance

Pour un éthicien du care, ces obligations spéciales découlent des relations émotionnelles que nous avons avec certains individus. Il existe cependant d'autres raisons de penser que nous avons des obligations spéciales envers nos animaux de compagnie. Par exemple, Palmer (2010) soutient qu'en tant qu'individus vivant dans des sociétés où avoir un animal de compagnie est institutionnalisé, nous avons des obligations spéciales envers ces animaux, non pas parce que nous avons une relation émotionnelle avec eux, mais parce que nous les avons rendus dépendants de nous. Contrairement aux animaux sauvages, de nombreux animaux de compagnie ne sont pas capables de survivre sans l'aide d'un être humain. Ainsi, prendre soin de nos chiens domestiques fait partie de nos responsabilités sociales particulières. Nous n'avons pas ce genre de responsabilité envers les renards ou les loups sauvages, car nous ne les avons pas élevés ou accueillis dans nos foyers.

Dans la pratique, toutes ces approches contextualistes posent des difficultés, ce qui pousse certaines personnes à revenir à une logique utilitariste ou aux théories des droits, plus traditionnelles. Par exemple, d'aucuns avancent qu'il n'est pas très utile de se concentrer uniquement sur le caractère et la manière d'opérer d'une personne compatissante lors d'une prise de décision (après tout, des actions opposées pourraient l'une comme l'autre être considérées comme des actions de compassion en fonction des situations et de la manière dont on les considère). Vu l'importance que revêtent nos interactions dans l'éthique du care, on peut se demander quelles sont nos responsabilités envers les êtres vivants dont nous sommes moins proches. Par exemple, nous n'avons pas de relation affective et particulière avec les oiseaux ou les chats sauvages. Cela veut-il dire que nous ne devons pas nous soucier du sort des animaux sauvages chassés par les chats d'extérieur ou de l'euthanasie de millions de chats anonymes chaque année dans les refuges ? Selon une approche contextualiste, les humains ont rendu les animaux de compagnie dépendants et donc vulnérables, ce qui soulève d'autres questions : à qui incombe la responsabilité de s'occuper de ces animaux ? Cette responsabilité doit-elle échoir à l'ensemble de la population parce que certaines personnes ont fait naître ces animaux ?

Les approches contextualistes sont généralement très complexes et nous aident difficilement à déterminer ce qu'il convient de faire. Les théories utilitaristes et les théories des droits semblent être bien plus explicites et nous offrent des conseils beaucoup plus clairs en matière d'éthique

(though this leads defenders of contextual views to argue that they are oversimplified). However, perhaps there is no need to choose between these approaches. We will consider this possibility in the final section of this chapter.

## **5.6 Dealing with Multiple Ethical Approaches**

So far, we have outlined a number of different theoretical approaches to animal ethics. Theoretically divergent though these approaches are, in many cases, they will converge on the same action or policy. But nonetheless, there are occasions where these different ethical approaches diverge.

This may be illustrated by elaborating on an example mentioned at the beginning of Chapter 4. Suppose a cat's owner wants to go on vacation, but in order to do so has to leave the cat behind. What is it ethical for the owner to do? The answer to this question depends on which ethical approach is taken. None of the approaches we have considered is likely to accept temporary abandonment of the cat without any care. Even from a contractarian, human-centred approach, the owner's attachment to the cat is likely to mean that she will want the cat to be cared for during her absence, so that it is still alive and well on her return – although a contractarian view would permit euthanasing or abandoning the cat if the owner so wished. A utilitarian – say, a hedonistic utilitarian – would weigh the suffering and pleasures at stake. The owner would have to consider whether even the best option for the cat in her absence would outweigh the pleasure she gained by the holiday. It might be, for instance, depending on the cat's nature and circumstances, that the cat would be so distressed in a cattery that its distress would outweigh the owner's pleasure from the trip; but that if left at home and regularly fed by a neighbour, the cat would be only mildly unsettled, making the vacation permissible. From a rights perspective, it seems unlikely that temporarily leaving an animal, providing that the animal had sufficiently good care that leaving it could not be regarded as a serious harm, would be a rights violation (any more than leaving one's children to be looked after by a careful relative while making a trip would violate their rights). A virtuous owner would ask whether taking a vacation was, for instance, selfish, given the needs of her animal companion; or whether, alternatively, it would be wise to take the vacation given (for instance) her state of over-work and exhaustion, provided the companion could be well cared for.

(même si les adeptes du contextualisme estiment qu'elles sont simplifiées à l'excès). Toutefois, nous n'avons peut-être pas à choisir entre ces approches. Nous allons discuter de cette possibilité dans la dernière section de ce chapitre.

## **5.6 Combiner plusieurs théories éthiques**

Nous avons jusqu'ici examiné différentes théories en matière d'éthique animale. Même si ces approches divergent en théorie, elles convergent, dans beaucoup de cas, pour aboutir à la même action ou à la même mesure. Néanmoins, il existe des situations où ces théories éthiques ne préconisent pas la même solution.

Nous illustrerons ces différences en nous attardant sur un exemple mentionné au début du chapitre 4. Si la propriétaire d'un chat veut partir en vacances et qu'elle ne peut pas emmener son animal avec elle, quelle option éthique doit-elle choisir ? La réponse à cette question varie en fonction de la théorie éthique privilégiée. Aucune des théories que nous avons abordées ne préconise d'abandonner le chat temporairement sans lui prodiguer de soins. Même selon le contractualisme, qui est une approche centrée sur l'humain, l'attachement de la propriétaire pour son chat implique très probablement qu'elle souhaite que quelqu'un en prenne soin durant son absence pour que celui-ci soit toujours vivant et en bonne santé à son retour. Le contractueliste accepterait tout de même que le chat soit euthanasié ou abandonné si la propriétaire le souhaitait. L'utilitariste hédoniste mettrait en balance la quantité de souffrance et de plaisir en jeu. La propriétaire devrait alors se demander si même en choisissant la meilleure option pour son animal, le dérangement pour le chat ne l'emporterait pas sur son plaisir de partir en vacances. Par exemple, l'animal, en fonction de son caractère et des circonstances, pourrait être tellement stressé dans une pension pour chats que sa détresse l'emporterait sur le plaisir ressenti par la propriétaire lors de son voyage. Si le chat restait chez lui et était régulièrement nourri par des voisins, il ne serait alors que légèrement perturbé, ce qui rendrait des vacances acceptables. Le théoricien des droits ne considère probablement pas que laisser un animal seul soit une violation de ses droits, à condition que l'on prenne bien soin de l'animal en question, de sorte qu'il ne souffre pas sérieusement (tout comme faire garder un enfant par une personne de confiance durant un voyage ne constitue pas une violation de ses droits). La propriétaire vertueuse se demanderait si partir en vacances ne serait pas égoïste au vu des besoins de son animal de compagnie ou, au contraire, s'il conviendrait de prendre des vacances compte tenu de son niveau de surmenage et de fatigue et sachant que son animal de compagnie est entre

The answer here would depend on the owner, the circumstances, and the animal, and would be a matter of contextual judgement. Finally, for a care ethicist, the fundamental question is likely to be how the vacation would affect the special, caring relationship with the particular companion animal, and whether, despite the temporary separation, the relationship could resume without permanent damage.

In this example, different owners may do different things depending on their ethical conviction. However, in many cases, different people need to coordinate, or a shared policy is required. Is it necessary, in such cases, to adopt one of these approaches (or some other approach altogether) and reject all the others? Or are there ways in which people with different theoretical convictions can work together, or combine elements of different theoretical approaches to create a 'hybrid view'?

One possible approach – which might be especially useful to small animal vet practices attempting to adopt some kind of 'practice ethics' – is to draw up some 'rules of thumb', or general principles, to which most people who adopt different theoretical approaches would agree. An example of this approach – called principlism – is well known in medical ethics, and originated in biomedical research. It has now been extended to apply to many areas of ethics, including animal ethics and veterinary practice, although it is not very well developed in this field (Mullen & Main, 2001; Sokol, 2009).

The idea that biomedical research could be governed by four key principles was first proposed in the Belmont Report, a report developed to protect the use of human subjects in medical research, published in 1979 (National Commission, 1979). These four principles were later developed into a more wide-ranging approach to biomedical ethics, not confined to research situations, by Tom Beauchamp and James Childress in *Principles of Biomedical Ethics*. The four guiding principles – held by the authors to be equally important – are respect for non-maleficence (not harming), beneficence (doing good), autonomy (roughly, self-governance), and justice. Beauchamp and Childress (1994) maintain that these four principles emerge from a 'common morality' shared across many religious, cultural, ethical and philosophical traditions, and that they can, therefore,

de bonnes mains. La réponse à la question varie selon le propriétaire, les circonstances et l'animal. Il s'agit de prendre une décision en tenant compte du contexte. Enfin, l'éthicien du care se demandera certainement comment ces vacances affecteraient la relation affective et particulière entre la propriétaire et son animal de compagnie et si, malgré une séparation temporaire, cette relation pourrait se poursuivre sans être détériorée de manière permanente.

Dans cet exemple, la solution choisie dépendra de la propriétaire et de sa conviction éthique. Dans de nombreux cas, plusieurs personnes doivent toutefois s'accorder sur une décision ou trouver une mesure commune. Dans ce genre de cas, faut-il choisir l'une de ces approches (ou une tout autre approche) et rejeter toutes les autres ? Ou bien, est-il possible que des personnes ayant des convictions différentes coopèrent ou reprennent des éléments de différentes approches théoriques pour en créer une « hybride » ?

Une approche possible serait particulièrement utile aux vétérinaires spécialisés en petits animaux cherchant à adopter une « éthique dans la pratique ». Celle-ci permet de déterminer des « règles empiriques » ou des principes généraux que la plupart des gens accepteraient, même s'ils ne partagent pas la même conviction éthique. En éthique médicale, cette approche, appelée le principisme, est bien connue et est d'abord apparue dans la recherche biomédicale. Elle s'applique aussi maintenant à d'autres domaines de l'éthique, dont l'éthique animale et la pratique vétérinaire, même si elle n'est pas très développée dans ce domaine (Mullen & Main, 2001 ; Sokol, 2009).

L'hypothèse selon laquelle la recherche biomédicale est régie par quatre grands principes est d'abord apparue dans le rapport Belmont, publié en 1979, et ayant pour objet la protection des sujets humains dans le cadre de la recherche biomédicale (Commission nationale, 1979). Ces quatre grands principes n'ont ensuite plus été limités au seul contexte de la recherche et ont été appliqués dans une approche plus générale de l'éthique biomédicale par Tom Beauchamp et James Childress dans *Les Principes de l'éthique biomédicale*. Les deux auteurs considèrent que les quatre principes sont aussi importants les uns que les autres. Il s'agit du principe de non-malfaisance (ne pas faire souffrir), de bienfaisance (faire le bien), de respect de l'autonomie (qui correspond à peu près à l'autorégulation) et de justice. Beauchamps et Childress (1994) affirment que ces principes découlent d'une « morale commune » présente dans de nombreuses traditions religieuses, culturelles, éthiques et philosophiques. Ainsi, ces principes sont

form a widely acceptable basis for moral decision making for people from many different backgrounds.

The idea that these four key principles could govern our interactions with companion animals has the appeal of simplicity. But principlism raises many difficulties. Some ethicists argue that the four principles are not sufficiently comprehensive; they fail to take account of some important moral concerns that emerge from other moral perspectives. Other critics are concerned that the indeterminate nature of all four principles – what is meant by ‘non-maleficence’ or ‘justice’, for instance– could be differently interpreted to produce divergent non-maleficent or just responses to the same situation, which would fail to give people sufficient guidance about how to act. Additionally, in some cases, the principles may conflict with one another: so, for instance, we may be presented with a choice between respecting autonomy and respecting beneficence. This means that a way of balancing or ranking the principles is needed, or the principles will not be useful. In the case of animals, specifically, what is meant by ‘autonomy’ and ‘justice’ needs clarification: these terms, contested enough in the human case, are particularly unclear in animal cases. After all, many companion animals are deliberately created not to be autonomous in some senses of the term; is it wrong in principle to do this, if a more autonomous being could have been created instead?

Having said this, as suggested earlier, principlism could be useful in suggesting ‘rules of thumb’ for how to deal with companion animals in institutions such as veterinary hospitals and animal shelters (these may vary by type of institution). Although some cases will test the meaning of the principles and their relations to one another, the principles could still provide a starting point for debate and a reference point when there is a need for quick decision making.

Other forms of hybridization between ethical theories also seem possible. For instance, it is possible to combine a rights position with certain contextual views. Most accounts of animal rights only direct us with respect to prohibited rights violations. But they do not help us to decide when, if ever, we should assist or provide for animals,

généralement acceptés et constituent le fondement d'une prise de décision morale pour de nombreuses personnes provenant de milieux différents.

L'idée que ces quatre principes fondamentaux puissent régir nos interactions avec les animaux de compagnie est attirante par sa simplicité. Néanmoins, le principisme reste critiqué. Certains éthiciens maintiennent que ces principes ne sont pas exhaustifs, car ils ne prennent pas en compte d'autres considérations morales importantes issues d'autres approches morales. D'autres personnes critiquent le manque de clarté de ces principes. Prenons par exemple les termes « non-malfaisance » ou « justice ». Ceux-ci peuvent être interprétés de différentes façons et nous mener à considérer plusieurs réactions comme non-malveillantes ou justes face à une même situation. Ces termes ne nous donnent donc pas assez d'informations pour guider nos choix. En outre, les principes peuvent entrer en conflit dans certains cas. Par exemple, nous pourrions être amenés à choisir entre le principe de respect de l'autonomie et celui de bienfaisance. Pour que ces principes ne soient pas inutiles, il est nécessaire de trouver un système pour les comparer et les classer selon leur importance. Dans le cas des animaux, notamment, les termes « autonomie » et « justice » doivent être clarifiés. Ces notions, déjà sujettes à débat lorsqu'il s'agit d'êtres humains, sont particulièrement équivoques dans le cas des animaux. Après tout, beaucoup d'animaux de compagnie sont délibérément élevés pour ne pas être autonomes (selon le sens que l'on prête parfois à ce terme). Est-ce une mauvaise chose, en principe, dès lors que nous aurions pu élever un être vivant plus autonome à sa place ?

Cela étant dit, nous avons déjà constaté que le principisme permet de dégager des « règles empiriques » sur la manière de traiter les animaux de compagnie dans des cliniques vétérinaires ou des refuges pour animaux, par exemple (ces règles peuvent varier en fonction du type d'établissement). Même si le sens de ces principes ou la manière dont ceux-ci sont liés peuvent être remis en question dans certains cas, ils peuvent tout de même servir de point de départ à un débat ou de référence lorsqu'une décision doit être prise rapidement.

Il semble aussi possible de créer d'autres formes d'hybridation entre les théories éthiques. Par exemple, nous pouvons combiner une théorie des droits avec certaines approches contextualistes. La plupart des théories des droits nous incitent uniquement à respecter les droits des animaux sans nous aider à savoir quand nous devrions aider un animal ou prendre soin de lui ou si nous devrions même le faire. De même, elles ne nous permettent pas de savoir pourquoi



or why we might have different responsibilities to care for our own cat than we do our neighbour's cat, or the equally sentient red fox that lives in the garden. Contextual ethics could help in thinking through such varied ethical responsibilities to assist and provide, while also accepting certain rights-based prohibitions.

A recent account of this kind was proposed by Donaldson and Kymlicka (2012) which we discuss in Chapter 16. Likewise, there are ways of understanding virtue ethics from within other ethical theories – for instance, a virtuous utilitarian might be someone who has the disposition to act in ways that bring about the best consequences.

Some hybrid views, then, are likely to work, especially if one view is taken as 'baseline' or given priority in a situation where different approaches conflict. However, not all views hybridise with one another very easily. So, for instance, there is a deep conflict between the utilitarian idea that we should aim to bring about best expected consequences, and the claim from deontological rights theorists that certain rights should almost never be violated, however good the consequences. Yet even so, some kinds of hybridization between rights and utilitarian views may be possible. One might conclude that although there are rights that should never be violated, as long as one respects these constraints, moral reasoning should be governed by what would bring about best consequences.

il est de notre responsabilité de prendre soin de notre chat, mais pas de prendre soin de celui du voisin ou du renard roux, être tout aussi sentient, qui vit dans notre jardin. La logique contextualiste nous aide à faire la part des choses entre nos différentes responsabilités éthiques lorsqu'il s'agit d'aider un animal et d'en prendre soin tout en respectant ses droits.

Donaldson et Kymlicka (2012) ont récemment approfondi cette idée, dont nous discuterons dans le chapitre 16. De même, nous pouvons adopter le point de vue d'autres théories éthiques pour comprendre l'éthique de la vertu. Ainsi, un utilitariste vertueux est peut-être une personne qui est disposée à agir afin d'obtenir les meilleures conséquences.

Une combinaison de différentes théories est donc susceptible de fonctionner, particulièrement si l'une d'entre elles sert de point de référence ou est prioritaire dans une situation où plusieurs approches entrent en conflit. Cependant, certaines théories ne sont pas facilement combinables. Par exemple, la logique utilitariste, selon laquelle nous devons tenter d'obtenir les meilleures conséquences, est en conflit total avec les théories des droits déontologiques selon lesquelles certains droits ne doivent presque jamais être enfreints, en dépit des conséquences positives qui pourraient en découler. Pourtant, une certaine forme d'hybridation entre les théories des droits et l'utilitarisme semble possible. Nous pourrions conclure que bien que certains droits ne doivent en effet jamais être enfreints, tant que nous respectons ces contraintes, notre raisonnement moral doit être guidé par la nécessité d'obtenir les meilleures conséquences.

## **14. Ethics and Broader Impacts of Companion Animals**

### **14.1 Introduction**

It is often claimed that companion animals are reservoirs of disease, that they use resources that could otherwise help people or maintain other animals, or that they are environmentally unsustainable. For instance, in *The Guardian* newspaper in 2014, under the heading ‘Are pets bad for the environment?’, Erik Assadourian of the Worldwatch Institute disapprovingly noted that ‘Two German Shepherds use more resources just for their annual food needs than the average Bangladeshi uses each year in total’ and argued that the earth cannot sustain growing populations of companion animals. In this chapter, we consider claims about such broader impacts of companion animals, and largely focus on the potential negative impact that companion animals have on human well-being, other animals, and the environment. We will not consider the broader positive impacts of companion animals’ relationship with their owners, since these were discussed in Chapter 3; nor will we consider dangerous dogs (see Chapter 9). However, since debates on the topic generally extend to include stray and feral cats and dogs, we will include these animals here (in addition to what has already been said in Chapter 13). Where we discuss companion animals in the context of wildlife (in Section 14.4.2), we will briefly discuss birds kept as companions, since some bird species raise distinctive issues here.

We will begin by considering ethical issues raised by zoonoses (infectious diseases that can be transmitted between non-human animals and humans), and then we will explore a variety of ethical worries about companion animals, resource use, sustainability and the environment. The concern here is not that the companion relationship in itself is ethically questionable (a view we considered in Chapter 5), but rather that problems arise because of the human and/or environmental impacts of companion animals. This does not necessarily mean, though, that we will only take a consequentialist perspective. It is theoretically possible that some impacts are never acceptable, for instance, because they infringe on others’ rights.

## 14. Éthique, animaux de compagnie et répercussions générales sur nos sociétés

### 14.1 Introduction

On entend souvent dire que les animaux de compagnie sont porteurs de maladies, qu'ils utilisent des ressources qui pourraient servir aux êtres humains ou à d'autres animaux et qu'en posséder n'est pas durable d'un point de vue écologique. On a déjà pu lire dans le journal britannique *The Guardian* que les ressources utilisées pour nourrir deux bergers allemands pendant un an dépassent les ressources annuelles totales utilisées par un Bangladais moyen. Cette constatation au ton désapprobateur a été faite par Erik Assadourian de l'Institut WorldWatch dans un article de 2014 titré « Les animaux de compagnie nuisent-ils à l'environnement ? ». Assadourian affirme aussi que la Terre ne possède pas les ressources nécessaires pour maintenir la population grandissante d'animaux de compagnie. Dans ce chapitre, nous aborderons les effets négatifs potentiels que les animaux de compagnie peuvent avoir, notamment sur le bien-être humain, sur d'autres animaux et sur l'environnement. Nous ne discuterons pas des effets positifs de la relation qui unit les animaux de compagnie et leurs propriétaires, car ce sujet a déjà été traité dans le chapitre 3. Nous n'aborderons pas non plus le cas des chiens dangereux (voir chapitre 9). Cependant, les chats et les chiens errants ou sauvages sont souvent inclus dans le débat sur les animaux de compagnie et nous parlerons donc aussi de ces animaux dans ce chapitre (en complément de ce qui a déjà été dit dans le chapitre 13). Nous évoquerons la relation des animaux de compagnie avec la faune sauvage dans la sous-section 14.4.2. Nous aborderons ainsi brièvement le cas des oiseaux de compagnie, car certaines espèces d'oiseaux posent des problèmes spécifiques.

Nous commencerons par analyser les problèmes d'éthique liés aux zoonoses (ces maladies infectieuses qui se transmettent de l'animal non humain à l'humain) et nous nous attarderons ensuite sur une série de questions éthiques relatives aux animaux de compagnie, à l'utilisation des ressources, à la durabilité et à l'environnement. Il ne s'agira pas de remettre en question la relation entre les humains et les animaux de compagnie sur le plan éthique (c'est un point de vue que nous avons déjà examiné dans le chapitre 5), mais plutôt d'aborder l'impact problématique des animaux de compagnie sur l'environnement et le bien-être humain. Cela ne signifie cependant pas que nous adopterons uniquement une perspective conséquentialiste. En théorie, il est possible que certains de ces effets ne soient, par exemple, jamais acceptables, car ils portent atteinte aux droits d'autres individus.

## 14.2 Public Health and Zoonoses

It is estimated that 75% of newly reported human infections emerge from a (nonhuman) animal reservoir (Taylor, Latham & Woolhouse, 2001). Zoonotic diseases carried by companion animals may cause minor ailments such as skin irritation (mange, ringworm) or gastrointestinal upsets (campylobacter or cryptosporidia). However, they can also be fatal; rabies is the best-known example. In some cases, infections can be mild or asymptomatic in normally healthy adults but can have serious consequences in children and the immune-compromised – for example, *Toxoplasma*, a protozoa found in infected cat faeces, can infect the human foetus, causing brain damage or blindness. Some zoonoses are transmitted by direct contact through bites and scratches (e.g. rabies, cat scratch fever (*Bartonella henselae*)), while others are transmitted indirectly via contaminated soil or water (e.g. roundworm in dog faeces). Zoonotic diseases shared with birds, such as psittacosis, may be transmitted through airborne means. Cats and dogs also transmit diseases between themselves; in particular, unowned and feral cats may have higher levels of FIV (the feline version of HIV) than owned cats (Muirden, 2002), and can transmit both FIV and FeLV (feline leukaemia) to owned cats allowed outdoors (Figure 14.1).

Outdoor and feral cats can also transmit disease to wildlife. In California, for instance, high numbers of sea otters are infected with *Toxoplasma gondii*, shed only in the faeces of cats (Dabritz et al., 2006). However, it is worth noting that cats and dogs can be vulnerable to cross-species transmission too. Humans can, for example, infect companion animals with methicillin-resistant *Staphylococcus aureus* (MRSA) and influenza A (H1N1) pdm09 virus (Day et al., 2012).

Acquiring a zoonotic disease from a companion animal normally has a negative impact on human welfare (however welfare is understood); in some cases, the disease can be very severe, or even fatal. And of course, many of these diseases (not least rabies) are also very bad for animal welfare. But is this of *ethical* concern?

## 14.2 Santé publique et zoonoses

On estime que 75 % des infections récemment enregistrées chez les humains proviennent d'un réservoir animal non humain (Taylor, Latham & Woolhouse, 2001). Les maladies zoonotiques dont les animaux de compagnie sont porteurs peuvent n'entraîner que des affections bénignes comme une irritation cutanée (la gale animale, la teigne) ou des troubles gastrointestinaux (la campylobactériose ou la cryptosporidiose). Cependant, certaines zoonoses peuvent être mortelles. La rage en est l'exemple le plus connu. Chez l'adulte en bonne santé, certaines infections ne sont que légères, voire asymptomatiques, mais elles peuvent avoir des conséquences graves chez les enfants ou chez les personnes immunodéprimées. Par exemple, le protozoaire *Toxoplasma gondii*, que l'on retrouve dans les fèces du chat, peut infecter un fœtus humain et entraîner des lésions cérébrales ou la cécité. Certaines zoonoses comme la rage ou la maladie des griffes du chat (*Bartonella hensalae*) se transmettent directement par morsure ou griffure alors que d'autres parasites, comme le ver rond dans les fèces du chien, se transmettent indirectement par un simple contact avec un sol ou de l'eau contaminés. Les maladies zoonotiques dont les oiseaux sont porteurs, telles que la psittacose, peuvent se transmettre par voie aérienne. Les chats et les chiens se transmettent aussi des maladies entre eux. Les chats errants ou sauvages sont plus susceptibles d'avoir le FIV (la version féline du VIH) que les chats de compagnie (Muirden, 2002) et ils peuvent transmettre le FIV et le FeLV (la leucose féline) aux chats domestiques autorisés à aller dehors (illustration 14.1).

Les chats d'extérieur et les chats sauvages peuvent aussi transmettre des maladies à d'autres animaux sauvages. En Californie, par exemple, un grand nombre de loutres de mer sont infectées par le parasite *Toxoplasma gondii*, que l'on retrouve seulement dans les fèces du chat (Dabritz et al., 2006). Toutefois, il est important de noter que les chats et les chiens sont aussi vulnérables à la transmission interspèces. Les humains peuvent, par exemple, infecter leur animal de compagnie avec le Staphylocoque doré résistant à la méticilline (SARM) ou la grippe A (H1N1) pdm09 (Day et al., 2012).

Les maladies zoonotiques transmises par les animaux de compagnie ont généralement des conséquences néfastes sur le bien-être humain (quel que soit le sens que l'on prête à ce terme). Dans certains cas, ces maladies peuvent être d'une gravité extrême, voire être mortelles. Bien sûr, nombre de ces maladies (en particulier la rage) ont aussi de graves conséquences sur le bien-être animal. Toutefois, y a-t-il lieu de s'inquiéter sur le plan *éthique* ?

One way in which a zoonotic disease may be of ethical concern is when people choose to acquire companion animals that may put themselves, or other people, at risk of disease. This may mean that owners have moral responsibilities to protect others from the possible disease impacts of their dog or cat. A second way in which a zoonotic disease may be of ethical concern is that it normally causes suffering. Utilitarians who aim to minimise suffering should, therefore, try to tackle these diseases, and to reduce their incidence. This raises questions about what strategies should be adopted to achieve this reduction, and by whom – the national government, local communities, individual companion animal owners, or all of these groups? Internationally, strategies have ranged from preventative action, including vaccinations, surveillance, careful husbandry to reduce exposure, and bans on keeping animal companions in urban areas, to wide-ranging animal culls.

Culling is generally the most ethically challenging policy, especially where it involves not only feral animals, but also the animals with whom people actually live. In the industrialised West, few formal culls of companion animals or unowned dogs or cats have been carried out for zoonotic reasons; most severe zoonotic diseases have been controlled by surveillance, vaccination and medication. From some ethical perspectives, such as that of an animal rights theorist, killing – especially of a dog or cat that does not actually have a disease – in order to protect humans or other animals is morally unacceptable (just as culling people in similar cases would be unacceptable). From a utilitarian perspective, however, if there were no plausible alternative, and a cull would likely bring about best overall consequences, it could be ethically justified. In the case of rabies in particular, though, it is sometimes argued that programmes of trapping, neutering, vaccination and release of feral dogs are actually more effective in preventing the spread of disease than outright culls, and so would bring about better consequences (Molento, 2014). Certainly, countries where unowned dogs and cats are primarily controlled by shooting or poisoning *in situ* do not report a reduction in their overall populations (WSPA/RSPCA, 2007).

Ethical concerns about reducing human and nonhuman pain and suffering underpin arguments that individual owners, communities, and governments have a responsibility to prevent the spread of zoonotic diseases from companion animals.

Il se peut que ce soit le cas lorsque des personnes décident d'adopter des animaux de compagnie qui pourraient leur transmettre, à eux ou à d'autres personnes, une maladie. Cela signifie que les propriétaires ont la responsabilité morale de protéger autrui des effets de la maladie dont leur chien ou leur chat est potentiellement porteur. Une zoonose peut aussi être problématique sur le plan éthique, car elle provoque généralement de la souffrance. Ainsi, les utilitaristes qui visent à minimaliser la souffrance doivent tenter de combattre ces maladies et de réduire leur impact. On peut donc se demander quelles stratégies doivent être adoptées pour atteindre cet objectif et si la responsabilité appartient au gouvernement fédéral, aux communautés locales, aux propriétaires d'animaux de compagnie ou à chacun d'entre eux. Au niveau international, différentes stratégies ont vu le jour. Ainsi, des actions préventives ont été mises en place, telles que la vaccination, la surveillance des maladies et l'élevage contrôlé pour réduire les risques d'exposition. On peut aussi citer l'interdiction des animaux de compagnie dans les zones urbaines ainsi que l'abattage d'animaux à grande échelle.

L'abattage est la mesure qui pose généralement le plus de problèmes sur le plan éthique, particulièrement si elle concerne non seulement les animaux sauvages, mais aussi les animaux qui vivent au côté des humains. Dans le monde occidental industrialisé, peu d'abattages d'animaux de compagnie ou de chiens et de chats errants ont eu lieu à cause de zoonoses. Les cas les plus graves de zoonoses ont été maîtrisés grâce à la surveillance des maladies, à la vaccination et à des traitements médicamenteux. Selon certaines positions éthiques, comme celle d'un théoricien des droits, il est moralement inacceptable de tuer un animal, particulièrement un chien ou un chat en bonne santé, pour protéger des humains ou d'autres animaux (tout comme il serait inacceptable d'abattre des êtres humains dans le même but). Cependant, d'un point de vue utilitariste, l'abattage peut être éthiquement justifié si celui-ci permet d'obtenir les meilleures conséquences et s'il n'existe pas d'autre solution acceptable. Toutefois, dans le cas de la rage en particulier, on soutient parfois que la capture, la stérilisation, la vaccination puis la libération de chiens sauvages sont des méthodes plus efficaces que l'abattage pour prévenir la propagation de la maladie et apporteraient donc de meilleures conséquences (Molento, 2014). Bien sûr, les pays qui maîtrisent le nombre de chiens et de chats errants principalement en les abattant et en les empoisonnant *in situ* ne reportent pas de diminution de leur population totale (WSPA/RSPCA, 2007).

Des préoccupations éthiques portant sur la réduction de la douleur et de la souffrance des humains et des animaux non humains sous-tendent l'argument selon lequel



For individual owners, this primarily means ensuring that the animal receives relevant vaccinations, and safely disposing of an animal's faeces. However, the safe disposal of faeces is practically problematic in the case of cats (see Section 14.4.1). In the case of dogs, disposal of faeces is easier in principle, but in practice, many people fail to do so safely. Failure to pick up after dogs can spread worm-based disease, as well as create a community nuisance; this has led most public authorities to regulate in this area. Many locations ban dogs (for instance, from beaches) and others have dog fouling bylaws carrying significant financial penalties. Some cities take concerns about zoonoses especially seriously. Reykjavik in Iceland, for instance, for many years banned dogs to avoid the risk of zoonotic disease and dog aggression; while it is now possible to gain a legal exemption (at a price), dogs are still banned from most public places. However, given how much dog ownership matters to many people (see Chapter 3) and the possibility of regulation for various protective measures (such as vaccination and cleaning up dog faeces), from a utilitarian perspective, at least, the costs of such a ban may well outweigh the benefits it provides.

One further concern about the linked nature of human and animal disease is the use of antibiotics in companion animal medicine, where there are worries that 'veterinary use of antimicrobials is contributing to the emergence of resistant bacterial strains in humans' (Bonner, 2014). While the primary concerns here are about the prophylactic (preventative) use of antibiotics in agricultural animal production, veterinary use of antimicrobials in companion animals has recently come under scrutiny, especially in Europe. Since increasingly resistant bacterial strains are likely to increase suffering in people and in animals, different ethical perspectives will largely converge in agreeing that actions that make bacterial resistance more likely should be restricted, both as an ethical practice by individual vets, and, where necessary, by regulation.

les propriétaires d'animaux en tant qu'individus, les communautés et les gouvernements ont la responsabilité de prévenir la propagation de zoonoses dont les animaux de compagnie sont porteurs. Pour les propriétaires, cela signifie surtout qu'ils doivent s'assurer que leur animal est en ordre de vaccination et que ses excréments sont éliminés de manière sûre. Néanmoins, l'élimination sûre des fèces du chat pose un problème pratique (voir sous-section 14.4.1). Il est, en principe, plus simple d'éliminer les fèces d'un chien, mais, dans la pratique, beaucoup ne le font pas de manière sûre. Lorsqu'ils ne sont pas ramassés, les excréments du chien peuvent propager des parasites comme des vers et devenir une nuisance pour la communauté. De ce fait, la plupart des pouvoirs publics ont mis en place des réglementations dans ce domaine. Dans beaucoup d'endroits (par exemple, à la plage), les chiens sont interdits et dans d'autres, des arrêtés municipaux contre le non-ramassage des déjections canines prévoient de lourdes amendes. Certaines villes prennent le problème des zoonoses très sérieusement. Par exemple, la ville de Reykjavik en Islande a interdit les chiens pendant des années pour éviter les risques de zoonose et d'agression. Il est maintenant possible d'obtenir une exemption légale (à un certain coût), mais les chiens sont toujours interdits dans la plupart des lieux publics. Étant donné qu'il est important pour beaucoup de personnes d'avoir un chien (voir chapitre 3) et qu'il est possible d'adopter diverses mesures de protection (telles que la vaccination et le ramassage des déjections), une telle interdiction comporterait plus d'inconvénients que d'avantages, du moins d'un point de vue utilitariste.

Une autre préoccupation relative au lien qui unit les maladies humaines et animales concerne l'utilisation d'antibiotiques en médecine vétérinaire. On craint en effet que « l'utilisation d'antimicrobiens en médecine vétérinaire ne contribue à l'émergence de souches bactériennes résistantes chez les humains » (Bonner, 2014). Même si l'on s'inquiète principalement de l'utilisation prophylactique (préventive) d'antibiotiques dans la production animale, l'utilisation d'antimicrobiens pour traiter les animaux de compagnie a récemment fait l'objet de questionnements, surtout en Europe. Une augmentation de la résistance de souches bactériennes entraînerait certainement plus de souffrance chez les humains et chez les animaux. Dans différentes approches éthiques, on s'accorde donc en grande partie sur le fait que les actions susceptibles d'augmenter la résistance bactérienne doivent être limitées, aussi bien en adoptant une pratique éthique en médecine vétérinaire qu'en mettant en place des réglementations, si nécessaire.

The linked nature of many human and animal diseases need not always be regarded negatively. The development of ideas about ‘One Health’—defined by the American Veterinary Medical Association as ‘the collaborative effort of multiple disciplines—working locally, nationally, and globally – to attain optimal health for people, animals and the environment’ (One Health, 2008: p. 13) has emphasised more positive impacts of the closeness between humans and animals. Rabinowitz et al. (2008), for example, drawing on the idea of One Health, argue that rather than seeing animals as posing a risk of disease (‘Us vs Them’), we should think in terms of shared risk, in particular with respect to the effects of environmental hazards. Animals could be regarded as ‘sentinels’ of disease risks to humans, and as companion animals live so closely with humans, they may be particularly useful for this. For instance, it has been suggested that cancer in dogs linked to lawn chemicals or indoor air pollution ‘could be a model for diseases in children sharing the same households’ (Rabinowitz, Odophin & Dein, 2008: p. 226). While this approach may appear human-centred (valuing animal diseases as a way of better understanding threats to human public health from disease), it could nonetheless contribute both to human and to companion animal welfare.

### **14.3 Companion Animals and Use of Resources**

Two ethical concerns are popularly expressed about companion animals in the context of human resource use. One is that companion animals are competing for the human food supply. The second is that given global hunger and poverty, spending significant amounts of household resources on animal companions cannot be ethically justified.

#### ***14.3.1 Animal food and human food***

Concern that companion animals are eating food that humans would otherwise eat has a long history – as we saw in Chapter 1, people reflected on this even in the sixteenth century. The worry may rest on some combination of two different beliefs: firstly, that humans could

Le lien entre les maladies humaines et animales ne doit pas toujours être considéré négativement. L'émergence de l'idée d'une *One Health* (une seule santé), définie par l'*American Veterinary Medical Association* (l'Association américaine de médecine vétérinaire) comme « la collaboration de plusieurs secteurs travaillant aux échelles locale, nationale et mondiale pour améliorer la santé des personnes et des animaux et pour protéger l'environnement » (One Health, 2008 : p. 13), a permis de souligner davantage les effets positifs de la proximité entre les humains et les animaux. Ainsi, Rabinowitz *et al.* (2008), par exemple, s'inspirent de l'initiative *One Health* et maintiennent qu'il ne faut pas voir les animaux comme des menaces pour la santé (la mentalité du « nous vs eux »). Nous devrions plutôt considérer que nous sommes tous exposés à des risques communs, en particulier à ceux liés à l'environnement. Les animaux peuvent être considérés comme des « sentinelles » des risques de maladie chez les humains. Les animaux de compagnie vivent à proximité des humains et peuvent donc s'avérer particulièrement utiles à cet effet. Par exemple, on pense qu'un type de cancer chez le chien provoqué par une exposition à des produits chimiques pour la pelouse ou par la pollution intérieure « peut servir de modèle pour des maladies touchant les enfants qui partagent le même foyer » (Rabinowitz, Odophin & Dein, 2008 : p. 226). Même si cette approche paraît centrée sur l'être humain (en considérant les maladies animales comme un moyen de mieux comprendre les facteurs de risque pour la santé publique humaine), elle pourrait néanmoins contribuer tant au bien-être humain qu'à celui des animaux de compagnie.

### **14.3 Les animaux de compagnie et l'utilisation des ressources**

Deux préoccupations éthiques relatives aux animaux de compagnie sont couramment mentionnées dans le contexte de l'utilisation des ressources destinées aux humains. Tout d'abord, l'alimentation des animaux de compagnie serait en concurrence avec l'alimentation humaine. Ensuite, les grandes quantités de ressources domestiques consacrées aux animaux de compagnie ne pourraient pas être justifiées sur le plan éthique au vu de la faim et de la pauvreté dans le monde.

#### ***14.3.1 Alimentations animale et humaine***

Depuis longtemps, on craint que les animaux de compagnie ne consomment de la nourriture que des humains auraient pu eux-mêmes manger. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, il existait déjà des discussions sur le sujet au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette crainte est certainement nourrie par deux idées différentes. Premièrement, l'idée que les humains pourraient consommer ce que

and otherwise would, eat what companion animals are consuming, and secondly, that there is an overall shortage of food, so that if companion animals are being fed more, what is available for humans is decreasing, or not increasing as fast as it otherwise would.

We will consider these ideas in turn. Most cats and dogs eat commercially produced food, usually a combination of animal products, water, some kind of grains and starches, binders and thickeners, preservatives, and various supplementary nutrients required for health. The ethical concern here is (usually) that the meat or fish protein (rather than the grains and other products) in cat and dog food otherwise could, and perhaps would, be used to feed people. In order to assess this concern, we need to know what meat and fish actually are in pet food.

Animal products in commercial pet food are usually composed from different sources. The food may contain meat left over from production processes, including what is removed from mechanical deboning, and other meat not usually marketed for human consumption (Nestle & Nesheim, 2010). Most commercial dog and cat food also contains meat by-products, including heads, feet, beaks, viscera, lungs, blood, brains, bones: parts not usually eaten in the industrialised West, but sometimes eaten in other areas of the world. Commercial foods also frequently contain animal meals from rendered ingredients with a variety of sources including '4D' meat (classified as being from animals that were dead, dying, diseased or disabled at the time they were inspected), used cooking oil from restaurants, and expired meat from retail sources, as well as unwanted parts of slaughtered animals. These materials are 'rendered' – ground up, heated, sterilised and dehydrated in a process designed to kill viruses and bacteria, and to prevent disease transmission. The process separates out fat and dried protein solids, both of which are then used in companion animal food. Rendered protein meal provides 5–40% of the protein and fats in most commercial cat and dog foods (Aldrich, 2013);

les animaux de compagnie mangent, et le feraient s'ils en avaient l'occasion. Deuxièmement, l'idée qu'il existe une pénurie alimentaire générale de sorte que si les animaux de compagnie consommaient encore plus, la quantité de nourriture disponible pour les humains diminuerait ou n'augmenterait pas aussi vite qu'elle le pourrait dans d'autres circonstances.

Nous examinerons ces deux idées l'une après l'autre. La plupart des chats et des chiens mangent de la nourriture industrielle. Cette nourriture est habituellement constituée d'un mélange de produits animaux, d'eau, d'une sorte de céréales et de féculents, de liants et d'épaississants, de conservateurs et de divers suppléments nutritifs nécessaires à une bonne santé. Sur le plan éthique, ce qui pose (généralement) problème est le fait que la viande et le poisson (et non les céréales et autres aliments) utilisés dans la nourriture pour chats et chiens pourraient être consommés, et le seraient peut-être, par des humains. Afin de comprendre cette préoccupation, nous devons d'abord savoir d'où proviennent réellement la viande et le poisson utilisés dans la nourriture pour animaux de compagnie.

Les produits animaux utilisés dans la nourriture industrielle pour animaux de compagnie proviennent habituellement de différentes sources. Cette nourriture peut contenir des restes de viande issus d'un processus de production, comme de la viande séparée mécaniquement, ainsi que d'autres morceaux de viande qui ne sont généralement pas destinés à la consommation humaine (Nestle & Nesheim, 2010). La plupart du temps, la nourriture industrielle pour chats et chiens contient aussi des sous-produits animaux comme des têtes, des pattes, des becs, des viscères, des poumons, du sang, de la cervelle et des os. Ces produits ne sont généralement pas consommés dans les pays occidentaux industrialisés, mais le sont parfois dans d'autres parties du monde. La nourriture industrielle pour animaux contient aussi fréquemment des farines animales issues de divers produits d'équarrissage comme la viande « 4D » provenant d'animaux morts (*dead*), mourants (*dying*), malades (*diseased*) ou infirmes (*disabled*) lorsqu'ils ont été examinés, de l'huile de cuisson usagée fournie par des restaurants, de la viande périmée provenant du commerce de détail et des morceaux de viande non destinés à la consommation humaine. Ces substances sont « transformées », c'est-à-dire qu'elles sont broyées, chauffées, stérilisées et déshydratées lors d'un processus destiné à éliminer les virus et bactéries et à prévenir la transmission de maladies. Lors de ce processus, la graisse et les protéines déshydratées sont séparées et ensuite utilisées dans la nourriture pour animaux de compagnie. La farine animale issue de l'équarrissage constitue 5 à 40 % des protéines et des graisses présentes dans la majorité de la nourriture industrielle pour chats et chiens (Aldrich, 2013).

about 25% of rendered material in the United States is used for pet food (the rest is used in non-food products such as soap). Cat and dog food also contains fats, including tallow and lard/white grease, which could be eaten by humans, so 'pet food companies may partially compete in the human edible market for this ingredient' (Aldrich, 2006); however, these fats are in plentiful general supply.

Much commercial cat and dog food, then, contains mostly by-products of slaughtered animals that humans do not usually (but could) eat, and rendered products that are not intended for human consumption. So, the production of this kind of companion animal food does not appear to compete directly with the human food supply, given current tastes about which parts of animals are normally eaten.

However, the situation is different with fish protein. Fish-based cat food is often not only made from fish by-products but also from small pelagic forage fish, such as anchovies, mackerel, herring and sardines. Fish meal also mostly comes from fish primarily caught to make the meal, rather than from by-products (Nestle & Nesheim, 2010). Although not a significant part of the diet in the industrialised West, these fish are an important protein source in many developing countries, especially in sub-Saharan Africa. Small pelagic fish also constitute about 12–13% of the diet of marine animals and sea birds (Kaschner et al., 2006); so plausibly, an increase in companion animal consumption of small pelagic fish may impact on wild animal welfare. In addition, these small pelagic fish and fish by-products are increasingly used in aquaculture in the form of fishmeal and fish oil (to feed farmed salmon, in particular). Demand for small pelagic fish both from aquaculture and from pet food has led to increased competition for the resource, as industrial fishing companies take substantial catches, reducing their availability to local people who rely on small pelagic fish,

Environ 25 % des produits d'équarrissage aux États-Unis sont utilisés dans la nourriture pour animaux de compagnie (le reste est utilisé dans des produits non alimentaires comme le savon). La nourriture pour chats et chiens contient aussi des graisses, telles que le suif, le saindoux ou la graisse blanche, qui peuvent être consommées par les humains. Ainsi, « il se peut que l'industrie de l'alimentation pour animaux de compagnie soit en partie en concurrence avec le marché de l'alimentation humaine pour cet ingrédient » (Aldrich, 2006). Cependant, ces graisses se trouvent en abondance dans l'alimentation générale.

La plupart des marques industrielles de nourriture pour chats et chiens contiennent donc principalement des sous-produits animaux que les humains ne consomment habituellement pas (alors qu'ils le pourraient) ainsi que des produits d'équarrissage qui ne sont pas destinés à la consommation humaine. Par conséquent, au vu des morceaux de viande qui sont actuellement consommés, la production de ce genre de nourriture pour animaux de compagnie ne semble pas être en concurrence directe avec l'alimentation humaine.

Toutefois, la situation est différente pour le poisson. La nourriture pour chats contenant du poisson n'est souvent pas uniquement constituée de sous-produits de poisson. Elle contient aussi souvent des petits poissons fourrages pélagiques comme l'anchois, le maquereau, le hareng et la sardine. De plus, la farine de poisson est principalement produite à partir de poissons pêchés pour produire cette farine et non à partir de sous-produits (Nestle & Nesheim, 2010). Même s'ils ne constituent pas une part significative du régime alimentaire des pays occidentaux industrialisés, ces poissons sont une source de protéines importante dans de nombreux pays en voie de développement, notamment en Afrique subsaharienne. Les petits poissons pélagiques constituent également environ 12 à 13 % du régime alimentaire des animaux et des oiseaux marins (Kaschner et al., 2006). Ainsi, une augmentation de la consommation de petits poissons pélagiques par les animaux de compagnie peut avoir un impact sur le bien-être des animaux sauvages. De plus, les petits poissons pélagiques et les sous-produits de poisson sont de plus en plus utilisés en pisciculture sous la forme de farine de poisson ou d'huile de poisson (notamment pour nourrir les saumons d'élevage). La demande en petits poissons pélagiques tant en pisciculture que dans l'industrie de la nourriture pour animaux de compagnie a entraîné une concurrence accrue pour cette ressource. En effet, les prises des entreprises de pêche industrielles sont considérables et réduisent ainsi le stock disponible pour la population locale qui dépend des petits poissons pélagiques, transférant



and plausibly shifting the allocation of the resource from people (and wild animals) to cats (Tacon & Metian, 2009). At present, although aquaculture is a far bigger consumer of small pelagic fish than the cat food industry, the cat food industry's consumption of fish is growing (though accurate statistics are hard to come by), and so cat food production may also constrain the growth of the human farmed fish supply. In 2002, according to DeSilva & Turchini (2008), the cat food industry used 2,478,520 tonnes of raw forage fish – this much fish made into fishmeal, they claim, could have supported a doubling in global farmed salmon production. And an increase in global farmed salmon means more food for people. So, indirectly, wild pelagic fish now fed to cats *could* feed people, via farmed salmon (although, obviously, expansion of fish farming depends on much more just than availability of fishmeal).

A second issue here is particularly interesting. Some dog and cat owners do not want to feed their animals rendered meals, meat by-products, binders and preservatives: food that they would not eat themselves. Their concern is that the low-grade meat by-product and rendered meat meal in commercial pet foods threaten their companions' health: if pets are family members, it might be argued, they should be fed like the rest of the family. As an alternative to standard commercial foods, then, these owners buy ultra-premium pet foods, or make pet food at home from meat and fish of a quality they are willing to eat themselves. This practice does take food from the human food supply, with the goal of improving companion animal welfare. Of course, it is very unlikely that any particular food item fed to an animal companion would otherwise have been redirected to a human being in need. But direct diversion of food from human beings to companion animals may not be all that is at stake; it is possible, for instance, that an increase in demand for human food for companion animals could lead to an increase in food prices, making food less accessible to those living in poverty.

Thinking about food prices indicates just how complex this issue is (too complex to be considered in any detail here).

vraisemblablement l'allocation des ressources des humains (et des animaux sauvages) aux chats (Tacon & Metian, 2009). Même si la demande en petits poissons pélagiques est actuellement bien plus élevée en pisciculture que dans l'industrie de la nourriture pour chats, la consommation de poissons de cette dernière augmente (même si les chiffres exacts sont difficiles à rassembler). Il se peut donc que la production de nourriture pour chats limite aussi la croissance du stock de poissons d'élevage destinés à l'alimentation humaine. Selon DeSilva & Turchini (2008), l'industrie de la nourriture pour chats a utilisé 2 4478 520 tonnes de poissons fourrages crus en 2002. Ils affirment que cette quantité de poissons, transformés en farine, aurait pu permettre de doubler la production mondiale de saumons d'élevage, ce qui aurait représenté plus de nourriture pour la population. Ainsi, les poissons pélagiques sauvages qui servent de nourriture aux chats *pourraient* indirectement nourrir les humains en servant de nourriture aux saumons d'élevage (bien sûr, l'expansion de la pisciculture dépend de bien plus de facteurs que de la simple quantité de farine de poisson disponible).

Un autre aspect du problème est particulièrement intéressant. Certains propriétaires de chats et de chiens ne veulent pas nourrir leur animal avec des farines issues de l'équarrissage, des sous-produits animaux ou des liants et des conservateurs, car eux-mêmes n'en mangeraient pas. Ils craignent que les sous-produits de viande de basse qualité et la farine de viande présents dans la nourriture pour animaux n'affectent la santé de leur animal. On pourrait dire que si les animaux de compagnie sont des membres de la famille, il faut les nourrir comme tels. Ces propriétaires achètent ainsi de la nourriture pour animaux de première qualité comme alternative à la nourriture industrielle, ou préparent cette nourriture eux-mêmes à partir de poisson ou de viande de qualité qu'ils pourraient eux-mêmes manger. Cette pratique, dont le but est d'améliorer le bien-être des animaux de compagnie, puise bel et bien dans les ressources de l'alimentation humaine. Bien sûr, il est très peu probable qu'un aliment normalement destiné à un animal de compagnie ait été donné à un être humain dans le besoin s'il n'avait pas été consommé par cet animal. Toutefois, il existe certainement d'autres enjeux que le seul détournement de la nourriture destinée aux êtres humains au profit des animaux de compagnie. Par exemple, il est possible que l'augmentation de la demande en nourriture destinée aux humains pour nourrir les animaux de compagnie entraîne une augmentation du prix de la nourriture, rendant celle-ci moins accessible aux personnes qui vivent dans la pauvreté.

Cette réflexion sur le prix de la nourriture démontre à quel point ce problème est complexe (trop complexe pour être abordé en détail dans ce livre).

Underpinning worries about diverting food from the human food supply to companion animals is the concern that there is, or will soon be, an overall shortage of food in the world (if there were no concern about food supply, presumably the diversion issue would not matter). In absolute terms, though, it can be claimed that there is ‘enough food in the world today for everyone to have the nourishment necessary for a healthy and productive life’ (WFP, 2014). However, this obviously does not mean that no problems exist: some people cannot access sufficient food, others can access it, but cannot afford to buy it; a substantial proportion of it is wasted in production, transportation (or lack of transportation) and in the home, and there are significant concerns about future availability of food with growing human populations. So, even if there is no absolute shortage of food, some individuals and communities, now and in the future, will not have enough of it.

Given the complexity of all these factors, though, it is very difficult to say what effect current demand for cat and dog food has on global food markets, nor what effect it might have in the future, not least because what the future holds for global food markets is itself very unclear. As suggested, direct competition between human food and companion animal food is not all that is at stake, as demand for companion animal food could impact the human food market in different ways. Nonetheless, at present, there is no substantial evidence that cat and dog food is in any major way competing with, or having serious impacts on, the human food supply.

#### ***14.3.2 The opportunity cost of companion animals***

The second concern here is much more general: that, given that so many people are impoverished, the amount that is spent on companion animals by their owners cannot be justified. In support of this claim, the huge cumulative sums spent to support companion animals are often cited, for example, the \$53 billion Americans spent on their pets in 2012 (APPA, n.d.).

Les préoccupations concernant le détournement de la nourriture destinée aux humains au profit des animaux de compagnie émanent de la crainte qu'il y ait, maintenant ou bientôt, une pénurie alimentaire mondiale (cette question de détournement ne poserait sans doute pas de problème si l'on ne s'inquiétait pas pour l'approvisionnement alimentaire). En termes absolus, on peut toutefois soutenir qu'il y a « actuellement assez de nourriture dans le monde pour que chacun soit suffisamment bien nourri et mène une vie saine et active » (WFP, 2014). Cela ne signifie évidemment pas qu'il n'y a aucun problème : certaines personnes n'ont pas accès à la nourriture en suffisance, d'autres y ont accès, mais n'ont pas les moyens de l'acheter et une grande partie de cette nourriture est gaspillée durant sa production, son transport (ou par son absence) ou dans nos foyers. De plus, l'accroissement de la population humaine suscite de grandes inquiétudes quant à la disponibilité alimentaire dans le futur. Ainsi, même s'il n'est pas question d'une pénurie alimentaire générale, certains individus et communautés n'ont pas assez de nourriture ou n'en auront pas assez à l'avenir.

Face à la complexité de tous ces facteurs, il est cependant très difficile de déterminer quelles sont les conséquences de la demande actuelle en nourriture pour chats et chiens sur les marchés de l'alimentation mondiaux ou quelles seront ses conséquences dans le futur, notamment parce que l'avenir de ces marchés est lui-même très incertain. Comme nous l'avons déjà remarqué, la concurrence directe entre l'alimentation humaine et l'alimentation des animaux de compagnie n'est pas le seul enjeu. La demande en nourriture pour animaux de compagnie peut en effet avoir différentes conséquences sur le marché de l'alimentation humaine. Cependant, il n'existe actuellement aucune preuve concrète qui montre que l'alimentation pour chats et chiens est une grande concurrente de l'alimentation humaine ou qu'elle a des répercussions sérieuses sur celle-ci.

#### ***14.3.2 Le coût d'opportunité des animaux de compagnie***

Cette deuxième préoccupation est bien plus générale. Compte tenu du grand nombre de personnes vivant en situation de pauvreté, les sommes d'argent dépensées par des propriétaires pour leurs animaux de compagnie ne peuvent pas être justifiées. Pour soutenir cette affirmation, on cite souvent les énormes sommes d'argent cumulées qui sont dépensées pour les animaux de compagnie. Par exemple, les Américains ont dépensé 48 milliards d'euros pour leurs animaux de compagnie en 2012 (APPA, n.d.).

If this money were instead spent on assisting those in poverty, it is argued, human welfare could be substantially improved. So, companion animals have, in this sense, a high opportunity cost, in that the money spent on them could instead be spent on making life better for people.

Hadley and O'Sullivan (2009) develop a more systematic version of this argument. Their starting premise is: 'there's an emerging philosophical consensus that people in affluent nations are obliged to help distant strangers in dire need'. Drawing on pioneering work by the philosopher Singer (1972), they argue that just as someone who sees a child drowning in a nearby pond should rescue it, so a reasonably affluent person should rescue a child starving in a distant country, as neither method of death (drowning rather than starving), nor physical distance, is relevant to our moral obligations. We should give, Hadley and O'Sullivan argue, at least a 'reasonable amount' to those in need – which means diverting money from alternative spending on luxuries. Here, Hadley and O'Sullivan do not argue that companion animals should not be kept at all, but rather that our spending on them should be confined to meeting their basic needs. First, they argue, animals cannot appreciate luxury goods, so spending on these goods cannot be justified. And secondly, they maintain (adopting a view we discussed in Chapter 5) that while dogs and cats are conscious and can feel pain, they are not self-conscious, so death (as the end of self) does not matter to them. Given this, expensive veterinary care to keep companion animals alive cannot be ethically justified, as the animals themselves do not have an interest in it; if they are in incurable pain, they should be euthanased.

When considerations of animal cognition are taken into account, veterinary expenditure which extends an animal's life, at considerable cost, can be cast as just another example of luxury expenditure designed to satisfy the preferences of the purchaser.

(Hadley & O'Sullivan, 2009: p. 369)

On soutient que si cet argent était dépensé pour aider les personnes en situation de pauvreté, le bien-être humain pourrait être fortement amélioré. Ainsi, les animaux de compagnie ont un coût d'opportunité élevé dans le sens où l'argent que l'on dépense pour eux pourrait être utilisé pour améliorer la vie des humains.

Hadley et O'Sullivan (2009) ont élaboré une version plus systématique de cet argument. Leur prémisse est la suivante : « En philosophie, un consensus s'est ébauché en ce qui concerne l'obligation de la population des pays riches d'aider des étrangers de pays lointains qui sont dans le besoin ». En s'inspirant du travail novateur de Peter Singer (1972), ces deux auteurs maintiennent que tout comme une personne voyant un enfant se noyer dans un lac voisin se doit de le sauver, une personne raisonnablement aisée se doit de sauver un enfant qui meurt de faim dans un pays lointain. En effet, ni la cause de la mort (la noyade plutôt que la famine) ni la distance physique n'ont d'influence sur nos obligations morales. Selon Hadley et O'Sullivan, nous devrions donner au moins « une somme raisonnable » aux personnes dans le besoin, ce qui signifie que nous devons dépenser moins dans des produits de luxe. Hadley et O'Sullivan ne prétendent pas que les animaux de compagnie devraient être interdits. Les deux auteurs pensent plutôt que nos dépenses pour eux doivent se limiter à la satisfaction de leurs besoins fondamentaux. Tout d'abord, soutiennent-ils, il n'est pas justifié de dépenser de l'argent dans des produits de luxe pour nos animaux de compagnie, car ceux-ci ne peuvent pas en apprécier la valeur. Ensuite, les deux auteurs maintiennent (en adoptant un point de vue que nous avons abordé au chapitre 5) que même si les chiens et les chats sont conscients et peuvent ressentir la douleur, ils ne sont pas doués d'une conscience de soi et la mort (en tant que fin de leur existence) n'a donc aucune importance à leurs yeux. En considérant cela, il n'est pas éthiquement justifié de payer des soins vétérinaires onéreux pour garder un animal de compagnie en vie, car celui-ci n'y a lui-même pas d'intérêt. Si un animal souffre et ne peut pas être soulagé, il doit être euthanasié.

Lorsqu'on prend en compte la cognition animale, des frais vétérinaires considérables pour prolonger la vie d'un animal peuvent être considérés comme une autre dépense de luxe faite pour satisfaire les préférences d'un acheteur.

(Hadley & O'Sullivan, 2009 : p. 369)

As this quotation suggests, the goal here is not to pick out spending on companion animals as different and less justified than other kinds of luxury spending, nor is this an argument against keeping companion animals at all (though it is easy to see how this could be a logical extension of their view). Hadley and O’Sullivan work from a basically utilitarian premise that much more benefit overall could be gained by helping to relieve distant human suffering, than in preserving the life of an animal that has no sense of its own self anyway.

Obviously this argument, and others like it (with respect to spending on food, drugs, etc. for companion animals), is controversial in a number of ways. As was noted in Chapter 5, on some views, death does matter to cats and dogs; but while affirming this would undermine Hadley and O’Sullivan’s argument against expensive life-preserving veterinary care, it would not counter their objection to general ‘unnecessary spending’ on animal companions. Some ethicists deny that we have duties to help those who are in dire need, unless we are in some way responsible for that neediness; or that even if we have such duties, giving aid is not the best way of performing them. So, they would reject the basic ethical premise, even if they accepted the empirical one. Yet others will argue that there are plenty of other areas on which people could target spending reductions (such as on car ownership or alcohol consumption) rather than on life-saving medical interventions for companion animals. From a utilitarian perspective, cutting down spending on companion animals is unlikely to be the most efficient way to generate more utility, given that many other objects of expenditure are less likely to generate positive utility – and may even generate negative utility. Most pragmatically, it might be argued that as it is unlikely that most affluent people would otherwise give this money to assist the distant poor (and might spend it on other consumer goods!), they may as well spend it on veterinary care for their companion animals.

Inasmuch as arguments like Hadley and O’Sullivan’s encourage affluent individuals to consider their spending priorities, they are important. However, in targeting companion animals, these arguments seem problematic,

Comme cette citation le suggère, les deux auteurs ne pensent pas que les dépenses pour nos animaux de compagnie sont différentes d'autres types de dépenses de luxe ou moins justifiées que celles-ci. Ils n'ont pas non plus voulu avancer un argument contre les animaux de compagnie (même s'il est facile de comprendre pourquoi il pourrait s'agir de la suite logique de leurs pensées). Hadley et O'Sullivan travaillent selon un principe essentiellement utilitariste. Ils pensent que l'on pourrait obtenir bien plus d'avantages en soulageant la souffrance d'humains de pays lointains qu'en prolongeant la vie d'un animal qui n'est de toute façon pas doué d'une conscience de soi.

Évidemment, cet argument, et d'autres semblables (en rapport avec les dépenses pour la nourriture, les médicaments, etc. de nos animaux de compagnie), est controversé pour différentes raisons. Comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre 5, la mort importe bel et bien pour les chats et les chiens selon certains points de vue. Même si cette affirmation infirme l'argument de Hadley et O'Sullivan contre les soins vétérinaires onéreux pour garder un animal en vie, elle n'est pas en opposition avec leur rejet des « dépenses superflues » pour les animaux de compagnie. Certains éthiciens rejettent l'idée que nous avons l'obligation d'aider les personnes en situation d'extrême pauvreté à moins que nous ne soyons nous-mêmes responsables de cette précarité. Ils affirment aussi que même si nous avons bel et bien cette obligation, apporter son aide financière n'est pas le meilleur moyen de la respecter. Ainsi, tout en acceptant la prémisse empirique de cet argument, ils en rejettent la prémisse éthique. D'autres maintiennent toutefois que nous pourrions réduire nos dépenses dans de nombreux autres domaines (comme les voitures ou l'alcool) plutôt que de limiter nos dépenses dans des interventions médicales vitales pour les animaux de compagnie. D'un point de vue utilitariste, limiter nos dépenses pour nos animaux de compagnie n'est sans doute pas le moyen le plus efficace pour générer plus d'utilité étant donné que de nombreux autres types de dépenses sont moins susceptibles de générer de l'utilité positive et peuvent même générer de l'utilité négative. D'un point de vue pratique, on peut faire valoir que la plupart des gens aisés ne donneraient pas cet argent pour aider des étrangers en situation de pauvreté (et pourraient le dépenser dans d'autres biens de consommation !) et qu'ils peuvent donc tout aussi bien le dépenser pour payer les soins vétérinaires de leurs animaux de compagnie.

Les arguments semblables à celui avancé par Hadley et O'Sullivan sont importants dans la mesure où ils encouragent les personnes aisées à revoir leurs priorités financières. Cependant, en prenant pour cible les animaux de compagnie, ces arguments semblent problématiques,



in particular as they do not fully take on board the significance of human attachment to companion animals (see Chapters 3 and 12). That many owners seriously consider expensive life-saving surgery for their companions flows from the intensity of their attachment to them. A world in which owners would cheaply euthanase their sick or injured companion animals would be a world in which the attachment humans typically feel towards their companion animals was considerably weaker. Such weaker attachment would likely have other implications for companion animal welfare that Hadley and O’Sullivan would themselves find problematic.

#### **14.4 Companion Animals, Sustainability, and the Environment**

A further set of ethical worries concerns the environmental impacts of companion animals. There are different kinds of concerns here, and the concerns vary with respect to cats and dogs, and companion birds (see Section 14.4.2). We divide these concerns into two groups: one relating to resource use and waste, and the other to predation on wildlife. A significant feature of these environmental concerns is that attempting to resolve some of them either exacerbates other concerns, or creates potential risks for human or companion animal welfare.

##### ***14.4.1 Resource use and waste***

Worries that the pet food industry competes with, or negatively impacts, the human food supply, as we have seen, are only partially justified, as much of the animal-based content in popular commercial pet food brands is not normally consumed by people. However, other concerns around pet food focus on its environmental sustainability. Does the production of pet food, for instance, have a high carbon footprint or draw on particular non-food resources that are scarce and non-renewable? Concern about these questions has been most strongly voiced in Robert and Brenda Vale’s book *Time to eat the dog? The real guide to sustainable living* (Vale & Vale, 2009). Here the authors attempted to calculate the environmental cost of feeding pets of different sizes in terms of their ‘eco footprints’ – the amount of land that would be needed to support them. The New Scientist summarised this:

en particulier parce qu'ils ne tiennent pas pleinement compte de l'importance que revêt l'attachement des êtres humains pour leurs animaux de compagnie (voir chapitres 3 et 12). Le fait qu'autant de propriétaires envisagent sérieusement une opération coûteuse pour sauver la vie de leur animal de compagnie découle de l'intensité de leur attachement pour lui. Un monde dans lequel les propriétaires euthanasieraient tout bonnement leur animal malade ou blessé serait un monde dans lequel l'attachement des humains pour leurs animaux de compagnie serait généralement beaucoup plus faible. Un attachement aussi faible peut avoir d'autres implications sur le bien-être des animaux de compagnie que Hadley et O'Sullivan trouveraient eux-mêmes problématiques.

#### **14.4 Les animaux de compagnie, la durabilité et l'environnement**

L'impact des animaux de compagnie sur l'environnement suscite d'autres inquiétudes sur le plan éthique. Les préoccupations sont multiples et varient selon qu'un chien, un chat ou un oiseau de compagnie est impliqué (voir sous-section 14.4.2). Nous pouvons diviser ces préoccupations en deux catégories : la première catégorie est liée à l'utilisation et au gaspillage des ressources et la deuxième est liée à la prédation sur des espèces sauvages. Ces problèmes environnementaux sont particuliers, car essayer de les résoudre exacerberait d'autres problèmes ou mettrait potentiellement à risque le bien-être des humains ou des animaux de compagnie.

##### ***14.4.1 L'utilisation et le gaspillage des ressources***

Comme nous l'avons constaté, il est seulement en partie justifié de penser que l'industrie de la nourriture pour animaux est en concurrence avec l'alimentation humaine ou qu'elle l'impacte négativement. En effet, la majorité des produits animaux contenus dans la nourriture pour animaux industrielle ne sont habituellement pas consommés par les êtres humains. Cependant, d'autres inquiétudes liées à la nourriture pour animaux de compagnie concernent sa durabilité sur le plan environnemental. Par exemple, la production de celle-ci laisse-t-elle une empreinte carbone élevée ou utilise-t-elle des ressources non alimentaires qui sont rares et non renouvelables ? Ces questions ont très notamment été développées dans le livre *Time to eat the dog ? The real guide to sustainable living* de Robert et Brenda Vale (Vale & Vale, 2009). Dans ce livre, les auteurs ont tenté de calculer le coût environnemental de l'alimentation d'animaux de compagnie de différentes tailles. En d'autres termes, ils ont calculé leur « empreinte écologique », c'est-à-dire la surface de terre dont ils ont besoin pour vivre. Le magazine scientifique *The New Scientist* a résumé leur étude comme suit :

The Vales analysed the ingredients of common brands of pet food. They calculated, for example, that a medium-sized dog would consume 90 grams of meat and 156 grams of cereals daily in its recommended 300-gram portion of dried dog food. At its pre-dried weight, that equates to 450 grams of fresh meat and 260 grams of cereal. That means that over the course of a year, Fido wolfs down about 164 kilograms of meat and 95 kilograms of cereals. It takes 43.3 square metres of land to generate 1 kilogram of chicken per year –far more for beef and lamb – and 13.4 square metres to generate a kilogram of cereals. So that gives him a footprint of 0.84 hectares. For a big dog such as a German shepherd, the figure is 1.1 hectares.

(Ravilious, 2009: p. 46)

A cat, they calculated, has a lower (but still fairly substantial) eco-footprint of 0.15 hectares.

These figures, though, are somewhat misleading (as the Vales note in passing) as they imply that the animal products in commercial cat and dog food are, as it were, animal products specially produced for cats and dogs. But the rendered meat products and meat by-products fall into a different category. The National Renderers Association in the United States claims that rendering in fact converts inedible animal by-products and other materials into 11 billion pounds of reclaimed animal fat annually, and comments:

The use of rendered fat is a concentrated source of energy for animal and poultry feeds as well as a high quality feedstock for biodiesel. Undoubtedly, the rendering process provides the most logical and environmentally acceptable approach for recycling animals and inedible material into usable commodities.

(National Renderers Association, n.d.)

On this basis, the eco-footprint for animals eating these kinds of commercial foods is significantly lower than the Vales' calculations suggest, as using rendered animal products, and meat by-products in pet food, does not create new demand.

Robert et Brenda Vale ont analysé les ingrédients de marques populaires de nourriture pour animaux. Par exemple, ils ont déterminé qu'un chien de taille moyenne consomme quotidiennement 90 grammes de viande et 156 grammes de céréales dans sa portion recommandée de 300 grammes d'aliments secs. Cela correspond à 450 grammes de viande fraîche et à 260 grammes de céréales non déshydratés. Cela signifie qu'en un an, un chien moyen engloutit environ 164 kilogrammes de viande et 95 kilogrammes de céréales. 43,3 mètres carrés de terre par an sont nécessaires pour produire 1 kilogramme de viande de poulet (bien plus sont nécessaires pour de la viande de bœuf et d'agneau) et 13,4 mètres carrés sont nécessaires pour produire 1 kilogramme de céréales. Un chien utilise ainsi 0,84 hectare. Pour un gros chien de type berger allemand, cette empreinte écologique s'élève à 1,1 hectare.

(Ravilious, 2009 : p. 46)

Ils ont aussi estimé qu'un chat a une empreinte écologique moindre (mais tout de même assez considérable) de 0,15 hectare.

Ces chiffres sont toutefois quelque peu trompeurs (comme les auteurs l'ont signalé en passant), car ils ont été obtenus en supposant que les produits animaux présents dans la nourriture industrielle pour chats et chiens sont pour ainsi dire produits uniquement pour ceux-ci. Ce n'est cependant pas le cas de la viande issue de l'équarrissage et des sous-produits animaux. La *National Renderers Association* (l'Association nationale des équarrisseurs) aux États-Unis soutient que l'équarrissage permet en réalité de transformer chaque année des sous-produits animaux non comestibles et autres substances en 5 milliards de kilos de graisse animale utilisable. L'association affirme :

La graisse issue de l'équarrissage est un concentré d'énergie dans l'alimentation des volailles et d'autres animaux et constitue aussi une matière première de haute qualité pour le biodiesel. Il ne fait aucun doute que l'équarrissage est la solution la plus logique et la plus acceptable sur le plan environnemental lorsqu'il s'agit de transformer des animaux et des substances non comestibles en produits utilisables.

(National Renderers Association, n.d.)

Compte tenu de cette information, l'empreinte écologique des animaux mangeant ce genre de nourriture industrielle est bien moins élevée que celle estimée par Robert et Brenda Vale. L'utilisation de produits d'équarrissage et de sous-produits animaux dans la nourriture pour animaux ne crée en effet pas plus de demande.

But (as with competition with the human food supply) this is not true of animals eating ultra-premium foods or home-made diets; even regular commercial foods have some meat, fish and other ingredients such as cereals that do put pressure on the environment. There is also the energy cost of manufacturing, packaging and transporting pet food to consider. These are not the only environmental costs of looking after pets on a day-to-day basis – waste is another concern.

While keeping cats indoors may, as we suggest subsequently, protect significant environmental values, and reduce the transmission of disease, indoor cats must use cat litter, and the production of most litters has negative environmental impacts. Traditionally, and still most popularly, cat litter is made from bentonite clay or fuller's earth that is strip-mined, and then processed at high temperatures. But reclamation and re-vegetation of these strip-mined sites have been very difficult to achieve (Schuman,1999). The silica for silica gel cat litter, a common alternative cat litter, is also mined in damaging ways. More recent 'green' litters are made from organic substances such as reclaimed sawdust, corn, wheat and recycled paper. These are in origin less environmentally problematic, but still need processing and transportation.

In addition to production, disposal of both litter and faeces of indoor and outdoor cats is problematic. As discussed previously, cat faeces is a potential source of infectious organisms and zoonotic diseases, such as *Toxoplasma gondii* – so, flushing and composting of cat faeces are environmentally problematic. The alternative is to seal cat faeces and contaminated litter in a plastic bag, put in the trash and send it to landfill. Once encased in plastic, though, even organic cat litter that is in principle biodegradable does not degrade; given the millions of cats in Europe and North America, this creates a significant waste burden. So, different environmental concerns – zoonotic disease versus the burden of waste – point towards different actions. In the United States at least, the welfare risk from disease is usually argued to outweigh the waste burden of putting feline waste in the landfill.

Toujours est-il que la nourriture pour animaux de première qualité ou faite maison est en concurrence avec l'alimentation humaine. Même les marques populaires de nourriture industrielle contiennent de la viande, du poisson et d'autres ingrédients, comme des céréales, qui exercent une pression sur l'environnement. Il faut aussi prendre en compte le coût énergétique de la production, du conditionnement et du transport de la nourriture pour animaux. S'occuper d'animaux de compagnie au quotidien implique également d'autres coûts environnementaux, comme celui lié aux déchets.

Comme nous l'avons déjà dit, garder son chat à l'intérieur est un moyen de protéger l'environnement et de réduire le risque de transmission de maladies. Toutefois, les chats d'intérieur utilisent de la litière et sa production a souvent des conséquences négatives sur l'environnement. Habituellement, une litière est faite d'argile bentonite ou d'argile smectique extraite de mines à ciel ouvert puis traitée à haute température. La réhabilitation et la revégétalisation de ce genre de sites sont cependant très difficiles à atteindre (Schuman, 1999). La silice utilisée dans les litières pour chats en gel de silice est une alternative fréquente à la litière traditionnelle, mais son extraction est aussi destructrice. Les litières « écologiques », plus récentes, sont faites de substances biologiques, telles que de la sciure réutilisée, du maïs, du blé ou du papier recyclé. À l'origine, ces substances sont moins problématiques sur le plan environnemental, mais elles doivent tout de même être traitées et transportées.

En plus des problèmes liés à la production, l'élimination de la litière et des fèces des chats d'intérieur et d'extérieur pose aussi problème. Comme précédemment mentionné, les fèces des chats sont une source potentielle de zoonoses et d'organismes infectieux tels que le protozoaire *Toxoplasma gondii*. Ainsi, jeter les fèces d'un chat dans une toilette ou dans un compost est problématique sur le plan environnemental. Une solution pour les éliminer est de mettre les fèces du chat et la litière usagée dans un sachet en plastique fermé hermétiquement et de jeter ce sachet dans une poubelle qui sera envoyée dans une décharge. Toutefois, la litière, une fois enfermée dans du plastique, ne se décompose pas, même celle qui est en principe biodégradable. Compte tenu des millions de chats en Europe et en Amérique du Nord, cela crée un volume de déchets considérable. Des problèmes environnementaux différents (les maladies zoonotiques et le volume de déchets) exigent différentes actions. Aux États-Unis du moins, on estime généralement que les risques présentés par les zoonoses pour le bien-être l'emportent sur le problème des déchets supplémentaires que les déjections félines constituent dans une décharge.

Dog faeces, which does not carry *Toxoplasma gondii*, can normally be flushed or digested in a small dog waste disposal system.

Cats and dogs, then, clearly use resources that add to global environmental problems such as habitat destruction and climate change. They also create waste that is environmentally damaging. This is without considering the environmental impacts of the rest of the pet market: collars, leads, baskets, balls, cages, toys, treats, dog apparel, fences, pharmaceuticals, food supplements, shampoos, brushes, scratch posts, burial caskets. It is this combination of food, waste production, and consumer goods that Erik Assadourian has in mind when commenting:

With a human population of 7.2 billion and a dog and cat population now in the hundreds of millions (it's estimated at 179m in the US alone), the Earth cannot sustain these populations – especially as a growing percentage of pets live their lives as ravenous consumers.

(Assadourian, 2014)

This claim, though, seems extreme. Certainly, companion animals have environmental impacts (though the environmental impacts of an additional cat or dog pale into insignificance in comparison with the environmental impacts of adding an additional human being, in the industrialised Western nations, at least). While cats and dogs obviously need to eat and defecate, if owners choose, the environmental impacts of both these activities can be reduced, especially in the case of dogs. Much of the commercial market in pet merchandise is not necessary, and could be reduced or eliminated – there is no reason why animal companions should be 'ravenous consumers'; though if cats are kept indoors (see the following subsection), the provision of toys and scratching posts does become more important for welfare. However, it is also worth pointing out that if people reduce or stop spending on companion animals, they would presumably spend their freed-up resources on

Les fèces des chiens, qui ne contiennent pas le protozoaire *Toxoplasma gondii*, peuvent être habituellement jetées dans les toilettes ou dans un système d'élimination de déjections pour petits chiens.

Il est donc clair que les chats et les chiens utilisent des ressources, ce qui empire certains problèmes environnementaux comme la destruction de l'habitat et le changement climatique. Ils produisent aussi des déchets qui sont destructeurs pour l'environnement. C'est sans parler de l'impact environnemental du reste du marché des animaux de compagnie qui produit des colliers, des laisses, des paniers, des balles, des cages, des jouets, des friandises, des vêtements pour chiens, des barrières, des produits pharmaceutiques, des compléments alimentaires, des shampoings, des brosses, des grattoirs pour chats ou des cercueils. C'est cette combinaison de nourriture, de production de déchets et de biens de consommation qu'Erik Assadourian a à l'esprit lorsqu'il affirme :

Avec une population humaine de 7,2 milliards d'individus et une population de chats et de chiens qui s'élève maintenant à des centaines de millions d'individus (elle est estimée à 179 millions d'individus rien qu'aux États-Unis), la Terre n'a pas les ressources nécessaires pour maintenir ces populations, en particulier parce qu'un nombre croissant d'animaux de compagnie deviennent des consommateurs voraces.

(Assadourian, 2014)

Cependant, cette affirmation semble extrême. Bien sûr, les animaux de compagnie ont un impact sur l'environnement, mais l'impact environnemental d'un chat ou d'un chien supplémentaire est insignifiant par rapport à celui d'un être humain supplémentaire (dans les pays occidentaux industrialisés du moins). Même si les chats et les chiens doivent évidemment manger et déféquer, l'impact environnemental de ces deux besoins, en particulier de ceux d'un chien, peut être réduit si les propriétaires en font le choix. La majorité des biens de consommation pour les animaux de compagnie est en grande partie superflue et pourrait être limitée ou éliminée. En effet, les animaux de compagnie n'ont pas à être des « consommateurs voraces ». Toutefois, mettre des jouets et des grattoirs à la disposition d'un chat d'intérieur est bel et bien important pour son bien-être (voir la sous-section suivante). Cela étant dit, il est également important de noter que si les propriétaires limitaient ou supprimaient leurs dépenses pour leurs animaux de compagnie, ils dépenseraient sans doute l'argent économisé dans



something else; there is no obvious reason to think that the alternatives would be more 'environmentally friendly'.

In summary, then, ethical arguments that we should not keep companion animals at all, because the practice is unsustainable and the environmental costs too high, seem somewhat overblown, especially given the environmental impacts of other common practices such as driving cars or going on vacations overseas. That is not to say there would not be environmental benefits from, for instance, more companion animal sharing schemes, choosing smaller, less resource-intensive dogs, considering the environmental impacts of purchasing and waste disposal decisions, and cutting back consumer spending on animal companions. All of these could mitigate the environmental impacts of animal companions, though they would only bring overall environmental benefits if the money saved was not spent on alternative consumer goods instead.

However, there is one further, important area of environmental concern to consider here: negative impacts of animal companions on wildlife, other than contributing to the spread of disease. We consider two aspects of this concern here: more briefly, the impact of former animal companions that compete with native wildlife for resources and, more extensively, companion animal wildlife predation, in particular by outdoor cats.

quelque chose d'autre et il n'existe aucune raison de penser que les alternatives choisies seraient meilleures pour l'environnement.

En résumé, il paraît quelque peu excessif de s'opposer éthiquement aux animaux de compagnie parce qu'ils ne sont pas durables et que les coûts environnementaux sont trop élevés, particulièrement compte tenu de l'impact environnemental d'autres activités courantes comme conduire une voiture ou partir en vacances à l'étranger. Nous pourrions tout de même obtenir des avantages sur le plan environnemental s'il existait, par exemple, plus de programmes de partage d'animaux de compagnie, si nous choisissons des chiens plus petits qui utilisent moins de ressources, si nous réfléchissons à l'impact environnemental de nos achats et à nos décisions quant à l'élimination des déchets ou si nous limitons nos dépenses de consommation pour nos animaux de compagnie. Toutes ces actions pourraient atténuer l'impact environnemental des animaux de compagnie, mais n'apporteraient d'avantages sur le plan environnemental que si l'argent économisé n'était ensuite pas dépensé pour acheter d'autres biens de consommation.

Néanmoins, il nous faut aborder un autre problème environnemental important : les répercussions négatives des animaux de compagnie sur la nature, autres que leur contribution à la propagation de maladies. Nous discuterons de deux aspects du problème. D'abord, nous aborderons plus brièvement la concurrence qu'il existe entre les animaux de compagnie redevenus sauvages et les animaux sauvages indigènes pour les ressources et ensuite, nous discuterons plus en détail de la prédation des animaux de compagnie sur la faune sauvage, en particulier par les chats d'extérieur.

---

<sup>i</sup> URL : <http://laterredabord.fr/?p=14705> (consulté le 10 janvier 2020).

<sup>ii</sup> Maris, Virginie. *Philosophie de la biodiversité : Petite éthique pour une nature en péril*. Paris, Buchet-Chastel, 2010, 224 p.

<sup>iii</sup> Regan, Tom, Utria Enrique. *Les droits des animaux*. Paris, Hermann, 2013, p. 479.

<sup>iv</sup> Regan, Tom. « Pour les droits des animaux », Transl. Eric Moreau. In *Cahiers antispécistes*, 5, 1992.

## 4. Commentaire de linguistique contrastive

### 4.1. La juxtaposition lexicale

Comme je l'ai mentionné auparavant, ma traduction se veut essentiellement ciblisme. Toutefois, la présence de l'étranger n'a pas totalement été gommée du texte cible. Ce n'est pas si surprenant compte tenu du fait que le plurilinguisme en traduction est très commun. Selon les dires de M. Michael D. Picone, « il existe actuellement dans l'opinion populaire un sentiment répandu selon lequel le français cède devant l'anglais parce que ce dernier possède des qualités le rendant plus apte à la création lexicale<sup>30</sup>. »

Au fil de ma traduction, j'ai rencontré de nombreux exemples de cette créativité lexicale, qui se traduit, par exemple, par une juxtaposition lexicale en anglais. En effet, l'anglais a la particularité de pouvoir « accumuler » des mots pour former, par exemple, des adjectifs ou des syntagmes nominaux indépendants. Le problème de la traduction de syntagmes nominaux m'est apparu dès la traduction du titre (*Companion animal ethics*). La traduction du syntagme *animal ethics* n'aurait pas posé de problème en particulier, car il existe une expression directement équivalente en français (éthique animale). Pour pouvoir traduire ce genre de syntagme, il faut d'abord traduire chacun de ses composants séparément : *companion animal* qui est traduit par « animaux de compagnie » et *animal ethics* que l'on peut traduire par « éthique animale ». Cette expression possède une certaine ambiguïté, car elle peut avoir deux acceptions :

Selon la première, il s'agissait de l'éthique des animaux entre eux, c'est-à-dire de l'étude des actions morales – s'il y en a – à l'œuvre dans le monde animal. En 1892, le philosophe anglais Herbert Spencer l'utilise pour désigner l'étude de la conduite qui au sein de chaque espèce est considérée comme relativement bonne. Selon la seconde signification, l'éthique animale est celle des hommes à l'égard des animaux<sup>31</sup>.

Ainsi, cette traduction est parfaitement acceptable, mais est malheureusement difficile à combiner avec la traduction de *companion animal*. La question qui se pose donc ensuite est : « Comment combiner ces deux traductions ? » Ma première solution a été de traduire le titre comme suit : « Questions d'éthique relatives aux animaux de compagnie ». Cette traduction

---

<sup>30</sup> Picone, M. Michael D. « Le français face à l'anglais : aspects linguistiques ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 44, 1992, p. 9.

<sup>31</sup> Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste. *L'éthique animale*. Paris, Presses Universitaires de France, Paris, 2011, p. 3.

s'éloigne d'une traduction littérale, mais conserve, selon moi, le sens de l'original. Cependant, elle me semblait un peu longue pour un titre, qui se doit d'être accrocheur. J'ai donc finalement opté pour un titre plus court : « L'éthique et les animaux de compagnie ».

Selon le dictionnaire en ligne *Larousse*, l'éthique est soit la « partie de la philosophie qui envisage les fondements de la morale » soit « l'ensemble des principes moraux qui sont à la base de la conduite de quelqu'un<sup>32</sup>. » Pris seul, le terme « éthique » ne désigne pas particulièrement nos relations avec les animaux, c'est pourquoi il fallait impérativement ajouter un terme qui montrait que les animaux (et plus particulièrement les animaux de compagnie) étaient les sujets des considérations éthiques abordées dans le livre.

La juxtaposition lexicale permet aussi de facilement créer des adjectifs en anglais, au moyen d'un trait d'union :

- *Failure to pick up after dogs can spread **worm-based** disease, as well as create a community nuisance [...]*

Lorsqu'ils ne sont pas ramassés, les excréments d'un chien peuvent propager des **parasites comme des vers** et devenir une nuisance pour la communauté.

- *While this approach may appear **human-centred** (valuing animal diseases as a way of better understanding threats to human public health from disease), it could nonetheless contribute both to human and to companion animal welfare.*

Même si cette approche paraît **centrée sur l'être humain** (en considérant les maladies animales comme un moyen de mieux comprendre les facteurs de risque pour la santé publique humaine), elle pourrait néanmoins contribuer tant au bien-être humain qu'à celui des animaux de compagnie.

Un adjectif, sans trait d'union, m'a posé problème dans la première partie de ma traduction : *all things considered*. Cet adjectif est apparu trois fois en l'espace de quelques pages, en combinaison avec trois substantifs différents : *all things considered ethical decision making*, *all things considered ethical decisions* et *all things considered ethical judgements*.

---

<sup>32</sup> Éthique (s.d.). Consulté le 12 novembre 2019 sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9thique/31389>

J'ai d'abord voulu le traduire par un autre adjectif en français. J'ai pensé à l'adjectif « réfléchi » dont la définition est « fait, dit avec réflexion<sup>33</sup> ». Cependant, je trouvais que cette traduction n'était pas totalement fidèle à l'original. En effet, l'adjectif *all things considered* implique que nous prenions absolument tout en compte lorsque nous prenons une décision. Nous pouvons prendre une décision de manière réfléchie, c'est-à-dire après mûre réflexion, mais cela n'implique pas que nous ayons considéré toutes les options et pris en compte l'ensemble des facteurs pouvant faire pencher la balance. J'ai finalement décidé de traduire cet adjectif par une paraphrase : « en pesant le pour et le contre de chaque facteur ». Pour moi, cette traduction est plus fidèle au sens de la phrase originale, car elle implique que nous considérions attentivement les avantages et les inconvénients de chaque facteur avant de prendre une décision.

#### 4.2. La traduction des temps et des modalités

Tout au long de ma traduction, j'ai constaté que les temps et les modalités n'étaient pas forcément équivalents en français et en anglais. Ainsi, j'ai souvent dû prendre le temps de réfléchir au sens réel d'une phrase avant de pouvoir la traduire. Voici plusieurs exemples que j'ai rencontrés dans ma traduction :

- *In particular, some utilitarians **have maintained**, a self-conscious being is an individual who has a preference or a desire to go on living.*

Certains utilitaristes **définissent** un être doué de conscience de soi comme un individu qui possède des préférences ou un intérêt à rester en vie.

- *Historically, the view that animals – including companion animals – can matter ethically because, and only because, they are important to people **has been widely endorsed** by philosophers.*

Traditionnellement, les philosophes **soutiennent** majoritairement l'idée que les animaux, de compagnie ou pas, n'ont de valeur sur le plan éthique que s'ils sont chers à quelqu'un.

Dans un premier temps, j'avais traduit le *present perfect* de l'anglais par son équivalent en français (dans la plupart des cas), c'est-à-dire le passé composé. Après la première relecture de ma traduction, j'ai remarqué que même si le *present perfect* était utilisé dans la phrase originale,

---

<sup>33</sup> Réfléchi (s.d.). Consulté le 1 novembre 2019 sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%AAtr%C3%A9r%C3%A9fl%C3%A9chi/67461>

cela ne signifiait pas pour autant que la phrase française devait être au passé composé. En effet, la situation est toujours d'actualité et l'indicatif présent est donc un choix plus adéquat.

Le même genre de problème apparaît lors de la traduction de certains auxiliaires comme *may/might, should* ou *could*. Avant de traduire, il faut en effet d'abord se demander s'il s'agit d'un « vrai » *should/could/may/might* :

- *Killing, for utilitarians, **could** generate two kinds of negative outcomes: the killing process itself **may** cause pain, distress or frustration [...].*

Pour les utilitaristes, tuer produit deux résultats négatifs. Premièrement, l'acte en lui-même **cause** de la douleur, de la détresse ou de la frustration.

J'ai décidé de traduire ces deux auxiliaires par deux indicatifs présents. Pour moi, il ne s'agit en effet pas de vrais conditionnels, car, pour les utilitaristes, tuer aboutit toujours à ces deux conséquences. Ici, le côté hypothétique réside dans le fait qu'il s'agit d'un scénario fictionnel (on s'imagine que l'on tue un animal, mais on ne le fait pas vraiment). De même, l'acte en lui-même cause de la douleur dans une large majorité de cas (on peut exclure l'euthanasie).

- *All consequentialist theories agree that we **should** bring about the best outcomes, and that only the outcomes matter.*

Toutes les théories appartenant à ce groupe ont pour principe que nous **devons** chercher à obtenir les meilleures conséquences possibles et que seules ces conséquences importent.

- *Every being that can undergo pleasure or pain or has preferences **should** be taken into account [...].*

Tout être vivant capable de ressentir du plaisir ou de la douleur, ou d'avoir des préférences **doit** être pris en considération.

Ici, il s'agit plutôt d'un principe, d'un énoncé qui est vrai selon les théoriciens conséquentialistes. C'est pourquoi nous pouvons utiliser l'indicatif présent.

### 4.3. La traduction des calques et faux amis

Les faux amis et les calques sont sans aucun doute les pires ennemis des traducteurs. Un manque d'attention de la part de celui-ci et sa traduction finit, tout simplement, par ressembler à une

traduction. Ils sont parfois difficiles à remarquer, car certains sont ancrés dans l'usage quotidien de la langue. Tout d'abord, il convient de faire une distinction entre ces deux notions.

### i. Calques

Selon Vinay et Darbelnet, « le calque est un emprunt d'un genre particulier : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent<sup>34</sup>. »

- *[it] requires weighing the potential benefits of roaming, in terms of exercise and expression of behavioural needs [...].*

Mon premier réflexe a été de traduire cette phrase comme suit :

Une telle décision exige que vous considériez les potentiels avantages d'une vie en extérieur **en termes** d'exercice physique et d'expression de besoins comportementaux.

Après réflexion, j'ai décidé de vérifier ma traduction de l'expression *in terms of*. Je ne pensais tout d'abord pas qu'il s'agissait d'un calque, car j'entends souvent ce terme en français. Or, après vérification, il s'est avéré que ma traduction témoignait d'un emploi critiqué en français. Selon la banque de dépannage linguistique, on peut en effet traduire l'expression par « en termes de », mais seulement dans un cas : « *En termes de* peut d'abord signifier “dans le vocabulaire ou la terminologie de” et être suivie du nom d'une discipline, d'un domaine, d'un art ou d'une science. En ce sens, cette locution est tout à fait correcte<sup>35</sup>. » Par exemple, on pourrait tout à fait dire « En termes de médecine, on parle de céphalée plutôt que de mal de tête<sup>36</sup>. »

Par contre, l'emploi de l'expression « en termes de » pour signifier « ce qui a trait à » est fortement critiqué. Même si l'emploi n'est pas fautif dans l'usage quotidien de la langue, nous lui préférerons l'emploi de termes comme « en matière de » ou « en ce qui a trait à<sup>37</sup> » si l'on veut donner un côté soigné à notre texte. Ainsi, j'ai choisi de légèrement modifier la structure

---

<sup>34</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 47.

<sup>35</sup> En termes de (s.d.). Consulté le 2 novembre 2019 sur : [http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit\\_bdl.asp?T1=en+termes+de&btn\\_chercher=CHERCHER&id=3438](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?T1=en+termes+de&btn_chercher=CHERCHER&id=3438)

<sup>36</sup> En termes de (s.d.). Consulté le 2 novembre 2019 sur : [http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit\\_bdl.asp?T1=en+termes+de&btn\\_chercher=CHERCHER&id=3438](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?T1=en+termes+de&btn_chercher=CHERCHER&id=3438)

<sup>37</sup> Ibid.

du texte source pour, en quelque sorte, éviter le problème et j'ai découpé la phrase en deux segments :

Cette décision exige que vous pesiez le pour et le contre d'une vie en extérieur pour le chat. Une telle vie comporte en effet des avantages potentiels **comme la possibilité** de faire de l'exercice physique et de laisser libre cours à ses besoins comportementaux.

## ii. Faux amis

« Sont des faux amis du traducteur ces mots qui se correspondent d'une langue à l'autre par l'étymologie et par la forme, mais qui ayant évolué au sein de deux langues et, partant de deux civilisations différentes, ont pris des sens différents<sup>38</sup>. » En voici quelques exemples :

- *In the previous chapter, we **suggested** that to ensure an animal's best possible welfare, we need to do more than simply use animal welfare science [...].*

Dans le chapitre précédent, nous **avons estimé** que nous ne pouvions pas maximiser le bien-être d'un animal en utilisant uniquement la science du bien-être animal [...].

Le verbe *to suggest* peut signifier « suggérer, proposer quelque chose, faire naître une idée dans l'esprit » ou encore « porter à croire, indiquer, etc. ». Il est vrai que les deux acceptions se rejoignent, car en proposant quelque chose à quelqu'un, on tente d'instiller une certaine idée dans son esprit. Cependant, on préférera le deuxième emploi dans ce cas-ci, car il est question de conclusions tirées à partir de recherches et d'études et non d'une idée que l'on tenterait d'insinuer dans un esprit<sup>39</sup>.

- *The way people view and weigh these other values will **affect** their all things considered ethical decision making.*

L'importance que nous conférons à ces différents facteurs nous **influencera** lorsque, après avoir pesé le pour et le contre de chaque facteur, nous prendrons une décision éthique.

Le verbe *to affect* peut être traduit de différentes façons en français. Il peut être traduit littéralement par « affecter » pour signifier « feindre ou simuler » ainsi que « destiner »

---

<sup>38</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 71.

<sup>39</sup> Suggérer, (s.d.). Consulté le 2 novembre 2019 sur : [http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit\\_bdl.asp?t1=1&id=3768](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=3768)



(affecter un ouvrier à un poste, par exemple). Cependant, il est déconseillé d'utiliser « affecter » pour signifier « toucher, avoir un effet » si le complément du verbe n'est pas une personne<sup>40</sup>. En l'occurrence, le complément est *their all things considered ethical decision making*. Il ne s'agit donc pas d'une personne et c'est pourquoi *to affect* devient ici « influencer », ce qui, à mon sens, est synonyme d'avoir un effet spécifique sur quelque chose.

- *A closely related kind of contextual approach, sometimes called an ethics of care, emphasises the role of emotions – such as sympathy, empathy and care – in all of our **transactions** with others, including animals.*

Cette théorie met en lumière le rôle important des émotions, comme la sympathie, l'empathie et la sollicitude, dans toutes nos **interactions** avec les autres, y compris avec les animaux.

Dans un contexte économique, le mot *transactions* peut évidemment être traduit littéralement. Toutefois, nous sommes ici dans un contexte philosophique, où les relations entre les hommes eux-mêmes et leurs relations avec les animaux sont analysées et discutées. Dès lors, on peut déduire que le mot *transaction* désigne, en l'occurrence, une sorte d'échange, qui n'implique pas forcément une somme d'argent. J'ai ainsi choisi le mot « interactions » pour rendre cette idée.

- *Most **severe** zoonotic diseases have been controlled by surveillance, vaccination and medication.*

Les cas les plus **graves** de zoonoses ont été maîtrisés grâce à la surveillance des maladies, à la vaccination et à des traitements médicamenteux.

On retrouve les mots *severe* et *severity* traduits respectivement par « sévère » et « sévérité » dans de nombreux textes francophones, mais il ne s'agit pas toujours de la bonne traduction. Bien que *severe* peut être traduit par « sévère » lorsqu'il qualifie certains substantifs (comme *expression, penalty, etc.*), il faut toujours le traduire par « grave » ou « sérieux » (ou « sérieuse ») dans un contexte médical.

---

<sup>40</sup> Affecter (s.d.). Consulté le 2 novembre 2019 sur : [http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit\\_bdl.asp?t1=1&id=4070](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=4070)

Les faux amis absolus sont des mots qui ont une forme semblable à un autre mot d'une langue étrangère, mais qui n'ont aucune signification en commun avec ce mot :

- *For these reasons, even though a rights view may accept the idea of companion animals in principle, it raises serious ethical questions about many of the ways in which we **actually** live with companion animals [...]*

Pour ces raisons, même si vivre avec des animaux de compagnie est en principe accepté dans les théories des droits, cela soulève de sérieuses questions éthiques sur nombre des façons dont nous traitons **réellement** nos animaux de compagnie.

*Actually* ne peut jamais être traduit par « actuellement ». Ce mot signifie « vraiment » ou « réellement » bien qu'il puisse être traduit de différentes manières selon le contexte.

#### 4.4. Omissions et remaniements syntaxiques

Parfois, le traducteur doit procéder au remaniement du texte source pour éviter une lourdeur ou tout simplement, car certains éléments d'une phrase dans le texte source n'ont plus lieu d'être dans le texte cible.

- *For instance, it is often argued that a focus on character and '**what a compassionate person would do**' is not very helpful in decision making (after all, there are occasions when, viewed in different ways, conflicting actions could all be seen as compassionate).*  
Par exemple, d'aucuns avancent qu'il n'est pas très utile de se concentrer uniquement sur le caractère et **la manière d'opérer d'une personne compatissante** lors d'une prise de décision (après tout, des actions opposées pourraient l'une comme l'autre être considérées comme des actions de compassion en fonction des situations et de la manière dont on les considère).

Les guillemets peuvent donner plusieurs significations à un syntagme. Par exemple, ils peuvent être utilisés pour citer les paroles de quelqu'un, pour donner une connotation ironique à une phrase ou pour mettre un mot en exergue. Lorsque j'ai été confrontée à la phrase ci-dessus, je me suis d'abord demandé quelle était la fonction de ces guillemets. En effet, ils n'introduisent pas de citation, ne permettent pas de mettre un mot ou un syntagme en avant et, selon moi, le sarcasme n'est certainement pas le ton adéquat pour ce type d'ouvrage. De ce fait, les guillemets me semblaient quelque peu étranges dans ce contexte. Ils semblent toutefois donner un côté

oral à la phrase, comme si l'on rapportait les paroles de quelqu'un (sans que ce soit le cas). J'ai donc dû faire un choix : conserver les guillemets ou les supprimer. J'ai choisi la seconde option, car introduire de l'oralité dans ma traduction implique un changement de registre qui, s'il s'intègre bien à la phrase en anglais, peut provoquer une lourdeur en français :

Par exemple, d'aucuns avancent qu'il n'est pas très utile de se concentrer uniquement sur le caractère d'une personne compatissante et **sur « ce qu'une personne compatissante ferait »** lors d'une prise de décision [...]

Cette phrase est plus longue que nécessaire et entraîne des répétitions superflues. Il m'est aussi arrivé de supprimer des parenthèses qui me semblaient inutiles, car le segment de phrase entre parenthèses pouvait parfaitement être intégré à la phrase principale :

- *Many families, especially ones with young children, find that dogs are an asset when they are still playful puppies (capable of keeping the children amused) [...]*

De nombreuses familles, et plus particulièrement celles qui comptent de jeunes enfants, considèrent que les chiens n'ont de la valeur que lorsqu'ils sont encore des chiots joueurs **capables d'amuser les enfants.**

J'ai également effectué des changements en matière de découpages des phrases. J'ai remarqué que, dans beaucoup de cas, les phrases originales devenaient beaucoup trop longues dans ma traduction, ce qui n'aide pas à la compréhension. Ainsi, il m'est arrivé de devoir segmenter une phrase :

- *However, even on contractarian views, neglect and cruelty are not normally acceptable because those who live with animal companions are usually strongly attached to them, and contractarian ethical views will provide significant protection to those particular animals.*

Cependant, les actes de négligence et de cruauté ne sont habituellement pas tolérés, même par les contractualistes. Les personnes qui vivent avec des animaux de compagnie y sont en général très attachées et la théorie contractualiste va dès lors octroyer une certaine protection à ces animaux.

#### 4.5. Explicitation

L'explicitation est un « procédé qui consiste à introduire dans le texte cible des précisions qui restent implicites dans le texte source, mais qui se dégagent du contexte ou de la situation<sup>41</sup>. » Par exemple, ce qui peut être exprimé par un adjectif en anglais le sera peut-être par une relative en français :

- *When we make 'all things considered' ethical decisions, animal welfare may be only one **relevant** value among many.*

Lorsque nous prenons une décision éthique en pesant le pour et le contre de chaque facteur, le bien-être animal n'est peut-être que l'un des facteurs **qui peuvent faire pencher la balance** parmi de nombreux autres.

On pourrait traduire le mot *relevant* par « pertinent », mais je ne trouvais pas qu'il s'agissait de la traduction la plus appropriée au contexte. Voici la définition du mot « pertinent » dans le dictionnaire en ligne *Larousse* : « qui est approprié à son objet, justifié<sup>42</sup> ». Ici, on parle de facteurs qui revêtent un degré d'importance différent en fonction des personnes. Ainsi, ils sont tous pertinents dans le cadre d'une décision éthique, mais ils n'ont simplement pas le même poids pour chaque personne. J'ai donc opté pour une traduction moins littérale, en essayant de faire passer cette nuance.

- *Cats also hunt wildlife, raising questions not just about the welfare of **individual** birds and rodents, but also about broader environmental values, such as species protection.*

De plus, les chats sont des prédateurs, ce qui soulève non seulement des inquiétudes au sujet du sort des oiseaux et des rongeurs **qu'ils chassent**, mais aussi au sujet de questions environnementales plus générales, comme la protection des espèces.

Une fois encore, j'ai traduit un adjectif par une relative. Traduire l'adjectif littéralement aurait donné une phrase très peu idiomatique en français. Une solution aurait été de tout bonnement omettre le mot *individual* dans la traduction. Je voulais toutefois préciser de quels oiseaux et rongeurs il était question.

---

<sup>41</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 9.

<sup>42</sup> Pertinent (s.d.). Consulté le 7 mars 2020 sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pertinent/59840?q=pertinent#59475>

- *This may seem inconsistent from a perspective from which animals with similar capacities should be similarly valued.*

**Cette manière de penser** peut sembler incohérente si l'on part du principe que les animaux ayant des capacités similaires devraient être considérés de manière égale.

L'anglais emploie sans problème un pronom démonstratif comme le sujet de la phrase. En français, même si l'emploi de « ça » et « cela » n'est pas interdit et ne pose pas réellement problème dans la majorité des textes, on évitera tout de même de l'employer s'il existe une alternative. Bien sûr, le processus de traduction est quelque peu ralenti, car, à chaque pronom en anglais, il faut trouver le syntagme nominal correspondant en français. Toutefois, il s'agit d'une étape nécessaire si l'on veut rendre notre texte plus lisible et compréhensible.

#### 4.6. L'emploi contrastif de l'actif et du passif

L'anglais utilise volontiers le passif. En effet, les informations importantes sont souvent placées en premier dans la phrase. En français, on préférera une forme active ou le pronom impersonnel « on » :

- *The institution of pet-keeping depends on the idea that animals can be property, which, he maintains, implicitly denies them rights – even where **pets are renamed** 'companion animals'.*

Une idée qui, selon lui, les prive implicitement d'avoir des droits même si **on les considère** comme des « animaux de compagnie ».

- *For an ethics of care, these special obligations **are based on** our emotional relationships with particular others.*

Pour un éthicien du care, ces obligations spéciales **découlent** des relations émotionnelles que nous avons avec certains individus.

Passer à la voie active nous permet d'éviter non seulement la lourdeur du passif en français, mais aussi de ne pas utiliser la locution verbale « être basée sur », qui peut éventuellement entraîner un calque, si elle est mal utilisée. En effet, voici ce que l'Académie française préconise :

On s'accorde aujourd'hui pour employer *baser sur* dans le domaine militaire et l'y réserver :  
*Des troupes ont été basées sur la frontière.* On évitera donc l'emploi figuré, transposition de

l'anglais *based on*, qui s'est abusivement répandu, et on lui préférera des synonymes comme *Fonder, Établir* ou *Asseoir*<sup>43</sup>.

#### 4.7. L'emploi contrastif des déterminants

L'article zéro est utilisé en anglais devant des noms indénombrables :

- [...] *hedonism* (focusing on the balance of pleasure and pain); a preference theory; and *perfectionism*, with a focus on the expression of natural abilities.

[...] **l'hédonisme**, qui le décrit comme la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur, la satisfaction des préférences, et **le perfectionnisme** qui porte sur la possibilité d'exprimer des capacités naturelles.

- *On Singer's view, the owner's interest in avoiding emotional distress should be weighed against the interests of the suffering dog.*

Selon Peter Singer, il convient de comparer l'intérêt de la propriétaire à éviter **une détresse émotionnelle** aux intérêts du chien qui souffre.

Il n'y a pas non plus de déterminant devant les noms au pluriel :

- *Decisions about one animal companion, for example, may have consequences for other animals, or for human welfare, or for other human values, such as aesthetic value; or they may have implications for the environment.*

Par exemple, **des décisions** prises pour un animal de compagnie peuvent avoir des conséquences sur d'autres animaux, sur le bien-être humain, sur l'environnement ou sur d'autres facteurs propres à l'homme qui touchent, par exemple, à l'esthétique.

Dans ces cas-ci, l'article zéro se transforme en déterminant article indéfini, mais dans d'autres cas, il devient un déterminant article défini :

- *Outdoor cats can be a significant nuisance to human neighbours and even a threat to public health.*

**Les chats d'extérieur** peuvent constituer une nuisance considérable pour le voisinage et même un danger pour la santé publique.

---

<sup>43</sup> Basé sur, 2012. Consulté le 18 mars 2020 sur <http://www.academie-francaise.fr/base-sur>

#### 4.8. L'emploi contrastif du pluriel

Un mot au pluriel en anglais ne le sera pas forcément en français. C'est notamment le cas pour les noms de disciplines :

- *On this view, **ethics** is not so much about rights and reasons, but also about our emotional responses to other individuals, especially those with whom we regularly interact.*

Ainsi, selon l'éthique du care, l'**éthique** n'est pas seulement une question de droits et de responsabilités, mais aussi une question de réponse émotionnelle envers les autres, notamment envers ceux avec lesquels nous interagissons régulièrement.

En l'occurrence, il est nécessaire de mettre ce mot au singulier en français, mais j'ai aussi procédé à des adaptations qui relevaient davantage d'un choix personnel :

- *On **these views**, animals' values lie only in their importance to people, rather than in the good of the animal itself.*

Selon le **postulat du contractualisme**, la valeur d'un animal ne réside que dans l'importance qu'il a aux yeux d'une personne et n'est pas inhérente à l'animal lui-même.

#### 4.9. La transposition/modulation

##### iii. La transposition

La transposition est un procédé de traduction « par lequel un signifié change de catégorie grammaticale<sup>44</sup>. » Prenons cette phrase :

- *Second, it may help in understanding why other people, who also regard themselves as behaving **ethically**, may support very different actions or policies from those we as individuals consider to be ethical.*

Deuxièmement, elles pourraient nous aider à comprendre pourquoi des personnes, qui pensent se comporter de manière **éthique**, peuvent soutenir des actions et des mesures très différentes de ce que d'autres considèrent comme éthiquement acceptable.

---

<sup>44</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 16.

Ici, un adverbe se transforme en adjectif. Cependant, il arrive parfois que certains cas soient trompeurs :

- When we **take** a creature into our home, **name** it, **feed** it, **lay** affectionate hands upon it, we establish a relation that induces expectations.

En **accueillant** un être vivant dans notre foyer, en lui **donnant** un nom, en le **nourrissant** et en lui **prodiguant** de l'affection, nous établissons avec lui une relation qui crée des attentes.

Même si les verbes à l'indicatif présent en anglais deviennent des participes présents en français, il s'agit simplement d'un changement de sous-catégorie grammaticale. En effet, ce sont des formes verbales en anglais comme en français. Il n'y a donc pas de transposition dans ce cas-ci.

L'anglais est une langue qui utilise bien plus de verbes que le français, qui, lui, préférera l'utilisation de noms. Ainsi, il arrive souvent qu'un verbe ou un adjectif en anglais devienne un nom. Ce type de transposition est appelé la nominalisation :

- *Ethical concerns about **reducing** human and nonhuman pain and suffering underpin arguments that individual owners, communities, and governments have a responsibility to prevent the spread of zoonotic diseases from companion animals.*

Des préoccupations éthiques portant sur **la réduction** de la douleur et de la souffrance des humains et des animaux non humains sous-tendent l'argument selon lequel les propriétaires d'animaux en tant qu'individus, les communautés et les gouvernements ont la responsabilité de prévenir la propagation de zoonoses dont les animaux de compagnie sont porteurs.

- *[...] they may still reach different ethical conclusions, because they disagree about whether other values are **relevant** and **important** and how (or whether) to factor these in.*

[...] elles peuvent tout de même arriver à des conclusions éthiques divergentes, car ces personnes sont en désaccord sur **la pertinence** et sur **l'importance** d'autres facteurs et sur la manière (ou sur la nécessité) de les prendre en compte.

On remarque ici que les adjectifs *relevant* et *important* deviennent des noms en français.



Bien sûr, il existe des exceptions. On peut parfois rencontrer le phénomène inverse, aussi appelé la dénominalisation, où un nom en anglais devient, par exemple, une forme verbale en français :

- *Finally, for a care ethicist, the fundamental question is likely to be how the vacation would affect the special, caring relationship with the particular companion animal, and whether, despite the temporary separation, the relationship could resume without permanent **damage**.*

Enfin, l'éthicien du care se demandera certainement comment ces vacances affecteraient la relation affective et particulière entre la propriétaire et son animal de compagnie et si, malgré une séparation temporaire, cette relation pourrait se poursuivre sans **être détériorée** de manière permanente.

#### iv. La modulation

La modulation est un procédé de traduction, une « variation obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage et très souvent de catégorie de pensée<sup>45</sup>. » Par exemple, on peut passer de la voix passive à la voix active :

- *Many locations **ban** dogs (for instance, from beaches) [...]*

Dans beaucoup d'endroits (par exemple, à la plage), les chiens **sont interdits** [...]

Le sujet de la phrase active devient un complément circonstanciel dans la phrase passive. On peut aussi passer d'une phrase affirmative à une phrase négative, comme ce sous-titre en témoigne :

- *Companion Animals **Are** Only Indirectly Ethically Important*

Les animaux **n'ont pas** de valeur inhérente sur le plan éthique

---

<sup>45</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 11.

#### 4.10. La ponctuation

L'anglais a tendance à utiliser un tiret dans différents contextes. En français, on a plutôt tendance à utiliser des points de suspension, des parenthèses ou deux points :

- *A contextual view based on the ways in which humans have made companion animals dependent and therefore vulnerable raises other problems – in particular, who has the responsibility to assist these animals? [...]*

Selon une approche contextualiste, les humains ont rendu les animaux de compagnie dépendants et donc vulnérables, ce qui soulève d'autres questions : à qui incombe la responsabilité de s'occuper de ces animaux ? [...]

L'anglais a aussi tendance à utiliser le point-virgule, ce qui peut créer de très longues phrases. Pour ce genre de cas, j'ai préféré couper la phrase en deux :

- *After all, neither view maintains that being biologically human – a member of the species homo sapiens – is what gives rights; a particular configuration of DNA in itself is not of moral significance.*

Après tout, rien dans les deux interprétations ci-dessus ne laisse supposer qu'être humain au sens biologique du terme, c'est-à-dire être un homo sapiens, est ce qui nous permet d'avoir des droits. La configuration de notre ADN n'a en soi pas de signification sur le plan moral.

#### 4.11. L'inversion syntaxique

L'ordre des mots dans une phrase est souvent déterminé par un ordre canonique, où le sujet (éventuellement accompagné d'une apposition) est suivi d'un verbe, qui est lui-même suivi par des compléments. Toutefois, cet ordre n'est pas toujours respecté, que ce soit en anglais ou en français. Par exemple, l'inversion du sujet et du verbe n'est pas quelque chose de rare en anglais : il y a une inversion entre le sujet et le verbe de la phrase après les adverbes négatifs, tels que *not only, never, rarely, seldom*, etc. :

- *Not only are there different views as to which values matter when it comes to companion animals (many of which we will discuss in this book), there are also contrasting ways in which we apply those values.*

**Non seulement** les points de vue divergent quant à l'importance de certains facteurs liés aux animaux de compagnie (nous aborderons nombre d'entre eux dans ce livre), mais nous appliquons aussi ces facteurs de différentes manières.

- *As we have already seen, measuring welfare is by no means straightforward; **nor** is trading off different aspects of welfare, even for the same animal.*

Comme nous l'avons déjà constaté, choisir l'une des définitions du bien-être et en déterminer le niveau chez un individu n'est pas simple, même lorsque cela concerne le même animal.

Comme nous pouvons le voir, il n'y a pas d'inversion en français. Il faut toutefois noter qu'une inversion en français n'est pas impossible. C'est par exemple le cas après l'adverbe « à peine ».

#### **4.12. L'équivalence idiomatique**

La traduction est la recherche d'une équivalence entre une langue source et une langue cible. Il est parfois possible de traduire un mot ou une phrase littéralement, mais, dans d'autres cas, il est nécessaire de trouver une expression idiomatique équivalente dans la langue cible :

- *Killing an animal is rarely permissible, though it can be justified in **life-or-death situations** [...]*

Tuer un animal est rarement admissible sauf s'il s'agit d'une **question de vie ou de mort** [...]

- *It is often claimed that companion animals are **reservoirs of disease**, that they use resources that could otherwise help people or maintain other animals, or that they are environmentally unsustainable.*

On entend souvent dire que les animaux de compagnie sont **porteurs de maladies**, qu'ils utilisent des ressources qui pourraient servir aux êtres humains ou à d'autres animaux et qu'en posséder n'est pas durable d'un point de vue écologique.

La traduction de cette phrase ne m'est pas apparue simplement. J'ai en effet hésité sur la manière de traduire *reservoirs of disease*. Mon premier réflexe a été de choisir les termes « nids à maladie », mais je trouvais que cette traduction ne collait pas vraiment au ton employé dans l'ouvrage. J'ai ensuite voulu traduire le syntagme littéralement par « réservoirs de maladies », mais une fois encore, cela ne m'a pas semblé être la meilleure solution. En effet, dans la

littérature parallèle que j'ai pu consulter, on rencontre souvent la cooccurrence « réservoir animal ». Toutefois, on rencontrait nettement moins le syntagme « réservoirs de maladie » (ou, en tout cas, pas dans des sources fiables).

#### 4.13. La traduction de realia

Les realia sont des mots présentés comme des réalités propres, ce qui « suppose la définition de frontières hors desquelles le référent du mot serait absent, et donc inconnu, ce qui justifierait un traitement particulier<sup>46</sup>. » Je n'en ai pas rencontré beaucoup au fil de mon travail, mais je trouvais tout de même important de les inclure dans mon commentaire, compte tenu du fait que leur traduction est déterminée au cas par cas :

- *The development of ideas about 'One Health'—defined by the American Veterinary Medical Association as 'the collaborative effort of multiple disciplines—working locally, nationally, and globally – to attain optimal health for people, animals and the environment' (One Health, 2008: p. 13) has emphasised more positive impacts of the closeness between humans and animals.*

L'émergence de l'idée d'une **One Health** ou « une seule santé » définie par l'**American Veterinary Medical Association (l'Association américaine de médecine vétérinaire)** comme « la collaboration de plusieurs secteurs travaillant aux échelles locale, nationale et mondiale pour améliorer la santé des personnes et des animaux et pour protéger l'environnement » (One Health, 2008 : p. 13), a permis de souligner davantage les effets positifs de la proximité entre les humains et les animaux.

Cette phrase contient deux realia, deux termes qui renvoient à deux réalités du monde anglophones. J'ai décidé de les traiter de deux manières différentes. En effet, en faisant des recherches sur internet, j'ai découvert que l'initiative *One health* avait une traduction officielle en français, que l'on retrouve notamment sur le site de l'Organisation mondiale de la Santé animale. Toutefois, dans toutes les sources que j'ai consultées, on retrouve souvent la traduction française apposée au nom anglais de l'initiative, d'où mon choix de faire de même. Quant à l'*American Veterinary Medical Association*, j'ai aussi pu retrouver une traduction, mais j'ai préféré la mettre entre parenthèses, car toutes les sources ne s'accordaient pas sur le nom exact de l'association en français. Il ne s'agit donc pas d'une traduction officielle, mais plutôt d'une

---

<sup>46</sup> Vinay, Jean-Paul., Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, p. 11.

traduction littérale et c'est pourquoi je l'ai laissée entre parenthèses. Dans les deux cas, j'ai donc choisi la technique de l'emprunt en combinaison avec une traduction littérale.

J'ai aussi rencontré quelques titres de livres dans l'ouvrage qui n'ont pas été traités de la même manière :

- *Singer (1999) himself, in his book **Practical Ethics**, tries to argue that the creation of a new desire to live cannot be weighed against the frustration of another individual's desire to go on living*

Dans son livre ***Questions d'éthique pratique***, Peter Singer lui-même (1999) affirme pourtant qu'un nouvel intérêt à rester en vie ne peut compenser la frustration de ce même désir chez un autre individu.

- *In his book **Animal Rights Without Liberation** (2012), Alistair Cochrane makes this argument explicit.*

Dans son livre ***Animal Rights Without Liberation*** (2012), Alistair Cochrane a explicitement formulé cet argument et a développé une théorie des droits fondés sur les intérêts.

La solution s'impose assez facilement lorsqu'il s'agit de livres : il suffit de vérifier si le livre a été traduit en français ou pas et de choisir la stratégie de traduction correspondante : si le livre est traduit, on choisit simplement la traduction officielle du titre, mais s'il ne l'est pas, on choisit la stratégie du maintien (la non-traduction du titre).

- *For instance, in **The Guardian newspaper** in 2014, under the heading 'Are pets bad for the environment?', Erik Assadourian of the Worldwatch Institute disapprovingly noted that 'Two German Shepherds use more resources just for their annual food needs than the average Bangladeshi uses each year in total'*

On a déjà pu lire dans le **journal britannique The Guardian** que les ressources utilisées pour nourrir deux bergers allemands pendant un an dépassent les ressources annuelles totales utilisées par un Bangladais moyen.

J'ai choisi d'explicitement brièvement ce réalisme pour dresser le contexte dans lequel cette déclaration a été faite.

#### 4.14. Le masculin vs le féminin

Les auteurs de *Companion Animal Ethics* ont fait un choix qui peut paraître particulier pour un francophone. Ils ont en effet développé un argument en utilisant le féminin :

- *The owner would have to consider whether even the best option for the cat in her absence would outweigh the pleasure she gained by the holiday.*

La propriétaire devrait alors se demander si même en choisissant la meilleure option pour son animal, le dérangement pour le chat ne l'emporterait pas sur son plaisir de partir en vacances.

Au départ, je voulais m'éloigner du texte original et utiliser le masculin dans ma traduction. En effet, il n'est pas courant d'utiliser le féminin lorsqu'on donne un exemple ou lorsqu'on parle d'une vérité générale. Habituellement, on a plus tendance à utiliser le masculin en français, car, comme on nous l'apprend dès le plus jeune âge, le masculin l'emporte. De plus, le choix du féminin en anglais ne semblait répondre à aucune logique particulière (que le propriétaire du chat soit un homme ou une femme ne change pas grand-chose à la situation). Toutefois, après réflexion, j'ai décidé de conserver le féminin dans ma traduction. En effet, il se peut que ce choix de la part des auteurs soit le reflet d'une approche féministe. Bien sûr, il ne s'agit que d'une hypothèse parmi d'autres, mais il est possible que ce soit le cas. On sait déjà qu'il existe de nombreuses représentantes de la traduction féministe, qui est définie comme suit : « *Feminist translation is a political activity concerned with making women visible in language and society*<sup>47</sup>. » Dès lors que des traductrices effectuent un travail de réécriture de textes sources dans une optique féministe, il n'est pas improbable que des auteurs décident eux-mêmes d'adopter une approche féministe dans leurs ouvrages.

Une autre hypothèse serait que les auteurs associent le genre féminin aux émotions morales, qui se trouvent au centre de l'éthique du care. Comme noté précédemment, il existe une idée selon laquelle les femmes feraient appel à une moralité basée sur leurs émotions tandis que les hommes feraient davantage appel à leur raison. Il est donc aisé d'imaginer pourquoi les auteurs utilisent le féminin pour discuter d'un argument qui met en scène une relation affective entre un être humain et son animal. Bien sûr, les deux hypothèses sont assez opposées (l'une paraît

---

<sup>47</sup>Seago, Karen. « Proto-feminist translation strategies? A case study of 19<sup>th</sup> century translations of the Grimm brothers' "Sleeping Beauty" ». In Munoz Micaela et al (Ed). *New trends in translation and cultural identity*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2008, p. 165.

plutôt féministe et l'autre plutôt stéréotypée, voire sexiste) et chacun devra faire sa propre interprétation du choix des auteurs. Pour ma part, j'ai préféré conserver le féminin, dans une volonté de respecter les intentions des auteurs.

## 5. Conclusion

Lorsque je dois conclure un travail, je prends généralement un peu de recul et je me demande ce qu'il m'a apporté sur le plan intellectuel et personnel et les leçons que j'ai pu en tirer. J'ai commencé la rédaction de mon travail de fin d'études en septembre 2019 et il m'a suivi tout au long de l'année académique. Cette année étant la dernière, j'ai beaucoup réfléchi au rôle du traducteur dans la société et à son utilité. On sous-estime souvent la traduction en tant que discipline professionnelle, car des outils de traduction de plus en plus performants ont fait leur apparition. La rédaction de ce travail m'a permis de me rendre compte que le métier de traducteur a encore de beaux jours devant lui. En effet, les nuances exprimées dans le texte choisi sont telles qu'il aurait été impossible d'avoir recours à des outils de traduction automatique. De ce fait, j'ai parfois rencontré des difficultés lorsqu'il s'agissait de traduire certains passages. C'est toutefois dans l'inconfort que l'on grandit. Cette gymnastique mentale m'a aidée à améliorer mes compétences de traductrice, ce qui s'est aussi avéré utile durant mon stage.

Je n'avais jamais fait de traduction de cette ampleur et encore moins sur ce sujet, que je ne connaissais pas particulièrement. Je m'intéresse à la cause animale, mais je n'y avais jamais réfléchi d'un point de vue théorique. Cet ouvrage, qui aborde les relations entre les êtres humains et les animaux de compagnie, était donc une première pour moi et j'ai dû investir encore plus de temps dans mon travail pour faire des recherches sur le sujet et la terminologie, pour lire de la littérature parallèle et tout simplement pour comprendre les différentes théories éthiques abordées.

Le processus de traduction d'un ouvrage philosophique peut en effet être assez différent du processus de traduction d'un texte technique, par exemple. On dit souvent que le traducteur traduit des idées et non des mots. En un sens, cette affirmation est correcte, car j'ai essayé de traduire au mieux les différents arguments et idées des auteurs. Pourtant, le contenu d'un texte philosophique est souvent indissociable de la linguistique. Celle-ci constitue l'essence même de l'argument. En effet, différents auteurs abordent différents concepts et jonglent parfois avec une multitude de termes qui se ressemblent, mais qui sont pourtant tous différents les uns des autres. Toutes ces notions sont nécessaires à l'argument de l'auteur et le traducteur ne peut pas se permettre d'en ignorer l'importance. Il doit s'assurer que les nuances présentes dans le texte



source sont bien rendues dans le texte cible, au risque de totalement détruire la réflexion d'un auteur<sup>48</sup>.

Au terme de ma traduction, je peux maintenant dire que la route fut longue et pénible à certains moments, mais extrêmement enrichissante sur le plan intellectuel, car j'en ressors avec bien plus de connaissances sur un sujet que je trouve passionnant et qui mériterait d'être abordé plus souvent avec le grand public.

---

<sup>48</sup> Arppe, Tiina. « De la traduction de la philosophie ». In *Traduire*, 227, 2012, p. 29-34.

## 6. Bibliographie

### Ouvrages

- ❖ Ballard, Michel. *Le commentaire de traduction anglaise*. Paris, Nathan, 1992, 128 p.
- ❖ Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste. *L'éthique animale*. Paris, Presses Universitaires de France, 2011, 128 p.
- ❖ Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: theories and applications*, 4ème. éd. London; New York, Routledge, 2016, 376 p.
- ❖ Noddings, Nel. *Caring: a feminine approach to ethics and moral education*, 2ème éd. Berkeley, University of California Press, 2003, 224 p.
- ❖ Nord, Christiane. *Text analysis in translation: theory, methodology, and didactic application of a model for translation-oriented text analysis*, 2ème. éd. Amsterdam, Rodopi, 2005, 274 p.
- ❖ Sandøe, Peter, Corr, Sandra, Palmer, Clare. *Companion animal ethics*. Chichester, West Sussex, Wiley Blackwell, 2016, 275 p.
- ❖ Vinay, Jean-Paul, Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, Marcel Didier, 1958, 331 p.
- ❖ Maris, Virginie. *Philosophie de la biodiversité : petite éthique pour une nature en péril*. Paris, Buchet-Chastel, 2016, 224 p.
- ❖ Regan, Tom, Utria, Enrique. *Les droits des animaux*. Paris, Hermann, 2013, 750 p.

### Chapitres d'ouvrages

- ❖ Nord, Christiane. « Tekstanalyse en de moeilijkheidsgraad van een vertaling », Transl. Cornelia van Rinsum en Henri Bloemen. In Naaijken, Ton, Koster, Cees, Bloemen, Henri, Meijer, Caroline. *Denken over vertalen*, Nijmegen, Uitgeverij Vantilt, 2010, p. 145-152.

- ❖ Seago, Karen. « Proto-feminist translation strategies? A case study of 19th century translations of the Grimm brothers' "sleeping beauty" ». In Munoz-Calvo, Micaela et al (Ed). *New trends in translation and cultural identity*. Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2008, p. 165-183.

## Articles

- ❖ Arppe, Tiina. « De la traduction de la philosophie ». In *Traduire*, 227, 2012, p. 29-34.
- ❖ Boquet Damien, Lett, Didier. « Les émotions à l'épreuve du genre ». In *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 47, 2018, p. 7-22.
- ❖ Durin, Corinne. « Compte rendu de [Lawrence Venuti. *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London and New York, Routledge, coll. « Translation Studies », 1995, 353 pages.] ». In *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8 (2), p. 283.
- ❖ Godard, Barbara. « L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le "virage éthique" en traduction ». In *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 14 (2), 2001, p. 55.
- ❖ Klimecki, Olga. « De l'empathie à la compassion : un parcours émotionnel face à la souffrance ». In *Le journal*, 93, 2014 p. 3.
- ❖ Picone, M. Michaël D. « Le français face à l'anglais : aspects linguistiques ». In *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 44, 1992, p. 9.
- ❖ Rougé, Dominique. « Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français ». In *Synergies Pologne*, 12, 2015, p. 11-17.
- ❖ Rouleau, Maurice. « Dépasser le mot image : une obligation pour le traducteur ». In *L'actualité terminologique*, 35 (3), 2002, p. 6-12.
- ❖ Svandra, Philippe. « Le care entre éthique, travail et politique ». In *Recherche en soins infirmiers*, 122, 2015, p. 18-25.
- ❖ Torres, Marie-Hélène Catherine. « Parlons du traducteur : rôle et profil ». In *Traduire*, 227, 2012, p. 54.

- ❖ Regan, Tom. « Pour les droits des animaux », Transl. Eric Moreau. In *Cahiers antispécistes*, 5, 1992.

## Dictionnaires

- ❖ Soanes, Catherine, Hawker, Sara, Elliott, Julia. *Oxford dictionary of current English*, 4ème éd, Oxford, New York, Oxford University Press, 2006.
- ❖ Dictionnaire Larousse en ligne  
URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>
- ❖ Collins Online Dictionary | Definitions, Thesaurus and Reference material  
URL : <https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english-french>
- ❖ Dictionnaire de l'Académie française  
URL : <http://www.academie-francaise.fr/>
- ❖ Dictionary by Merriam-Webster: America's most trusted online dictionary for English words, definitions meanings and pronunciation.  
URL : <https://www.merriam-webster.com/>
- ❖ Dictionnaire des cooccurrences  
URL : <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/cooc/index-fra.html?lang=fra>

## 7. Sitographie

### Articles en ligne

- ❖ « Francione et la vision des “animaux de compagnie” dans une nature “statique” ». *La Terre d’abord*, 28 avril 2013. URL : <https://laterredabord.fr/?p=14705> (consulté le 10 janvier 2020).
- ❖ Phaneuf, Margot. « L’éthique, quelques définitions – Prendre soin ». 2012. URL : <http://www.prendresoins.org/?p=1216> (consulté le 20 mars 2020).
- ❖ « Qu’est-ce que le spécisme ? ». *PETA France*, (s.d.). URL : <https://www.petafrance.com/nos-campagnes/quest-ce-que-le-specisme/> (consulté le 29 octobre 2019).
- ❖ Grannan, Cydney. « What’s the Difference Between Morality and Ethics? ». *Encyclopedia Britannica*, (s.d.). URL : <https://www.britannica.com/story/whats-the-difference-between-morality-and-ethics> (consulté le 15 février 2020).

### Outils linguistiques

- ❖ La Banque de dépannage linguistique | Office québécois de la langue française  
URL : <http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/>
- ❖ Linguee | Dictionnaire anglais-français  
URL : <https://www.linguee.fr/>
- ❖ Antidote, le correcteur, dictionnaire et guide français